



National Library of Canada  
Collections Development Branch

Canadian Theses on  
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada  
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes  
sur microfiche

## NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

THIS DISSERTATION  
HAS BEEN MICROFILMED  
EXACTLY AS RECEIVED

## AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé, ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

LA THÈSE A ÉTÉ  
MICROFILMÉE TELLE QUE  
NOUS L'AVONS REÇUE

LA FRONTIERE ET L'ESPACE VECU CHEZ LES  
ONTARIOIS DE LA REGION D'OTTAWA-HULL

par Monique Potvin

Thèse présentée à  
L'Ecole des Etudes Supérieures  
de l'Université d'Ottawa  
en vue de l'obtention de la  
Maîtrise en géographie



Monique Potvin, Ottawa, Canada, 1981

## RECONNAISSANCE

Au terme de ce travail, nous voudrions dire notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont aidé au cours de notre recherche.

Nos premiers remerciements, nous les devons à monsieur Vincent Berdqlay, qui nous a prodigué ses encouragements et ses conseils avec une sagesse, une expérience et une amitié que nous n'oublierons pas.

Nos remerciements vont ensuite aux personnes qui ont bien voulu participer aux entrevues et qui nous ont fourni le matériel pour faire cette thèse.

Nous devons également remercier le département de géographie ainsi que l'Ecole des Etudes Supérieures de l'Université d'Ottawa pour une bourse d'études qui nous a grandement facilité la poursuite de notre recherche.

LISTE DES SCHEMAS ET CARTES

pages

SCHEMAS:

Schéma (1)	Le monde vécu .....	14
Schéma (2)	Modes d'appréhension de la ville.....	18
Schéma (3)	Culture et Espace vécu.....	20
Schéma (4)	Frontière-espace vécu.....	21
Schéma (5)	Le discours comme reflet du vécu.....	25

CARTES:

Carte (1)	Municipalité régionale d'Ottawa-Carleton et municipalités avoisinantes.....	10
-----------	--	----

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Remerciements .....	I
Liste des schémas et cartes.....	II
Intoduction .....	1
Chapitre 1 PROBLEMATIQUE.....	3
1.1) Culture et Espace.....	3
1.2) La Frontière.....	5
1.3) Les Ontariois.....	7
1.4) Le site de l'enquête.....	9
Chapitre 2 L'ESPACE VECU.....	12
2.1) Cadres philosophiques.....	12
2.2) Revue de la littérature.....	13
2.3) Schéma de l'espace vécu.....	19
2.4) Composantes essentielles de l'espace vécu.....	21
Chapitre 3 METHODOLOGIE.....	24
3.1) Entretien Semi-directif.....	24
3.2) Echantillon.....	27
3.3) Analyse de Contenu.....	30
3.4) Méthode d'analyse sémantique-conceptuel- le.....	32
Chapitre 4 INVENTAIRE DES ELEMENTS CONSTITUTIFS DU DISCOURS.....	39
4.1) Les éléments spatiaux.....	39
4.1) (A) Les lieux cités.....	39
(i) les rues.....	40
(ii) les quartiers.....	40
(iii) les villes et villages.....	41
(iv) les provinces.....	42
(v) les pays et continents.....	43
4.1) (B) Autres éléments spatiaux.....	43
(i) les régions.....	43
(ii) la frontière.....	46
(iii) autres expressions.....	46

- 4.2) Les éléments sociaux.....47
  - 4.2) (A) Groupements.....47
    - (i) groupes ethno-linguistiques..47
    - (ii) groupes avec référence à une base spatiale.....49
    - (iii) groupes spatio-linguistiques..49
  - 4.2) (B) Autres caractéristiques de la population.....50
    - (i) religion.....50
    - (ii) culture.....50
    - (iii) langue.....51

Chapitre 5 LES ASSOCIATIONS SIGNIFICATIVES ENTRE LES ELEMENTS DU DISCOURS.....53

- 5.1) Associations géographiques.....54
  - (i) Distance.....54
  - (ii) Echelle.....57
  - (iii) Temps.....59
  - (iv) Familiarité.....61
  - (v) Délimitation.....63
  - (vi) Identification.....66
  - (vii) Différenciation.....68
  - (viii) Attribution.....70
- 5.2) Associations évaluatives.....71
  - (i) Niveau affectif.....72
  - (ii) Sentiments.....73
    - a) fierté.....73
    - b) enracinement.....73
    - c) sécurité.....74
    - d) exclusion.....75
    - e) agressivité.....76
  - (iii) Jugements de valeur.....77

Chapitre 6 L'IDEOLOGIE COMME STRUCTURE DE SIGNIFICATION.....81

- 6.1) Le thème de l'harmonie.....83
  - (i) le chez-nous.....83
  - (ii) le bilinguisme.....84
  - (iii) attribution.....85
  - (iv) différenciation.....85
  - (v) identification.....86
  - (vi) délimitation.....87
  - (vii) sentiments.....88
  - (viii) jugements de valeur.....88

6.2) Le thème de l'identité.....	89
(i) identité canadienne.....	91
(ii) dévalorisation du Québec.....	92
(iii) recherche d'une identité.....	93
(iv) identité franco-ontarienne.....	94
Chapitre 7 LA FRONTIERE ET LES ONTAROIS.....	97
7.1) La frontière-espace vécu.....	97
7.2) Les Ontarois.....	101
7.3) Conclusion.....	102
Bibliographie.....	105
Annexes.....	1
Annexe A.....	2
Annexe B.....	3

## INTRODUCTION

L'espace vécu est un thème qui n'a fait son apparition qu'assez récemment dans le discours géographique. Les géographes qui ont traité de ce concept ont surtout tenté de le définir et de montrer l'importance de l'intégrer dans l'ensemble des études géographiques. L'intérêt de l'espace vécu réside dans le fait qu'il permet de considérer l'espace non plus comme simple support des pratiques culturelles mais bien comme une des dimensions de la culture.

Le chercheur qui s'intéresse à l'espace vécu pose de façon différente de l'approche traditionnelle, la question des rapports entre l'homme et l'espace. L'espace qui le préoccupe n'est pas un espace objectif, vide de sens; au contraire c'est l'espace "utilisé, approprié et ressenti" (Discussion, 1974, p.239). L'espace vécu doit aussi être vu comme une construction ou une création personnelle puisque chaque individu crée en partie l'environnement qu'il vit (Claval, 1974, p.184). Cette construction d'un espace vécu s'appuie sur l'expérience et l'interprétation du monde par un individu, donc sur ses valeurs, sur les représentations qu'il a de l'espace et sur les significations qu'il lui attribue.

Dans cette thèse, nous avons voulu traiter un des aspects de l'espace vécu, plus précisément la frontière-espace vécu. La situation frontalière nous a semblé un cas intéressant d'un espace qui suscite toute une variété

d'images et de représentations dans la population qui y habite. Nous voulons examiner comment les individus vivent dans la région frontalière, quelles sont leurs représentations de cette région, quelles significations attribuent-ils à la frontière? L'espace particulier que nous allons étudier est la région frontalière d'Ottawa-Hull, c'est-à-dire la frontière entre les provinces de l'Ontario et du Québec. Nous avons choisi comme population les Ontariens ou si l'on veut les francophones de l'Ontario.

Nous allons dans un premier chapitre définir les cadres plus généraux de notre recherche. Au cours du deuxième chapitre nous nous consacrerons plus particulièrement à l'étude de l'espace vécu. Le troisième chapitre traitera de la méthodologie que nous avons suivie pour recueillir et analyser notre matériel. Les chapitres quatre, cinq et six présenteront l'analyse de contenu de notre corpus. Chacun des trois chapitres reconstituera une étape de l'analyse soit: l'inventaire des éléments constitutifs de l'espace vécu, l'inventaire des relations significatives entre ces éléments et l'idéologie comme structure de signification. Dans le dernier chapitre, en guise de conclusion, nous discuterons des résultats que nous avons obtenus en fonction du thème de la frontière-espace vécu.

## CHAPITRE 1) PROBLEMATIQUE

Au cours de ce premier chapitre nous voulons situer notre problématique dans l'ensemble des études sur la culture et l'espace ainsi que dans le contexte de la géographie des frontières. Nous allons également donner un bref aperçu de la population à l'étude et du site de notre enquête.

### 1.1) Culture et Espace:

Amorcer une discussion sur la culture, c'est s'engager dans un domaine encore incertain, si bien que tenter de définir la culture, c'est essayer de cerner un phénomène fluide qui ne peut facilement se laisser limiter par des mots. Car la culture est un phénomène englobant et il s'avère difficile d'en préciser tous les paramètres. En dépit de ce caractère évasif du phénomène culturel, on peut identifier certains thèmes qui reviennent souvent dans les discussions, par exemple: les pratiques quotidiennes, les valeurs, l'idéologie et le vécu (Dumont, 1971; Chombart de Lauwe, 1975).

Fernand Dumont est un sociologue qui participe au débat sur la culture pour en examiner l'aspect "vécu". Comme ses préoccupations pour le vécu s'apparentent à la problématique de notre travail, Dumont peut nous aider à

situer la culture dans la vie de l'homme. Dans son livre, Le lieu de l'homme, la culture comme distance et mémoire, (1971), Dumont expose son idée sur le dédoublement de la culture en une culture première et une culture seconde. Il écrit: "La culture première est un donné. Les hommes s'y meuvent dans la familiarité des significations, des modèles et des idéaux convenus: des schèmes d'actions, des coutumes, tout un réseau par où l'on se reconnaît spontanément dans le monde comme dans sa maison"(p.51). C'est donc que l'homme baigne dans cette culture première et "il est impossible de dresser l'inventaire et de dégager la synthèse de cette culture première."(p.53). "La culture seconde est véritablement une implication: elle n'est pas un complément ajouté du dehors à la culture commune. C'en est comme le sens rendu explicite et pour cela, réuni et concentré dans un nouvel élément"(p.53). Cette culture seconde permet à l'homme de prendre un recul face à la culture première en créant "des objets seconds privilégiés"(p.53). comme des journaux, des romans, des fêtes, etc. La culture devient donc une distance qui couvre l'étendue entre les pratiques quotidiennes et le monde de l'interprétation; c'est dans cette distance que l'homme trouve le sens à donner à sa vie.

Tout comme la culture est porteuse de sens, l'espace peut également être présenté comme étant chargé de sens. Habituellement le géographe considère l'espace comme un

donné objectif qui est facilement observable et mesurable. Toutefois il existe une autre façon de penser l'espace et comme Gaston Bachelard l'a bien exprimé, "l'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu." (Bachelard, 1974, p.17). On constate alors que l'espace peut être envisagé comme n'étant pas uniquement objectif et, si l'on veut reprendre les mots de Gaston Bachelard ou de Anne Buttimer, l'espace peut être vécu et porteur de significations (Buttimer, 1979). C'est dans cette mesure qu'il peut être intégré à la culture.

### 1.2) La frontière:

L'angle du vécu par lequel nous proposons d'aborder la frontière diffère de l'approche classique en géographie. En effet, l'étude des frontières touche habituellement au domaine de la géopolitique. La plupart du temps, les frontières ont été étudiées dans un contexte économique, politique ou stratégique. On s'est intéressé à faire des typologies de frontières, à regarder leurs fonctions, leurs conséquences. (Ancel, 1938; Raffestin, 1974; Raffestin et Guichonnet, 1974, Sanguin, 1977). Cependant par ce travail, nous visons ici un tout autre aspect de l'étude des frontières un aspect culturel et idéologique plutôt que fonctionnel. Nous allons regarder comment la frontière entre l'Ontario et le Québec est porteuse de significations. Nous voulons

explorer le lien vécu entre les individus et la région frontalière qu'ils habitent. —

Cette notion de région frontalière a été soutenue entre autre par Claude Raffestin qui écrit que la frontière ne doit pas seulement être considérée comme une ligne, mais plutôt comme une zone ou une région (Raffestin, 1979; Raffestin et Guichonnet, 1974). Cette idée est importante pour notre étude puisque nous allons regarder comment cette frontière est vécue par un groupe donné qui habite dans cette zone. C'est dans la mesure où l'on peut adopter une perspective régionale pour étudier la frontière que l'on comprend comment celle-ci influence la vie quotidienne, les attitudes et les valeurs de la population.

Dans notre recherche, nous voulons explorer le fait que même si la frontière est une limite tracée de façon nette sur une carte et dans notre cas, une rivière qui fait clairement partie du paysage, cette frontière n'a pas toujours conservé la même signification pour les Canadiens-français. Bien qu'objectivement, la frontière ait été établie au dix-huitième siècle, elle n'avait pas à cette époque le même poids ou le même sens qu'elle a aujourd'hui. La valeur que l'on attache à cette frontière a évolué et ceci, nous pensons, est fonction du changement dans l'idéologie et dans la conscience collective des Canadiens-français.

Encore aujourd'hui la frontière est sujet à des représentations diverses au sein d'une même population. Dans

ce travail nous tenterons d'identifier et d'expliquer ces représentations.

### 1.3) Les Ontariens:

"D'abord Français d'Amérique, puis Canadiens, les Canadiens-français ont progressivement cédé la place aux Québécois, aux Franco-ontariens et autres "franco" " (Juteau-Lee et Lapointe, 1979, p. 3). L'identité ontarienne s'est donc développée en réaction au fractionnement de la communauté canadienne-française.

Au dix-neuvième siècle, à l'époque des grands projets de colonisation, il y avait encore tout un territoire à occuper en Ontario; on encourageait les colons à faire de la terre, à faire un pays. L'élite canadienne-française favorisait la colonisation de l'Ontario, voisine du Québec parce qu'on espérait y reproduire la culture des Québécois; "c'est-à-dire leur façon de vivre, depuis leur religion jusqu'à leurs chansons "(Savard, 1977, p.30). On cherchait également à arrêter l'exode massif des colons vers les Etats-Unis où la culture canadienne-française et le genre de vie risquaient de se noyer dans la culture américaine (Lavoie, 1979). Ce mouvement de colonisation vers l'Ontario peut être considéré comme un indice que la frontière entre ces deux provinces était plus floue à cette époque.

Avec le déroulement de l'histoire et le développement

de l'identité québécoise, il devient de plus en plus nécessaire pour le peuple québécois de faire une démarcation entre deux réalités culturelles, la leur et celle des autres Canadiens-français (Lapointe et Juteau-Lee, 1979). En effet, les québécois sont aux prises avec des réalités et des institutions différentes; ils vivent une situation qui leur est particulière au sein du Canada. L'élite québécoise commence donc petit à petit à faire valoir le territoire comme élément important dans la définition du groupe, c'est-à-dire on cherche à définir un espace pour le peuple québécois. C'est parallèlement au développement de l'identité québécoise que la frontière entre l'Ontario et le Québec devient plus étanche. La signification de cette frontière est aujourd'hui différente pour les québécois et les ontariens; jadis ils formaient un seul peuple, maintenant ils sont séparés en deux groupes et cette frontière est un symbole de cette séparation.

Dans ce travail, nous allons examiner, comment les ontariens vivent cette séparation. Plus précisément, nous proposons de regarder dans la région d'Ottawa, qui est une zone frontalière, comment les ontariens vivent cette frontière. Nous voulons scruter la conscience ontarioise pour savoir si dans celle-ci la frontière existe effectivement, et ce qu'elle peut représenter, diviser, constituer et signifier. En étudiant l'expérience des ontariens dans cet espace particulier chargé de sens et influençant les

gens qui y vivent, nous pourrions mettre en évidence les mécanismes expliquant comment les significations ou symboles collent aux phénomènes spatiaux tels que les frontières.

#### 1.4) Le site:

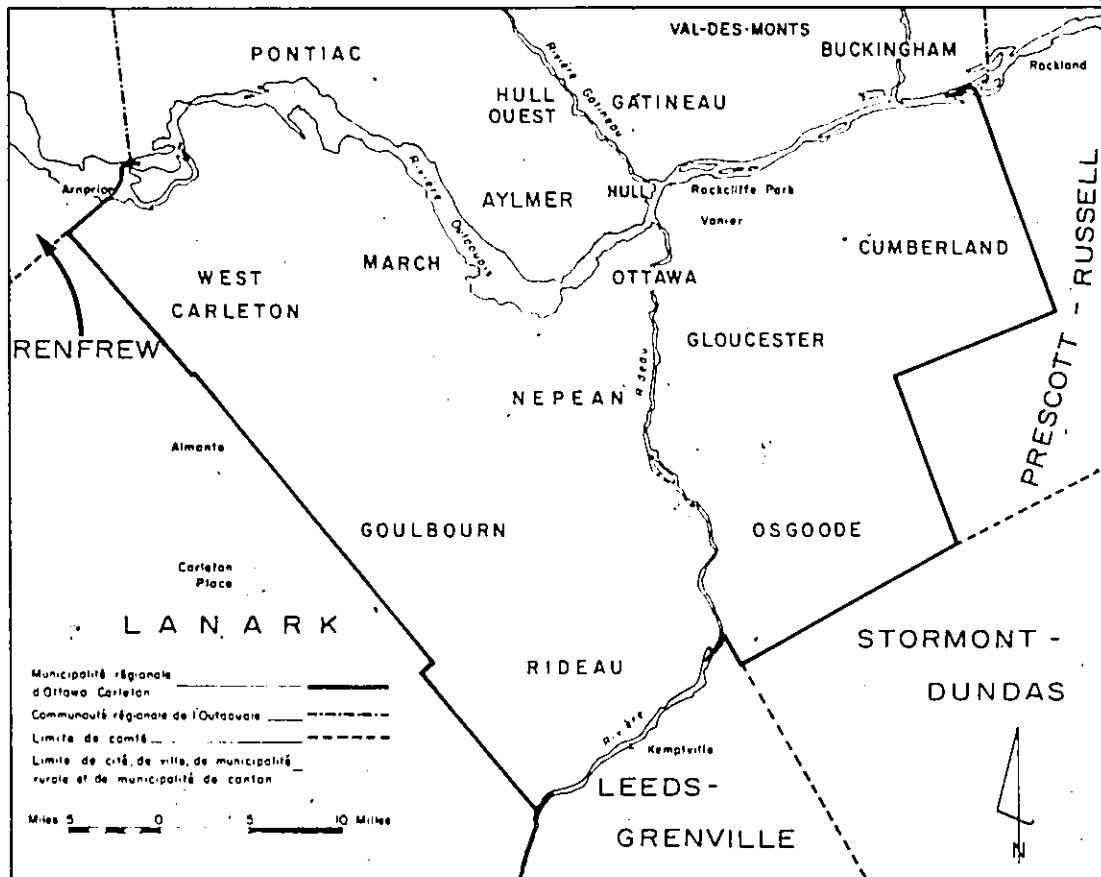
La région urbaine d'Ottawa que nous avons choisie comme lieu d'enquête se situe à la frontière entre les provinces de l'Ontario et du Québec. Dans cette région la frontière suit le tracé de la rivière des Outaouais. De part et d'autre de cette rivière on trouve un ensemble urbain dominé par Ottawa du côté ontarien et par Hull du côté québécois. Généralement pour un francophone, lorsqu'il est question de la région d'Ottawa, c'est de la zone urbanisée dont on parle. La région d'Ottawa ne compte donc pas un arrière-pays très important.

Cette région d'Ottawa-Hull est caractérisée par des structures administratives assez complexes qui découpent le territoire et se chevauchent les unes les autres. Du côté ontarien, en plus de la ville d'Ottawa, dix autres municipalités sont regroupées sous la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton (carte 1) et du côté québécois huit municipalités sont groupées dans la communauté régionale de l'Outaouais. Comme Ottawa est la capitale nationale, un organisme fédéral - la Commission de la capitale nationale - régit également 2,896 kilomètres carrés de territoire tant du côté ontarien que du côté québécois.

C'est la ville d'Ottawa, de par son rôle comme capitale et de par la présence du gouvernement fédéral, qui a connu le développement le plus important. Ottawa est devenu le centre pour toute la région d'Ottawa-Hull au niveau de l'emploi et au niveau des services.

Nous avons choisi comme lieu d'enquête, cette zone frontalière et urbaine de l'Ontario centrée sur Ottawa.

MROC et MUNICIPALITÉS AVOISINANTES CARTE (1)



SOURCE: MAYO, Henry B, Rapport de la Commission d'étude pour le Réaménagement d'Ottawa-Carleton 1976, Ottawa.

Pour plus de précisions nous allons adopter les limites de la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton. Ce choix a d'abord été fait parce que l'on retrouve dans la région d'Ottawa-Carleton une communauté ontarioise importante. D'après le recensement de 1976, on constate qu'il y avait dans Ottawa-Carleton, 19.1% de la population qui avait le français comme langue maternelle et 70.4% qui avait l'anglais comme langue maternelle. Il existe donc un pourcentage assez élevé de francophones dans la région surtout si on compare ces chiffres avec les pourcentages provinciaux pour la même période, selon lesquels seulement 5.6% de la population avait le français comme langue maternelle et 78.1% avait l'anglais comme langue maternelle (Recensement du Canada, 1978).

De plus dans la région d'Ottawa-Carleton, il y a plusieurs ponts qui lient le Québec et l'Ontario, ce qui offre un potentiel d'interaction plus grand et ce qui rend plus pertinente la question de frontière vécue. Finalement nous avons été encouragée à choisir ce site à cause de sa proximité pour le chercheur ainsi que la bonne connaissance que celui-ci en a.

Cette zone frontalière d'Ottawa-Carleton est porteuse de signification en ce qui concerne la population ontarioise qui y habite. Dans ce travail, nous proposons d'atteindre ces significations par l'entremise de l'étude de l'espace vécu. C'est pourquoi dans le prochain chapitre nous nous pencherons tout spécialement sur ce concept d'espace vécu.

## CHAPITRE 2) L'ESPACE VÉCU

Ayant défini au premier chapitre le contexte général de notre recherche, nous allons maintenant nous pencher sur les fondements théoriques de l'espace vécu et nous examinerons leurs applications en géographie. Nous allons ensuite essayer de combler certaines lacunes des travaux déjà existants en introduisant notre propre schéma de l'espace vécu et en suggérant une définition qui fasse de ce concept un outil plus facilement utilisable dans une recherche.

### 2.1) Cadres philosophiques

En géographie si nous voulons saisir l'expérience humaine ou l'homme-en-situation, nous devons passer par l'intermédiaire du "vécu". Ce détour est essentiel puisque le vécu est le médiateur entre l'homme et l'espace. Cette approche relativement récente en géographie s'inspire des courants philosophiques de la phénoménologie et de l'existentialisme (Samuels, 1978).

C'est la phénoménologie qui a proposé le thème du "monde vécu" (Lebenswelt) (Buttimer, 1979) parce qu'elle reconnaît que toute connaissance prend racine dans l'homme, dans une certaine subjectivité. Au lieu d'aspirer à "l'objectivité" du modèle scientifique traditionnel, cette approche accorde

une place importante à l'étude des valeurs, des représentations et des significations. La phénoménologie se distingue des autres courants de pensée car elle suppose une unité du sujet et de l'objet, c'est-à-dire que selon cette philosophie, l'expérience du monde se fait dans la conscience.

De plus, cette conscience est "intentionnalité", c'est elle qui confère un sens au monde (Lyotard, 1976). C'est par l'étude du "monde vécu" que la phénoménologie propose d'atteindre ces significations qui sont attribuées au monde et donc à l'espace.

## 2.2) Revue de la littérature

Cette idée du "monde vécu" a été reprise en géographie, entraînant avec elle une nouvelle conception des relations homme-espace. Les thèmes du "genre de vie" (Buttimer, 1979), du "life-world" (Buttimer, 1976), de la "topophilie" (Tuan, 1974), "d'espace vécu" (Frémont, 1976, 1974) ou du "lived-space" (Bollnow, 1964), témoignent de cette nouvelle orientation qui cherche à saisir le monde par le biais de l'expérience humaine.

Comme nous nous intéressons particulièrement au concept d'espace vécu, nous nous pencherons spécialement sur les recherches entreprises par les géographes Anne Buttimer et Armand Frémont et par le sociologue Raymond Ledrut. Selon Anne Buttimer, "le monde vécu" est une "tension dynamique

entre des énergies sur trois niveaux: entre le niveau d'idées et de valeurs (noosphère), le niveau des routines d'action et d'interaction (socio-technosphère) et le niveau des rythmes du corps et du milieu naturel (biosphère)."(p.25 )

Le genre de vie devient alors "l'expression des relations entre l'homme et son milieu à travers les trois niveaux."

(p. 25 ) Anne Buttimer schématise ses idées de la façon suivante: (Buttimer, 1979)

### SCHEMA (1) LE MONDE VECU

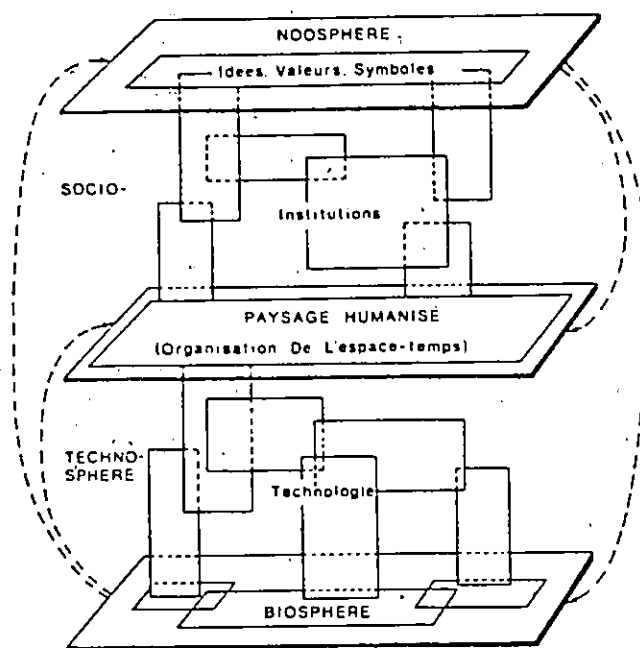


FIG. 1. — La géographie à l'écoute du « monde vécu ».

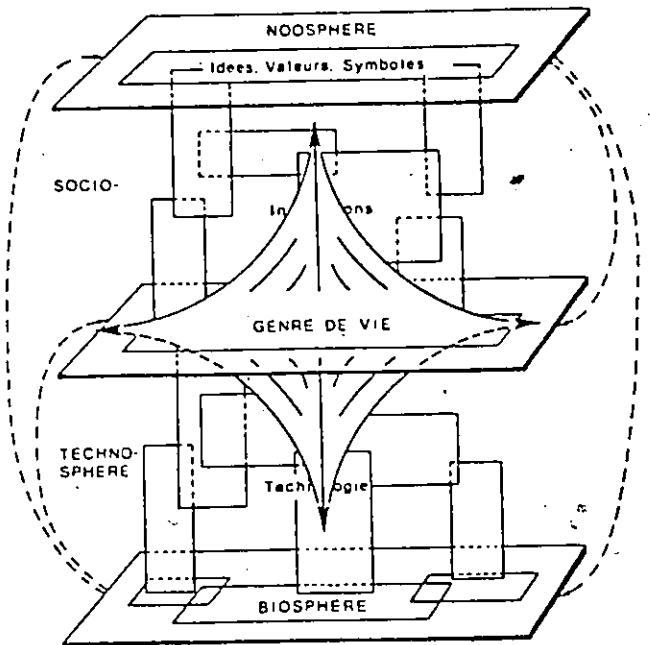


FIG. 2. — Genres de vie et « monde vécu ».

Nous sommes d'accord avec cette conception du "monde vécu" car il nous semble logique de distinguer le monde des valeurs du milieu socio-technique et du milieu naturel. Cependant

ce schéma vise à expliquer principalement le concept de genre de vie et il comporte des éléments que nous jugeons superflus pour notre approche de l'espace vécu. Nous préférons simplifier ce schéma en nous inspirant des idées d'Armand Frémont.

Dans La région, espace vécu, (1976), Frémont cherche à démontrer les rapports entre l'espace et le vécu par l'intermédiaire de l'exemple de la région. "L'espace vécu, dans toute son épaisseur et sa complexité, apparaît ainsi comme le révélateur des réalités régionales; celles-ci ont bien des composantes administratives, historiques, écologiques, économiques, certes mais aussi, et plus fondamentalement psychologiques...La région, si elle existe, est un espace vécu. Vue, perçue, ressentie, aimée ou rejetée, modelée par les hommes et projetant sur eux des images qui les modelent. C'est un réfléchi. Redécouvrir la région, c'est donc chercher à la saisir là où elle existe, "vue des hommes" (p.14). Il écrit encore un peu plus loin: "Mais il faut bien constater que si l'espace vécu accède aux conceptualisations rationnelles de l'intelligence, au raisonnement dans un espace cartésien et euclidien, il se révèle lourd de charges plus obscures où se mêlent les scories de l'affectif, du magique, de l'imaginaire"(p.22). Pour Frémont, l'espace est vécu dans la mesure où l'homme en fait une certaine expérience, une certaine interprétation.

Cependant bien qu'on nous présente dans ces travaux l'essence même de l'espace vécu, nous nous heurtons à deux problèmes d'ordre pratique. D'abord l'absence d'une définition concise de l'espace vécu qui mettrait en valeur les composantes essentielles du concept et deuxièmement le manque d'indications méthodologiques à savoir comment procéder pour aborder l'espace vécu. Dans leurs travaux, les géographes cherchent davantage à introduire une approche, à lui tailler une place dans le contexte actuel de la géographie que de montrer les méthodes qu'il est possible d'employer pour entreprendre une enquête sur l'espace vécu.

Cependant Armand Frémont (1974) suggère une avenue possible pour la recherche lorsqu'il écrit que l'analyse de contenu permettrait l'analyse de matériaux recueillis par enquête directe. Cependant il ne discute pas de techniques précises, il ne fait que pointer vers une direction qui pourrait mener vers des résultats intéressants. C'est ici que le livre du sociologue Raymond Ledrut, L'image de la ville (1973), constitue une aide précieuse pour nous permettre de préciser nos cadres théoriques tout aussi bien que nos cadres méthodologiques.

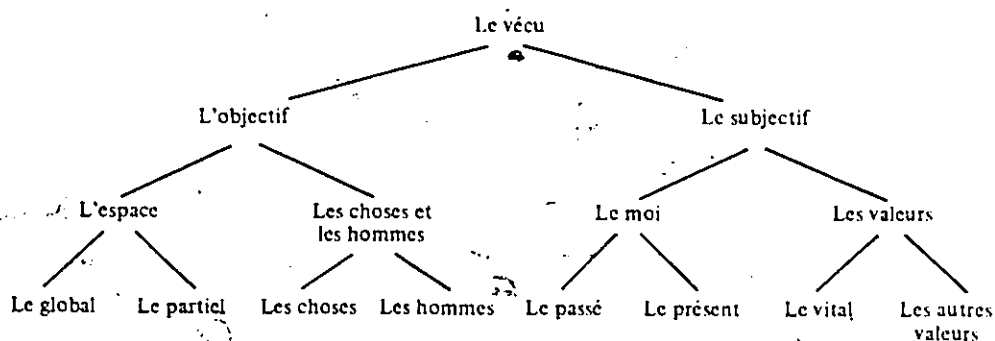
La recherche de Raymond Ledrut, porte essentiellement sur "l'expérience urbaine", c'est-à-dire sur la recherche des significations de la ville par le biais de "l'image". Son orientation phénoménologique fait de son travail un modèle pour les travaux empiriques sur le vécu. Selon Ledrut,

la ville est un vécu, "elle est à la fois fait et valeur" (p.58-59). La ville est vécue en ce sens que l'homme en fait une expérience par laquelle il attribue à la ville des significations. Comme l'indique le schéma 2, Ledrut identifie deux pôles par lesquels se fait l'expérience ou l'appréhension de la ville, soit l'objectivité et soit la subjectivité. Cette première distinction repose sur la dualité du vécu, "fait et valeur" comme l'explique l'auteur car "la ville est une réalité concrète avec laquelle on entretient des relations sensibles "(p.53). Les significations que l'on confère à la ville relèvent donc de cette structure puisque la ville peut être appréhendée "objectivement" et "subjectivement" c'est-à-dire que les significations de la ville peuvent être de l'ordre du subjectif tout comme elles peuvent être de l'ordre de l'objectif. Nous retenons d'abord ce caractère dualiste du vécu, la distinction entre le monde concret et le monde des valeurs pour nous permettre d'élaborer notre propre schéma de l'espace vécu.

Etant donné son présupposé que la ville est un vécu, Ledrut montre que le seul moyen d'appréhender le vécu est le discours qui est "l'organisation signifiante des éléments urbains" (p.32). C'est-à-dire que ce vécu ne peut être atteint autrement que par les discours "des gens qui usent de la ville" (p.17). L'image cependant, est un

## SCHEMA (2)

## L'arbre des modes d'appréhension de la ville



Ledrut, Raymond, L'image de la ville, 1973

"construit", "une structure du discours portant sur un objet et un groupe de phénomènes bien définis. Chercher une image c'est tenter de repérer un discours sur un objet" (p.16). Cet enchaînement vécu-discours-image met en valeur l'importance du discours comme moyen de saisir l'expérience et donc les significations du monde. Effectivement, dans sa recherche, Raymond Ledrut a procédé par deux séries d'entretiens l'un avec un questionnaire verbal et l'autre avec un questionnaire photographique pour recueillir des discours sur la ville.

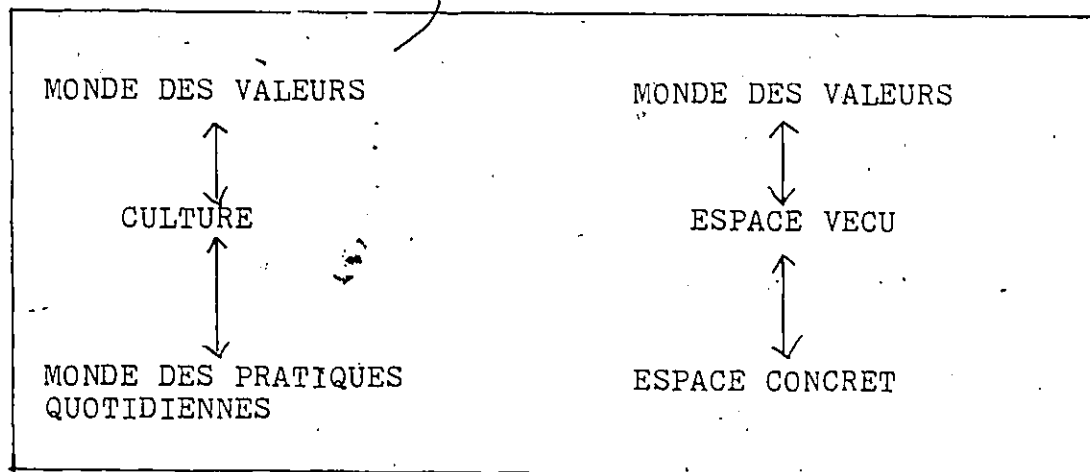
Nous retiendrons donc cette démarche pour structurer notre méthodologie d'enquête et de traitement de l'information. Bien que l'analyse de contenu nous offre un moyen par lequel l'espace vécu peut être analysé, il nous reste néanmoins à rendre ce concept plus opérationnel. Nous avons donc formulé un schéma de l'espace vécu et nous avons tenté d'en souligner les composantes essentielles.

### 2.3) Schéma de l'espace vécu

En suivant l'exemple du raisonnement de Fernand Dumont que nous avons déjà adopté pour expliquer la culture et en nous inspirant des idées de Raymond Ledrut, nous avons voulu formuler notre propre schéma de l'espace vécu.

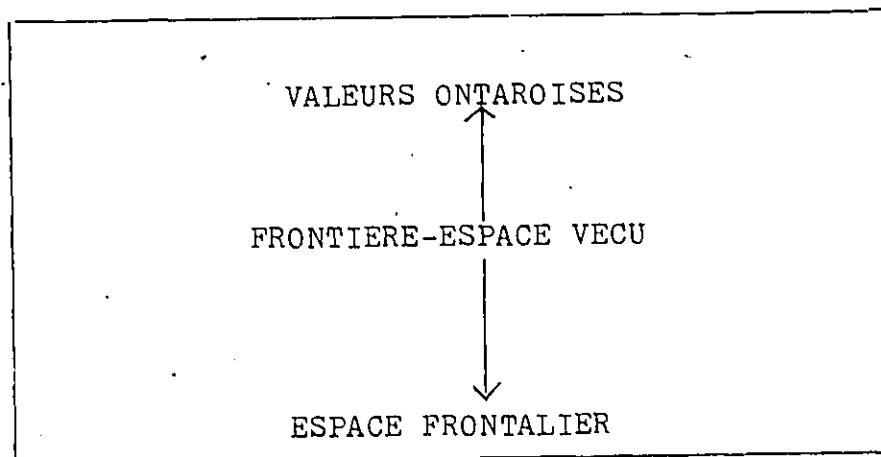
La culture, nous l'avons déjà dit, est une tension dynamique entre deux pôles. Si l'homme trouve un sens à donner à sa vie dans cette distance entre d'une part le monde des valeurs et d'autre part le monde des pratiques quotidiennes, nous proposons que c'est dans une expérience du même ordre qu'il attribue des significations à l'espace. Fernand Dumont nomme cette distance "culture", dans le contexte de la géographie on peut alors parler de l'espace vécu qui est la distance entre le monde des valeurs et l'espace concret, comme l'indique le schéma 3.

C'est dans ce "vécu", dans une certaine expérience

SCHEMA (3) CULTURE ET ESPACE VECU

et interprétation d'un espace concret, que se fait l'assignation d'un sens à l'espace. Cependant il faut noter que l'espace concret est déjà porteur de significations politiques, économiques, culturelles, etc. L'espace vécu est plus que simplement le point de rencontre de ces significations et valeurs; c'est la reconstruction d'un nouvel espace sur lequel s'installent d'autres significations.

Nous pouvons reprendre ici notre schéma et l'adapter au cas particulier de la frontière entre l'Ontario et le Québec:

SCHEMA (4) FRONTIERE-ESPACE VECU2.4) Composantes essentielles de l'espace vécu

Avant de clore cette discussion sur l'espace vécu, il nous reste encore à en éclairer certains aspects. Pour arriver à mettre en valeur les composantes essentielles de ce concept nous en proposons la définition suivante: l'espace vécu est une construction finalisée signifiante par laquelle l'individu tente d'organiser de façon cohérente les éléments de son espace de vie.

L'aspect "construction" ou "bricolage" doit être retenu dans cette définition car il évoque l'idée que l'individu n'est pas un sujet passif qui reçoit les images ou les significations du milieu. C'est plutôt lui qui choisit certains éléments de son espace de vie, qui les remanie

pour produire un espace personnalisé, signifiant construit à sa mesure.

Une deuxième composante de l'espace vécu est l'aspect de la finalité dans cette construction. Par "finalisé" nous voulons impliquer le rôle déterminant de l'idéologie qui fait que la construction n'est pas fortuite. Elle est plutôt orientée en fonction d'un but ou d'un idéal fixé par l'idéologie.

La troisième composante est le côté "signifiant" de l'espace vécu. L'idéologie joue un rôle de producteur de sens dans cette construction. "L'idéologie est productrice de signification, elle n'est pas seulement une représentation mais aussi et avant tout une pratique qui confère un sens aux rapports de l'homme à son milieu...à travers elles (les idéologies) se construisent les entités signifiantes dans les rapports de l'homme à son milieu "(Berdoulay, 1979). C'est en fonction de l'idéologie à laquelle participe l'individu que celui-ci crée des structures de sens dans son espace de vie.

Finalement la dernière composante de l'espace vécu concerne les "éléments" de cet espace de vie. L'espace vécu traite non seulement d'un rapport entre l'homme et les éléments spatiaux de son milieu mais également entre lui et ses relations à autrui. Il est important d'insister sur cette composante sociale puisque le terme lui-même d'espace vécu pourrait suggérer qu'il n'est question que d'éléments

spatiaux.

Comme nous venons d'élaborer les fondements théoriques de l'espace vécu de façon de mettre en valeur ses composantes essentielles, nous possédons maintenant un concept qui grâce à l'idée de discours est un outil opérationnel. Nous sommes donc en mesure de nous pencher sur le choix d'une méthode qui saura utiliser cet outil pour montrer comment la région frontalière d'Ottawa est porteuse de sens que lui attribuent les habitants de cette région.

## CHAPITRE 3) METHODOLOGIE

### 3.1) L'entretien semi-directif

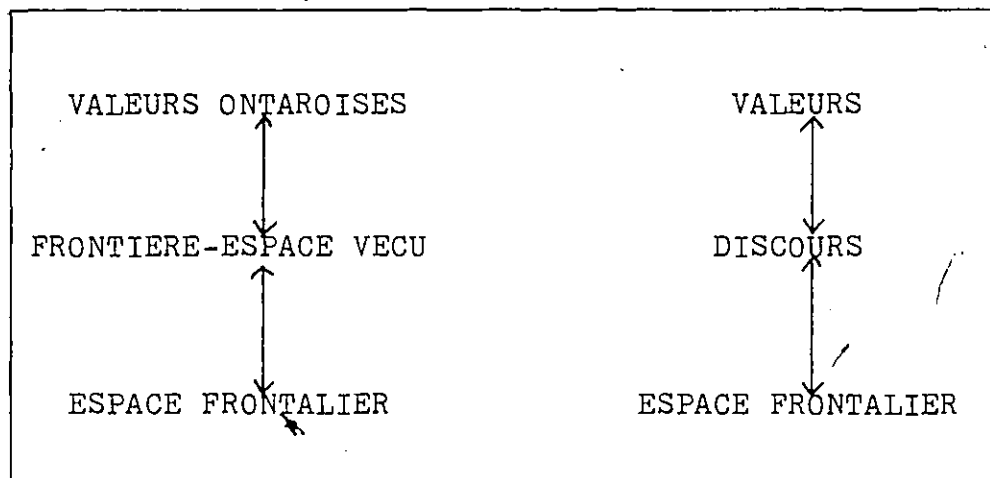
Dans la première partie de ce travail, nous avons posé le vécu comme étant le point central de notre recherche. Cependant à cause de cette préoccupation, nous nous heurtons à un problème de sources, car nous voulons exploiter le vécu sans passer par le détour de sources secondes. Ces sources secondes comme par exemple des articles de journaux, des programmes d'associations, etc. constituent un filtre qui est déjà interprétation extérieure de l'expérience vécue des gens. De plus ce type de matériel est souvent l'ouvrage d'une certaine élite dont les valeurs, les impressions, les attitudes ne reflètent pas nécessairement celles de la population. Raymond Ledrut (1973) fait par exemple une remarque analogue lorsqu'il fait une distinction entre le discours des urbanistes et le discours des habitants de la ville.

Le questionnaire ne semble pas non plus un bon moyen de saisir cette expérience car les questions fermées du questionnaire suggèrent des attitudes et des réponses possibles (d'Unrug M.C. 1974) et ne permettent pas toujours l'expression des sentiments du sujet face au thème de la question.

Au contraire des approches précédentes les discours

obtenus par entretiens semi-directifs permettent l'expression libre et spontanée d'attitudes, de valeurs, de représentations tout en nous informant sur le comportement de l'individu. En ce sens le discours qui nous renseigne sur les valeurs et sur le comportement des gens peut constituer un reflet assez fidèle du vécu. Nous pouvons reprendre notre schéma pour illustrer ceci:

SCHEMA (5) LE DISCOURS REFLET DU VECU



La technique de l'entretien semi-directif est une technique d'entrevue en profondeur. On cherche à ce que le sujet nous informe sur les représentations, les images et les significations qu'il associe à la frontière et à savoir comment il vit cette situation. Cette technique s'apparente à l'entretien non directif qui est "une technique qui consiste à poser une question au départ, ou plutôt à proposer un sujet de discussion... Par la suite, il s'agit de laisser parler l'enquêté, voire à l'aider par des relances sans jamais diriger son discours... L'entretien semi-directif en est une variante car il introduit plusieurs questions au cours du dialogue" (d'Unrug, 1974, p87). Comme le souligne d'ailleurs M.C. d'Unrug, l'intérêt de ce genre d'entretien réside dans la contrainte qui oblige les gens à parler longuement et à livrer une partie d'eux-mêmes.

Nous voulons aussi ajouter un détail sur la méthode que nous avons employée. D'abord comme les entrevues devaient être enregistrées, nous anticipions une réticence, voire une certaine gêne de la part des enquêtés à parler en présence d'un magnétophone. Nous avons donc commencé l'entrevue par une période d'adaptation où nous avons questionné le sujet et enregistré ses réponses. Mais ces questions initiales n'avaient aucun rapport direct avec l'enquête proprement dite. Elles n'avaient comme buts que de détendre le sujet, le faire parler, afin qu'il oublie son trouble et qu'il s'habitue à la présence du chercheur

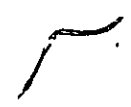
et du magnétophone. Ceci a eu comme effet que lorsque l'enquête formelle a débuté, le sujet n'en a pas été conscient, ce qui lui a permis de parler plus librement, étant enfin plus à l'aise dans la situation de l'entrevue.

### 3.2) L'échantillon

Comme nous voulons étudier comment les Ontariens vivent cette frontière et qu'il n'existe pas une définition de cette population, nous devons établir ce que nous considérons comme étant un "Ontarien". Est-ce un francophone qui habite en Ontario, ou est-ce un francophone dont la famille est installée en Ontario depuis plusieurs générations? Afin de résoudre ce problème nous n'avons considéré dans notre enquête que les gens qui sont nés en Ontario, qui y ont toujours vécu et qui ont le français comme langue d'usage. Nous avons retenu le critère "langue d'usage" car il existe en Ontario une forte population d'origine française (environ 350,000) "qui ont oublié leur langue maternelle ou qui ne la considèrent plus comme langue d'usage" (Savard, 1977, p.26). La logique de notre définition vient du fait que tout en reconnaissant l'importance de la population francophone ontarienne née hors de l'Ontario dans la francophonie locale, nous voulions interroger des gens qui ont vécu au sein de la communauté ontarioise et qui connaissent donc bien ses institutions et ses problèmes.

Nous avons suggéré précédemment que ce travail se veut une exploration des rapports entre la frontière et la culture ontarioise; notre recherche se veut indicative de ces rapports. Le but essentiel de ce travail est donc d'obtenir un éventail aussi vaste que possible des images, des attitudes et des impressions qu'ont les ontariois face à cette frontière. Il n'est donc pas nécessaire de nous constituer un échantillon qui soit représentatif de la structure de la population ontarioise d'Ottawa. De plus, le fait d'utiliser l'entretien semi-directif pour recueillir les informations, et de traiter ce corpus par analyse de contenu, impose certaines restrictions dans le nombre de cas que nous pouvons traiter à cause de la longueur du temps nécessaire pour approfondir chaque cas. L'approche que nous avons utilisée met plutôt l'accent sur l'étude en profondeur de chaque entretien et ne se soucie pas nécessairement de la représentativité de l'échantillon.

Comme l'explique M.C. d'Unrug, pour constituer un corpus adéquat pour effectuer une analyse de contenu, il faut au moins mener 15 entrevues en profondeur (p.240). Pour notre recherche nous avons déterminé que 20 entrevues est un nombre suffisant pour nous permettre d'obtenir une gamme assez vaste de ces représentations sans qu'il n'y ait trop de répétition. De plus, vingt entrevues constituent un corpus qui peut être traité efficacement selon le genre d'analyse de contenu que nous désirions entreprendre.



Nous avons décidé de faire une sélection des personnes en fonction de certaines coupures historiques. Celles-ci peuvent provoquer des différences entre les générations et donc dans leurs représentations des faits. L'expérience de vie, donc l'âge, peut ainsi produire des représentations diverses.

Nous avons favorisé les entrevues avec les personnes plus jeunes car elle ont vécu à une époque de redéfinition de la population ontarioise. Cette situation entraîne une plus grande diversité d'attitudes et de représentations à l'intérieur du même groupe d'âge. Les jeunes qui doivent décider de leur appartenance à une communauté sont aux prises avec un choix d'identités possibles: Franco-ontarien, Canadien ou Canadien-français. Les plus âgés, s'étant depuis longtemps identifié à la communauté canadienne-française, ont été moins touchés par ce bouleversement des identités des années 1960 et 1970. Ils forment donc un groupe plus homogène au niveau de leurs attitudes et de leurs représentations. Nous avons donc divisé notre échantillon comme suit: 8 Ontariens dont l'âge varie entre 18 et 29 ans forment le groupe des jeunes, 6 Ontariens dont l'âge varie entre 30 et 49 ans forment le groupe d'âge intermédiaire et 6 Ontariens de plus de 50 ans forment le groupe des plus âgés. Nous tenons à souligner que le choix des individus a été fait de façon à retrouver dans notre échantillon la plus grande variété socio-professionnelle. Nous avons également cherché à ce que 50 pourcent des individus de l'échantillon soient

des femmes et l'autre cinquante pourcent soient des hommes.

### 3.3) L'analyse de contenu

Pour extraire l'information contenue dans les textes reproduisant les entrevues, nous avons eu recours à une analyse de contenu. L'analyse de contenu n'est pas une méthode proprement dite, c'est plutôt un ensemble de techniques très variées qui ont comme but commun l'analyse de l'information contenue dans un document ou une communication. "L'analyse de contenu a affaire au sens" (Mucchielli, 1977, p.28). Comme nous sommes à la recherche des significations qui sont attribuées à l'espace frontalier, c'est par l'analyse de contenu que nous pouvons dégager ces significations.

Des multiples techniques qui sont regroupées sous le nom d'analyse de contenu, il est possible de classer celles-ci par catégories. Certains auteurs font un classement en opposant les méthodes qualitatives d'analyse de contenu et les méthodes quantitatives (Holsti Ole, 1969; De Sola Pool, 1959). On peut également comme Roger Mucchielli, proposer un classement en fonction des objectifs d'une étude donnée, des applications possibles et des corpus à traiter (Mucchielli, 1977). Comme le chercheur doit choisir sa méthode d'analyse en fonction de ces mêmes éléments, nous avons adopté les catégories suggérées par ce dernier. Roger Mucchielli organise les techniques d'analyse de contenu en

trois familles qu'il nomme: méthodes logico-sémantiques, méthodes linguistiques et logico-esthétiques et méthodes sémantiques et structurales. Les deux premières familles sont concernées uniquement par le contenu manifeste du texte tandis que la troisième famille cherche à trouver le sens implicite du texte.

La première famille de méthodes s'applique à l'analyse de textes divers pour faire "des analyses de presse, des recherches de catégories ou de thèmes, d'opinions sur un événement, la catégorisation-classification des réponses à une question ouverte" (p.40). La deuxième famille de techniques, les méthodes linguistiques et logico-esthétiques "cherchent à révéler par l'analyse du texte une caractérisation formelle typique de l'auteur ou du genre de texte" (p.72). L'analyse prend en considération "celui qui parle (ou écrit) c'est-à-dire son style, son vocabulaire, ses intentions, ses attitudes, sa personnalité, son idéologie" (p.72). L'analyse stylistique, l'analyse des procédés du discours sont des exemples de ces méthodes.

La troisième famille, les méthodes d'analyse sémantiques et structurales sont différentes des méthodes précédentes car "elles cherchent à dépasser le contenu manifeste explicite et à atteindre, par une analyse au second degré pour ainsi dire, un sens implicite, non-immédiatement donné à la lecture"(p.86). "Deux pistes nous permettent de rester dans le texte manifeste tout en allant plus loin que le

sens immédiat explicite: la recherche des connotations et la recherche de la structure de signification"(p.86).

Etant donné notre objectif de traiter de l'espace vécu, la troisième famille de méthodes semble se prêter à notre problématique puisque les significations que nous recherchons relèvent de l'organisation de l'espace vécu. Comme nous l'avons remarqué, l'espace vécu est comme un bricolage d'éléments spatiaux et sociaux. Dans le discours du locuteur se reflète cet effort de construction. Les significations qu'il assigne à l'espace frontalier sont contenues dans les relations que le locuteur tisse entre les éléments de l'espace vécu. Ces significations ne sont pas toujours évidentes à la première lecture mais relèvent "de la structure de signification du texte qui, elle, renvoie aux principes de la pensée des locuteurs, à leur cadre de référence, à l'organisation interne de leurs opinions, à leurs conceptions mêmes considérées comme système"(Ibid, p.102-103).

#### 3.4) Méthode d'analyse sémantique conceptuelle

Dans cette famille de techniques, "l'analyse sémantique conceptuelle" semble se rapprocher le plus des exigences imposées par le traitement du thème de l'espace vécu. Cette méthode qui met en évidence les structures de signification du texte a été mise au point par Mariane Canto-Klein,

Françoise Lantier et Nicole Ramognino (1967). Elles ont appliqué cette méthode à l'étude des opinions des gens face à la formation permanente, à partir d'un corpus d'entretiens semi-directifs. La procédure qu'elles ont établie est la suivante (en s'appuyant sur le résumé qu'en a fait Mucchielli, p.103):

- 1) Choix du thème général: Le thème choisi à priori détermine le choix de questions ouvertes à poser à un individu, en présupposant naturellement que ce thème touche de près à l'existence des répondants.
- 2) Analyse selon l'axe paradigmatique: Repérer les descripteurs, c'est-à-dire toutes les expressions qui pour le locuteur définissent ou qualifient la notion à analyser.
- 3) Analyse selon l'axe syntagmatique: Cette opération consiste à formuler les relations de ces descripteurs entre eux et entre les descripteurs et les autres concepts qui font partie du discours. Pour effectuer cette étape, il faut disposer d'un réseau modèle de relations, une syntaxe, par exemple, des relations de dépendance réciproque ou causale, de non-dépendance, de restriction, de conjonction et de disjonction, etc.

Pour effectuer notre analyse nous nous sommes inspirés de ces étapes que nous avons dû modifier quelque peu en fonction de notre objectif (traiter de l'espace vécu).

C'est au niveau de la troisième étape que nous avons fait quelques changements. Le réseau de relations n'a pas été déterminé à l'avance comme le dicte la méthode car nous voulions découvrir des relations ayant plus trait aux notions géographiques d'organisation de l'espace et de la société et que nous n'avions pas de modèle pré-existant de ces relations. De plus, comme l'espace vécu implique une organisation volontaire (de la part du locuteur) des éléments de son espace de vie, nous avons cherché à mettre en valeur les relations que ce locuteur établit entre lui-même et les éléments de l'espace vécu.

Finalement nous avons ajouté une autre étape, l'idéologie comme structure de signification, qui met en valeur l'aspect "construction finalisée" de l'espace vécu. Après avoir dressé l'inventaire des éléments constitutifs de l'espace vécu et identifié des associations significatives entre ces éléments, nous sommes en mesure d'examiner comment tout ceci est mis en oeuvre pour produire un discours sur l'espace vécu.

Le discours qui constitue un reflet de l'espace vécu doit également être considéré comme le mode de fonctionnement de l'idéologie (Ansart, 1974, Dumont 1974). En effet, le discours est la forme privilégiée que l'idéologie adopte pour véhiculer son message et "pour définir une situation en vue de l'action" (Fournier, 1979). Comme l'idéologie s'offre comme discours, on comprend alors la place importante qui

lui est accordée dans cette analyse de contenu puisque c'est par l'idéologie manifeste dans le discours que l'on peut cerner comment le locuteur définit sa situation.

L'idéologie joue également un rôle de producteur de sens dans le discours. En se rapportant aux propos de Vincent Berdoulay que nous avons déjà cité au chapitre 3, rappelons-nous que c'est par l'idéologie que se construisent les entités signifiantes dans les rapports homme-milieu. C'est en fonction de l'idéologie que le locuteur organisera les éléments de son discours en des relations de temps, d'échelle, de délimitation etc. Il adoptera des stratégies de valorisation ou de dévalorisation de ces éléments pour montrer que l'idéologie à laquelle participe l'individu est la seule pour résoudre les oppositions. Ceci nous permet de voir qu'un discours qui s'amorce n'est pas une construction neutre ou involontaire, mais au contraire c'est le lieu où le locuteur peut faire une démonstration ou prouver un point qui relève de son interprétation de son espace de vie. Car l'idéologie est aussi, comme l'indique Pierre Ansart: "un schème d'interprétation collective"(p.10). L'idéologie du locuteur est donc le noeud signifiant du discours en fonction duquel s'articulent les autres associations dont nous allons faire l'inventaire dans les chapitres 5 et 6 de ce travail.

Voici la procédure que nous avons adoptée dans notre analyse:

1) Le choix du thème général: Ce choix s'est fait au moment de fixer l'objectif de la recherche. Ayant décidé d'étudier la frontière-espace vécu, ce thème devient la notion-clé de notre analyse. Nous avons présupposé que ce thème touchait de près les répondants puisque nous leur avons proposé de parler du lieu où ils habitent.

2) Inventaire des éléments constitutifs de l'espace vécu:

Il s'agit ici de dresser un inventaire des descripteurs du concept "frontière-espace vécu". Ces éléments sont des expressions qui définissent cette notion-clé. Nous avons donc dressé un inventaire des éléments constitutifs de l'espace vécu. En suivant la définition que nous avons donnée de celui-ci, les éléments sont soit à caractère spatial, soit à caractère social. Dans notre inventaire, nous avons énuméré ces éléments en les classant par catégories, éléments spatiaux ou éléments sociaux. Cette dichotomie éléments spatiaux/éléments sociaux, rappelle la distinction que Raymond Ledrut avait faite dans son schéma du vécu en opposant l'espace et les hommes.

3) Inventaire des associations significatives entre les éléments constitutifs:

Nous avons identifié dans les discours les associations que les locuteurs faisaient entre les éléments constitutifs.

Les relations que nous avons privilégiées sont premièrement de nature géographique: d'abord les relations plus classiques de distance, de temps, d'échelle, de familiarité et ensuite également des relations ayant trait plus à l'aspect "bricolage" de l'espace vécu; soit la différenciation, la délimitation, l'identification et l'attribution. Un second genre de relations, dites évaluatives sont tissées entre le locuteur et les éléments de son espace vécu. Tout d'abord, le locuteur peut se placer au niveau affectif et parler en termes de sentiments et d'émotions. Il peut aussi se placer au niveau des jugements de valeur pour parler de son espace de vie. En faisant des jugements de valeur il adopte des stratégies qui visent à valoriser les éléments qui s'accordent avec sa conception du monde et à dévaloriser les éléments qui s'y opposent. Les deux types de relations (géographiques et évaluatives) reproduisent également le caractère dualiste du vécu, fait et valeur.

4) Idéologie comme structure de signification: Cette dernière étape concerne l'aspect finalité de la construction de l'espace vécu. Il s'agit d'identifier l'idéologie du locuteur en fonction de laquelle s'articulent les relations significatives entre les éléments de l'espace vécu. L'idéologie à laquelle adhère le locuteur est productrice du sens profond du discours puisqu'elle oriente le discours en fonction d'une poursuite donnée.

Cette méthode, l'analyse sémantique-conceptuelle (géographique), utilise le langage comme "médiateur" ou "comme le chemin qui conduit aux structures de significations des textes" (Mucchielli, 1977, p.103) et par ce fait, puisque le discours est un reflet de l'espace vécu, aux structures de signification de celui-ci.

## CHAPITRE 4) INVENTAIRE DES ELEMENTS CONSTITUTIFS DU DISCOURS

La première étape de notre analyse de contenu constitue un repérage des éléments du discours qui supportent l'idée de frontière comme espace vécu. Nous tenons à rappeler ici que les questions posées au cours des entretiens orientaient les discours vers l'espace vécu et plus particulièrement vers la frontière. Nous allons d'abord dresser un inventaire d'éléments qui s'agencent dans le discours sur cet espace frontalier. Nous avons fait un classement des éléments selon les divisions qui suivent: les éléments spatiaux et les éléments sociaux. Certains lieux et groupes mentionnés sont suggérés par les questions que nous avons posées tandis que les autres sont produits par les locuteurs (voir Annexe 1, le questionnaire).

### 4.1) Les éléments spatiaux:

On peut organiser les éléments spatiaux qui sont nommés de la façon suivante: les lieux cités qui relèvent de la toponymie et les autres éléments qui composent l'espace ou qui en décrivent certains aspects, notamment les régions et la frontière.

#### 4.1) (A) Les lieux cités:

On peut noter que les lieux mentionnés ne sont pas tous à une même échelle. Dans notre corpus, on retrouve la

rue comme étant la plus petite unité, puis le quartier, le village ou la ville, la province, le pays et le continent. Lorsqu'un locuteur spécifie le nom d'un endroit, c'est souvent pour le différencier d'un autre endroit et pour établir des limites.

i) rues:

Comme nous venons de l'indiquer, les rues sont les plus petites unités que l'on a repéré dans nos textes. La rue Rideau, la rue Bank, le boulevard Taché et le chemin de la Montagne sont les exemples que l'on a identifiés. Ce n'est donc pas une échelle qui a été beaucoup utilisée puisque les discours étaient plutôt axés sur la région d'Ottawa-Hull et sur les rapports entre ces deux villes.

ii) quartiers:

Le deuxième niveau auquel on peut se placer pour parler de l'espace urbain est celui du quartier. Le premier cas, celui du centre-ville, comporte certaines difficultés puisqu'on ne peut pas déterminer par les textes s'il est question du quartier "centre-ville" qui a des limites bien précises ou s'il est question du centre de la ville. S'il est question du centre de la ville, on parle alors d'une portion de la ville, souvent liée au centre commercial, qui a des limites assez floues puisque chacun en a sa propre conception. Si c'est le deuxième cas dont il est question, alors il faudrait replacer le "centre-ville" dans la catégorie des autres

éléments spatiaux. Cette idée de centre-ville est mentionnée assez fréquemment dans les textes et elle est associée au lieu de travail, à l'endroit où l'on fait les achats, etc.

Les autres quartiers d'Ottawa que l'on retrouve cités dans les textes sont: Overbrook, la Côte de Sable, Beacon Hill, Blackburn Hamlet, la Basse-Ville, Cyrville et Bayshore. Du côté de Hull on ne précise que le quartier Mont-Bleu. On se heurte ici à une autre difficulté lorsqu'on essaie d'énumérer les quartiers car certains quartiers de la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton sont également des municipalités (villes, villages, cités), mais ils sont cités dans les discours comme étant de l'ordre des quartiers. C'est le cas de Vanier, d'Orléans, de Rockliffe pour la région d'Ottawa et de Limbour pour Gatineau ou encore un phénomène similaire, le parc de la Gatineau pour la région de Hull.

### iii) villes et villages:

Les villes d'Ottawa et de Hull sont concernées immédiatement par les questions de l'entrevue; il est donc normal que ces deux villes soient spécifiées le plus souvent. On nomme aussi, assez souvent, les villes et les villages qui font partie de l'agglomération d'Ottawa-Carleton (Vanier, Rockliffe et Orléans) et celles qui sont immédiatement autour de Hull comme Gatineau et Aylmer.

D'autres localités qui sont mentionnées telles que Masson, Sarsfield, Touraine, Rockland, Cumberland, St-Joseph, Lachute, Hawkesbury, Rimouski, Kapuskasing, Joliette, Val Rita, Ste-Agathe, Barrie, Ste-Adèle, Niagara, London, Alfred,

Windsor, Kingston, Hamilton, Pointe-Claire, Châteauguay, Wawa, Acton Vale, Grenville, Grand-Remous, Miami, relèvent de l'expérience personnelle de chaque locuteur.

D'autres villes encore, Montréal, Toronto, Québec sont nommées très souvent. On peut poser l'hypothèse que c'est parce qu'elles sont de grandes villes, des capitales provinciales (Québec et Toronto), des centres importants qui sont connus par tout le monde.

iv) provinces:

On peut remarquer que les deux provinces qui sont citées le plus souvent, sont le Québec et l'Ontario. Ceci est tout à fait normal puisque d'une part les questions suggèraient ces lieux et d'autre part les personnes interrogées habitent à la frontière entre ces deux provinces.

Au niveau des autres provinces, la Saskatchewan, la Nouvelle-Ecosse et l'Alberta ne furent nommées qu'une fois à titre d'exemple tandis que le Nouveau-Brunswick et le Manitoba ont été nommées à quelques reprises. Ceci pourrait peut-être s'expliquer en termes de situation, comme ces provinces (le Nouveau-Brunswick et le Manitoba) sont situées de part et d'autre du Québec et de l'Ontario. De plus il existe des communautés francophones importantes et ces gens sont dans une situation analogue à celle des ontariens.

L'état de la Floride qui a été nommé pourrait être placé dans cette catégorie - cette entité américaine correspond au même niveau qu'une province canadienne.

v) pays et continents:

Le Canada est le pays qui a été nommé le plus souvent. Puis les Etats-Unis, voisins du Canada ont été nommés assez souvent lorsque les locuteurs parlaient de leurs déplacements et de leurs voyages. Une remarque intéressante concerne le fait qu'une personne âgée a parlé plus précisément de la Floride et de la ville de Miami. Ceci démontre une assez grande familiarité avec la Floride qui est devenue le lieu de vacances d'hiver pour les personnes âgées du Canada.

En parlant de leurs voyages ou simplement à titre d'exemple certaines personnes ont nommé également la France, l'Europe, la Chine et l'Asie.

4.1) (B) Autres éléments spatiaux:

i) régions:

On regroupe ici tous les lieux mentionnés dont on ne cite pas toujours le nom exact mais qui font plutôt appel à une généralisation ou à une construction de la part du locuteur. Bien que le terme utilisé soit souvent passé dans l'usage courant, il dénote néanmoins un effort de régionalisation. Les locuteurs utilisent parfois le mot "région" pour désigner l'endroit dont ils parlent.

"Ottawa-Hull" est un exemple de construction d'une région, d'un ensemble qui constitue plus que les deux villes mais bien toute la région environnante dont on ne peut pas

vraiment déterminer les limites exactes. On parle aussi de l'Outaouais mais une certaine confusion règne autour de l'usage de ce terme puisque pour certains, cela signifie la région d'Ottawa-Hull, pour d'autres c'est la vallée de l'Outaouais et pour d'autres encore c'est la région administrative du côté québécois seulement. Ainsi: "Je ne vivrais ni à Hull, ni à Aylmer, ni à Gatineau. Je n'aime pas l'Outaouais "(locuteur J). Ou encore: "Je ne crois pas que l'Outaouais comme tel existe. J'entends par là la région d'Ottawa-Hull"(locuteur A).

On construit des régions en s'appuyant sur les points cardinaux: "l'est ontarien"; "le sud de l'Ontario", "le nord de l'Ontario"; "l'est d'Ottawa"; "l'ouest d'Ottawa", "l'ouest canadien", ou simplement "l'ouest". Ces termes désignent des régions parfois assez vastes et ils n'ont pas la même rigueur que pour exprimer un endroit bien délimité. Ces régions font également appel à une certaine image qui leur est souvent associée; "le sud de l'Ontario", c'est la région à prédominance anglophone, on y associe le développement industriel et économique ainsi que la froideur des anglophones. Le "nord de l'Ontario" c'est une région qui fait plutôt penser au sous-développement et à la chaleur des francophones. "L'est d'Ottawa" et "l'ouest d'Ottawa" s'opposent de la même façon: l'est est lié aux francophones, donc sympathique à un franco-ontarien, tandis que l'ouest est anglophone, donc moins attirant pour lui.

On parle également en termes de "côtés", de "bords", de "rives" qui soustendent l'existence d'une ligne de démarcation, d'une rivière ou d'une frontière qui délimite ces bords et ces côtés. Les expressions: "le bord du Québec, le bord de l'Ontario, le côté québécois, le côté ontarien et les rives du St-Laurent sont autant d'expressions de ce genre que l'on retrouve dans notre corpus.

La Gaspésie, la Baie Georgienne, le lac St-Jean sont des régions déterminées avec un nom qui leur a été attribué. Mais ces endroits qui auraient pu être inclus dans la portion toponymie, font également appel à une notion de région assez flouë dont l'usage du nom se signifie pas toujours la région administrative.

D'autres termes plus rares et souvent propres à un locuteur, comme "en bas de Québec", "le vieux Hull", en "bas de la rivière", laissent plus difficilement percevoir le lieu précis dont on parle. L'expression "la grand' rue" en parlant d'une rue de Hull est également en ce sens qu'on ne sait pas exactement de quelle rue il est question, quoiqu'on puisse supposer que ce soit la Promenade du Portage, anciennement la rue Principale. On rappelle ici finalement le terme "centre-ville" qui peut supposer également une construction de la part du locuteur.

A une échelle toute différente, le terme "à l'étranger" signifie tout ce qui n'est pas ici, au Canada, et s'attribue au reste du globe.

## ii) la frontière:

La frontière est l'élément spatial autour duquel sont orientés les discours. Cependant cette notion de frontière fait appel à des idées différentes selon les gens; certains en ont des conceptions qui sont assez spatiales, d'autres beaucoup moins. Certaines personnes parlent en termes de frontière "physique" faisant allusion à la rivière des Outaouais, d'autres explicitent que cette frontière est effectivement une rivière. Il est intéressant de voir que certaines des allusions à la rivière sont très peu conscientes de la part des locuteurs, on les repère par des expressions comme "traverser à Hull". "Traverser" s'applique aussi à la frontière "traverser aux Etats-Unis".

D'autres locuteurs parlent en termes de "barrière", ils ajoutent un élément de contrainte à la frontière. Certaines personnes parlent de "ligne", de "limite" tandis que d'autres parleront en termes de "région". Nous verrons dans un autre chapitre que la frontière qui est en effet un élément spatial peut être intégré dans un système culturel et même qu'elle peut être considérée comme étant beaucoup plus conceptuelle que physique.

## iii) autres expressions:

Une autre expression que l'on a relevé est assez révélatrice car elle exprime une appartenance à un territoire particulier; en parlant de Hull ce locuteur (0) dit: "C'est hors de mon territoire".

Pour terminer cette première section, remarquons simplement la répartition des lieux dont nous avons fait l'inventaire. Les lieux mentionnés sont en grande partie des endroits que l'on associe avec la francophonie. On a énuméré les villes de l'est ontarien qui est une région francophone tout comme on a détaillé les quartiers de l'est d'Ottawa qui sont également des endroits où l'on retrouve une haute concentration de francophones, tout comme on a nommé beaucoup de villes du Québec. Ce commentaire était sans doute prévisible puisque nous avons questionné une population francophone et qu'il est normal que les endroits qu'elle connaisse soient associés à la francophonie.

#### 4.2) Les éléments sociaux:

##### 4.2) (A) Les groupements:

Nous allons nous pencher dans cette deuxième section sur les groupements de population qui sont cités dans les entrevues.

##### i) groupes ethno-linguistiques:

La première base de référence sur laquelle on peut s'appuyer pour différencier les groupes est l'ordre ethnique. Dans nos textes celle-ci repose sur la dichotomie "anglais/français". Ceci peut s'expliquer historiquement parce que

ce sont les deux groupes qui ont colonisé et peuplé le pays. Depuis la colonisation on a toujours fait cette distinction dans la population canadienne. A partir de cette première différenciation on parle des anglophones et des francophones, c'est-à-dire ceux qui parlent l'anglais et ceux qui parlent le français. La langue est donc la seconde base de différenciation. Il est remarquable que dans la plupart des cas on ne fasse pas de distinction entre ces deux bases; on utilise indifféremment les deux notions en sous-entendant que tous ceux qui parlent l'anglais sont des anglais ou des non-français. L'exemple qui suit a été puisé de l'entrevue avec le locuteur F et montre comment certains mêlent ces deux notions: "c'est la majorité anglophone qui l'emporte donc t'as une autre culture. Il me semble que les anglais, il faut quand même pas porter de jugements..." et cette personne dit plus loin: "Je trouve que ça se voit si on est francophone ou anglophone. Je ne veux pas dire que si je rencontrais quelqu'un que je pourrais dire à le voir agir, ou il est québécois ou il est anglais." On remarque également que cette personne associe la langue française aux québécois et qu'elle aurait pu dire également "ou il est français ou il est anglais."

On retrouve également dans un texte la mention des juifs et des irlandais dans des contextes assez particuliers. Le locuteur P dit: "on est tous Canadiens même les anglais, même les juifs nés ici." Il dit plus loin: "on était heureux avant ça, c'est vrai qu'il y avait des franc-maçons, des Irlandais, des anglais..." On voit que celui-ci a une vision

des gens qui est plus ethnique que linguistique et même que cette vision est plutôt discriminatoire.



ii) groupes avec référence à une base spatiale:

Une autre base de référence sur laquelle les gens s'appuient pour déterminer les groupes est la localité, qui est souvent le lieu d'origine. On obtient alors les expressions du type: les Canadiens, les Américains, les Albertains, les Ontariens, les Québécois, les Acadiens, les Hullois et les Hawkesbourgeois. Cette base spatiale peut en effet être nationale, provinciale ou locale.

iii) groupes spatio-linguistiques:

La dernière base de référence que l'on a identifiée combine les lieux et la langue. C'est ainsi que l'on parle de Canadien-français, de Canadien-anglais, de franco-ontarien, des Anglo-ontariens, des français du Canada, des Canadiens francophones et des français d'Acadie.

Certaines remarques s'imposent à l'égard de quelques unes de ces expressions. D'abord, français d'Acadie est un terme assez redondant puisque les Acadiens sont par définition des francophones tout comme Québécois ne figure pas dans cette liste puisque québécois signifie habituellement francophone et qu'il n'est donc pas nécessaire de lui ajouter le préfixe "franco". Finalement l'expression "Anglo-ontarien" n'est pas courante: la distinction habituelle qui est faite

est entre Ontariens (anglophones) et franco-ontariens.

Maintenant si on essaie de voir sur quelles bases de référence s'appuient les locuteurs, on s'aperçoit qu'il y a polarisation des visions d'après l'âge des locuteurs. Les gens plus vieux ont tendance à avoir une vision plus ethnique de la population tandis que les plus jeunes ont tendance à avoir une vision plus provinciale et plus linguistique. Par exemple, bien que le terme "franco-ontarien" ait été suggéré dans l'une des questions il n'est mentionné que par cinq personnes au dessus de trente ans sur une possibilité de douze tandis que tous les jeunes de moins de trente ans ont utilisé le terme dans leurs discours.

#### 4.2) (B) Autres caractéristiques de la population:

##### i) religion:

La religion catholique est l'une des caractéristiques de la population mentionnée le plus souvent par des personnes âgées. Ces personnes parlent de l'importance de pouvoir conserver et pratiquer leur religion en Ontario en dépit du fait que ce soit une province anglaise et protestante. La religion a longtemps été considérée comme une partie intégrante de la culture canadienne-française.

##### ii) culture:

Certains locuteurs parleront de l'importance de leur

culture et il est remarquable que plusieurs font très peu de différence entre langue et culture. Il y a ici encore une certaine confusion qui règne dans l'usage de ces deux termes. Par exemple ce locuteur qui ne fait pas vraiment de distinction entre langue et culture: "le Franco-ontarien... est capable de parler les deux langues, de se débrouiller de chaque bord, alors tout de suite il a un avantage. Je veux dire il n'a pas de problèmes à parler, alors tout suite sa culture se divise en deux..."(locuteur B) Ou encore locuteur D qui mêle anglicisation et assimilation. "dans le Québec... tu ne vois plus d'anglicismes...C'est une différence, peut-être que nous autres on est assimilés légèrement." Finalement le locuteur E qui dit: " Ben je ne sais pas si c'est parce que c'est à la limite de deux provinces qu'on a le caractère biculturel d'Ottawa mais je trouve que j'ai besoin des deux langues..."

### iii) langue:

La langue est une caractéristique dont nous avons déjà démontré l'usage pour définir des groupements de population. On parle aussi de la langue en termes de qualité, c'est-à-dire qu'on parle d'anglicismes et même d'accent, habituellement dans le but de démontrer que les ontariens ont une langue qui leur est propre. Voici par exemple trois locuteurs qui qualifient leur langue:

- (D) "il y a une différence marquée au niveau de la langue. Tu vas remarquer que plus tu t'éloignes de la frontière Québec/Ontario tu retrouves un français plus pur, plus français, pas dans le sens d'un français de France, mais un français qui utilise du vieux français...tu ne vois plus d'anglicismes.."
- (S) "Seulement le côté de Québec, y'a pas le même langage le même accent que nous autres."
- (T) "Nous autres on est plus anglophobes mais c'est notre parler."

Enfin la dernière remarque concerne le bilinguisme. Bien que la plupart des locuteurs se définissent comme français ou francophone ils se définissent en même temps par le bilinguisme; par exemple le locuteur B qui dit: "Le franco-ontarien il est bilingue..." ou encore le locuteur T: "J'aime mieux venir de l'Ontario <sup>2</sup>...l'Ontario c'est pas si pire... on est bilingue au moins." Cette capacité de parler les deux langues, soit le français et l'anglais est vue non seulement comme un avantage mais bien comme une caractéristique essentielle de la population ontarioise.

Ayant dressé cet inventaire des éléments du discours qui relèvent de l'espace vécu, nous allons maintenant essayer de voir quelles sont les associations que les locuteurs tissent entre ces éléments.

## CHAPITRE 5) LES ASSOCIATIONS SIGNIFICATIVES ENTRE LES ELEMENTS DU DISCOURS

L'inventaire que nous venons de présenter est en quelque sorte la banque d'éléments constitutifs dans laquelle les locuteurs puisent pour construire leurs discours et parler de leur espace vécu en fonction d'une frontière. Comme nous pouvons le constater en examinant cet inventaire, aucun élément isolé ne constitue un élément significatif. C'est plutôt dans les rapports qu'il entretient avec les autres éléments du discours que se dégage la véritable signification que nous recherchons. Dans ce chapitre, nous allons faire un second inventaire dont les nouvelles composantes seront des associations significatives entre les éléments constitutifs du discours.

Ces associations que les locuteurs tissent entre les éléments du discours relèvent de processus associatifs différents. Le premier type d'associations est qualifié de "géographique". Ce sont des rapports entre les éléments de l'espace et les groupements de population. Le deuxième type d'associations est dit: "évaluatif" et il correspond surtout à des stratégies de valorisation et de dévalorisation de certains éléments ou de certaines relations géographiques dont il est question ici. C'est en posant des jugements de valeur que le locuteur propose ces liens mais également en laissant transparaître ses sentiments.

5.1) Associations géographiques:

i) Distance:

Lorsqu'on parle de la distance, on établit un rapport entre deux ou plusieurs endroits. La proximité d'un lieu est une condition qui détermine notre familiarité avec ce lieu.<sup>1</sup> On connaît mieux les endroits près de nous et cette connaissance diminue avec la distance. Cependant ce rapport n'est pas absolu, il désigne une tendance plus qu'une certitude puisque d'autres éléments jouent avec la distance pour déterminer la connaissance qu'on a d'un lieu. Par exemple, si l'on examine la situation des villes de notre inventaire, ce sont en grande partie des localités proches d'Ottawa et de Hull telles que Touraine, Aylmer, Vanier, Masson, Cumberland, Orléans, Gatineau, Rockland qui sont nommées, ou encore des villes proches des autres villes où les locuteurs ont habité comme Lachute, Grenville et Toronto. Nous avons également suggéré cette idée de proximité lorsque nous avons parlé des provinces qui ont été nommées le plus souvent en posant l'hypothèse que le Nouveau-Brunswick et le Manitoba sont mentionnées à quelques reprises parce qu'elles sont situées de part et d'autre du Québec et de l'Ontario. La même remarque s'applique pour les Etats-Unis qui ont été nommés à quelques reprises, probablement parce qu'ils sont voisins du Canada. Alors on peut supposer, en exa-

---

1) A propos de ces associations de familiarité, de distance, d'échelle, voir les études par exemple dans Colledge R.G. Spatial Choice and Spatial Behavior, 1976, ou encore Tuan Y.F. Space and Place, University of Minnesota Press, 1977.

minant la répartition des lieux nommés dans notre inventaire, que leur proximité d'Ottawa-Hull ou des provinces de l'Ontario et du Québec ou encore du Canada est une condition pour que les lieux soient nommés. Ceci se traduit en termes géographiques par un "effet de voisinage".

Un rapport de distance a également été explicité par plusieurs locuteurs lorsqu'ils décrivaient leurs déplacements. Ils utilisent la distance comme une justification de la fréquence de leurs aller et retours dans le sens que l'on va plus souvent aux endroits les plus près et moins souvent aux endroits les plus loin. Par exemple ce locuteur R qui dit: "J'ai jamais bien, bien été à Hull, moi, c'est pas un district que je connais... pis Hull c'est loin." Ou encore le locuteur M qui explique: "C'est pas dans nos habitudes d'aller trop loin pour shopper ou autre chose...le seul cas présentement qu'on va à Hull, c'est pour aller au théâtre, aller prendre une bière..."

La nécessité d'utiliser l'automobile pour aller à certains endroits est une variante de ce rapport de distance: "Je fais surtout mes affaires en Ontario parce que c'est une question de proximité, de distance. Je vais habituellement au centre-ville, parce que j'ai pas tellement accès à une voiture..."(locuteur A).

L'âge du locuteur joue un rôle dans ce rapport de distance car il modifie la mobilité des gens et donc leur capacité à parcourir des distances. Par exemple ce locuteur de 78 ans (Q)

qui explique: "Mais là je sors pas beaucoup, je me promène surtout à Vanier maintenant, je conduis plus ça fait 6 ans. c'est plus dur de me déplacer." Cette préoccupation avec la distance, bien qu'elle soit plus importante pour les gens plus âgés se retrouve dans les entretiens de tous les groupes d'âge. De façon générale les locuteurs expliquent que la distance est l'une des raisons pour lesquelles ils ne vont pas très souvent à Hull puisqu'ils peuvent satisfaire leurs besoins plus près dans la ville d'Ottawa.

En plus de se situer dans l'espace, la distance peut être transposée dans le contexte culturel. Alors il n'est plus question d'un rapport spatial mais plutôt d'une relation de ressemblances et d'affinités entre deux groupes. Certains locuteurs parlent alors en termes d'être "proches des Québécois" ou "proches des anglais" pour situer culturellement le groupe des franco-ontariens. Cette proximité relève donc des similitudes entre ces groupes et s'oppose aux différences entre les groupes. Un exemple de ce genre de rapport est explicité par ce locuteur(A): "On est plus près des anglophones que les Québécois..." ou encore le locuteur K qui dit: "Les Québécois ont une certaine joie de vivre qu'on a pas ici, les Québécois semblent plus relaxes, plus chauds." Nous autres les ontariens on est vraiment plus proches des anglais, on leur ressemble plus. Je pense que c'est la différence qui me frappe le plus."

Enfin, finalement on doit constater que cette notion de distance

que nous discutons ici n'est pas la distance objective et mesurable mais bien une distance perçue. En ce sens il semblerait que la présence de la frontière qui est également un obstacle physique crée une disjonction, une brisure entre Hull et Ottawa et c'est pourquoi plusieurs locuteurs ont l'impression que Hull est "loin". Parce qu'ils ont une frontière à franchir certains locuteurs pourraient avoir l'impression que Hull est plus éloignée qu'elle ne l'est en réalité.

ii) Echelle:

La façon dont nous avons classé les lieux dans notre inventaire illustre la variété des échelles qui ont été utilisées par les locuteurs dans leurs discours pour parler de leur espace de vie. La plus petite unité que l'on retrouve est la rue, puis le quartier, le village ou la ville, la province, puis finalement le pays et le continent. Les régions que nous avons énumérées se situent également à diverses échelles, d'un niveau local jusqu'à un niveau international.

Le choix de l'échelle où le locuteur se place pour parler de l'espace n'est pas toujours conscient; il est fonction de la familiarité des lieux et de la vision de l'espace. Mieux on connaît un endroit, plus on est en mesure d'en parler avec précision.

Si on suit la hiérarchie normale telle que dictée par

les divisions administratives, on obtient une répartition du genre où chacun des lieux d'un même niveau est une entité administrative équivalente aux autres lieux de ce niveau. On a par exemple le niveau des rues, puis celui des quartiers, des villages et villes, des provinces, des pays et des continents. Cependant les exemples qui suivent montrent que dans leurs discours, les gens ne respectent pas nécessairement cette hiérarchie et on trouve des glissements d'échelle dans certains discours. Par exemple ce locuteur (C) répond à la question destinée à savoir s'il aimerait habiter à Hull? "J'aime mieux habiter en Ontario." Bien que la question se situe au niveau municipal, la réponse se situe au niveau provincial.

Ce locuteur (E) compare deux endroits qui sont à des échelles différentes: "Quand tu vas à Hull, dans le vieux Hull c'est tout serré...moi je trouve que c'est drôlement fait parce qu'on est habitué au nouveau, à l'Ontario." Les gens font mentalement des équivalences entre des lieux qui ne sont pas de même niveau. Ils font également des réductions en ce sens qu'ils attribuent à un quartier les propriétés de la ville ou à la ville les propriétés de la province. Par exemple ce locuteur (Q) qui dit: "C'est la même chose qu'à Ottawa, dans Vanier, la Basse-ville, ici le monde parlent beaucoup le français et comprennent l'anglais, ils parlent deux langues, à Hull c'est presque la même chose..."

La Basse-ville et Vanier sont choisis pour représenter l'ensemble d'Ottawa.

On constate donc que les rapports d'échelle qui peuvent être observés théoriquement se retrouvent parfois remaniés et bouleversés dans les discours que nous avons recueillis.

Un autre aspect qui découle de la notion d'échelle est la représentation ou la vision de l'espace. Certains ont une vision ponctuelle de l'espace tandis que d'autres en ont une vision plus de "surface" ou régionale. Cette constatation peut être faite à partir de l'observation que certaines personnes utilisent plus souvent le nom exact d'un endroit, d'un point, d'une ville à l'opposé de ceux qui ont une optique plus régionale ou provinciale. Il est intéressant de noter que dans notre corpus ce sont les gens plus âgés qui ont tendance à avoir une vision ponctuelle tandis que les plus jeunes ont tendance à avoir une vision d'ensemble.

La représentation de l'espace dépend également de la familiarité des lieux, plus on connaît un endroit plus on est en mesure d'en parler avec précision, de nommer les quartiers, les rues, etc.. tandis qu'un lieu moins connu est plus facilement résumé par un terme plus vague (comme par exemple "l'ouest canadien" ou le "sud de l'Ontario").

### iii) Temps:

Comme la distance établit des rapports entre les gens

et entre les éléments de l'espace, on peut comprendre que le temps est aussi producteur de relations. Par exemple ce locuteur établit un rapport de distance en utilisant la notion de temps: "Quand j'ai beaucoup de temps à moi, je vais du côté québécois..."(D), ce qui sous-entend que le côté québécois est plus loin.

L'âge du locuteur relève naturellement de considérations temporelles. Comme nous avons pu le constater dans la section précédente, il détermine en partie les attitudes et l'expérience des gens. Pour une personne donnée, son âge joue sur sa mobilité, sa relation à l'espace, sa tendance à avoir une vision ethnique ou linguistique des gens etc. On perçoit l'effet de l'âge dans les discours des personnes âgées qui doivent structurer leurs discours à l'aide de repères temporels comme par exemple: "avant, après, maintenant, ensuite..." Le locuteur (P) de 87 ans est un très bon exemple de ceci. Il structure son discours de cette façon: "avant, après, ensuite, maintenant, aujourd'hui".

Le changement, est une autre notion qui dépend du temps. Tout comme les gens changent avec l'âge, l'espace se transforme aussi. Par ce changement les rapports entre les gens et l'espace se modifient également. Les jeunes qui ont une moins grande expérience de vie ont également une moins grande préoccupation du changement. Ce sont encore les gens plus âgés qui parlent de changement: "Hull est

devenue une grande ville, une très grande ville, moi je me reconnais plus du tout dans Hull" (locuteur P, 87 ans). Ou encore le locuteur L de 46 ans qui dit: "Mais avant ça Hull ça avait l'air d'un centre francophone, maintenant ça change beaucoup."

iv) familiarité:

Nous avons déjà fait quelques allusions à ce thème qui s'associe à la connaissance ou à l'expérience. La connaissance qu'on a d'un lieu intervient pour expliquer pourquoi dans un discours on nomme un endroit plutôt qu'un autre. Plus on connaît un endroit plus on est en mesure d'en parler en détails, de nommer les rues, les quartiers d'une ville par exemple. Les endroits qui nous sont familiers sont les endroits où l'on habite, les places que l'on a visités les villes où vivent des amis ou membres de la famille ou bien les lieux proches. Comme nous l'avons remarqué à propos des échelles, moins on connaît les endroits plus on en parle en termes d'ensembles du genre "l'ouest canadien", "à l'étranger" tandis que bien connaître un lieu permet de dire plus précisément "la rue Bank", "le boulevard Taché".

Si l'on retourne à notre inventaire de lieux cités, on peut expliquer par la familiarité certains quartiers mentionnés. Vanier, la Côte de Sable, la Basse-ville, Beacon-Hill, Blackburn Hamlet, Overbrook, Cyrville, Orléans

sont des quartiers où les gens ont habité donc ils sont nommés spontanément dans les discussions. On nomme aussi les quartiers proches d'où l'on habite, ce qui traduit la familiarité avec ces quartiers.

Certaines villes sont nommées parce qu'elles sont familières soient parce les locuteurs y ont habité ou parce que certains membres de la famille ou des amis y vivent.

C'est le cas de:

Niagara	Toronto	Val Rita	Joliette
Ste-Adèle	Kapuskasing	Hamilton	Alfred
Montréal	Châteauguay	Pointe-Claire	Ste- Agathe
Hawkesbury	Acton Vale	Barrie	Wawa
Kingston	Québec	Orléans	

D'autres villes comme Toronto, Montréal, Québec sont mentionnées parce qu'elles sont des centres importants ou des capitales provinciales. A cause de leur centralité on peut donc dire qu'il se mêle un effet hiérarchique à l'effet de voisinage qui explique la répartition des lieux mentionnés dans les discours.

Dans leurs discours certaines personnes parlent de connaître ou de ne pas connaître un lieu pour justifier leurs déplacements en montrant qu'on ne va pas à un lieu qu'on ne connaît pas. C'est une situation qui semble plutôt contraignante et que l'on retrouve par exemple chez ce locuteur R: "J'ai jamais bien bien été à Hull, moi, c'est pas un district que je connais." Ou encore: "Je pense qu'on se déplace dans les milieux que l'on connaît le mieux... je connais plus le centre-ville d'Ottawa et pas tellement celui de Hull..." (locuteur J).

## v) Délimitation:

La délimitation qui est liée implicitement aux notions de "frontière" engendre des rapports d'exclusion/d'inclusion mais également d'appartenance à un lieu et/ou à un groupe. Délimiter un groupe culturel ou une unité territoriale c'est déjà établir des rapports entre ce qui est à l'intérieur de ces limites et l'extérieur, en d'autres mots ce qui est inclu et ce qui est exclu. En traçant des limites on détermine également l'appartenance. Dans les discours la délimitation est très souvent employée comme tentative de mettre de l'ordre dans la société et dans l'espace et il est bon de remarquer que cette mise en ordre ne correspond pas toujours à des principes universels mais plus à une conception individuelle du monde, donc à l'espace vécu. Au chapitre 7 nous expliquerons avec plus de détails cet aspect du processus de délimitation.

Nous avons déjà inventorié les diverses représentations physiques que peut prendre la délimitation ou la frontière. D'abord il y a la "limite", la "ligne", la "barrière", la "région" et la "rivière". Voyons comment les locuteurs utilisent ces représentations dans leurs discours.

- (D) "C'est une barrière naturelle la rivière des Outaouais mais...c'est une barrière qui laisse passer certaines choses..."
- (H) "la frontière existe vraiment, premièrement que si on n'aurait pas à traverser un pont..."
- (A) "la région d'Ottawa-Hull, on a toujours mis une diagonale entre les deux et je crois qu'elle existe vraiment..."

- (E) "la frontière entre l'Ontario et le Québec, bien qu'ici ça couvre toute la région, elle est quand même évidente."
- (K) "la frontière en fait de frontière elle n'existe pas dans la région, on peut aller comme on veut. Je trouve qu'on a assez...on traverse trop souvent pour que ça change quelque chose mais elle compte quand même entre l'Ontario et le Québec."
- (N) "c'est une limite qui nous empêche pas de traverser"
- (C) "il y a une frontière pour délimiter les français des anglais."
- (O) "je la traverse tellement souvent cette rivière là mais je sais que c'est différent..."

Mais pour plusieurs locuteurs cette délimitation n'est pas toujours un rapport simple. Ils la présentent comme étant un concept, ils montrent que c'est "dans la tête du monde" que se font les rapports et expliquent que bien que la frontière soit un phénomène physique elle ne possède pas la même importance pour tous les groupes. Ils expliquent également que bien qu'il n'existe pas de frontière administrative à certains endroits, ils perçoivent eux-mêmes des limites. Par exemple locuteur D : "la frontière est plus évidente du côté québécois, ils veulent la garder..." ou bien encore locuteur C: "du côté des anglais ils voient là frontière pour pas être français, les franco-ontariens voient la frontière pour pas être Québécois, les Québécois pour pas être franco-ontariens". Un exemple de création de frontière est le suivant: "Je trouve que la vraie frontière c'est entre l'est et l'ouest d'Ottawa, l'est d'Ottawa est francophone pis l'ouest est

anglophone..."(locuteur F).

L'inclusion et l'exclusion sont aussi des rapports importants qui découlent du processus de délimitation. Les locuteurs en parlent en termes de groupe; appartenir à un groupe ou en être exclu. Cette idée d'exclusion dégage des sentiments assez marqués chez certains locuteurs. Nous les examinerons plutôt dans la section sur les associations évaluatives. Un locuteur I, explique par exemple: "Ou peut-être que c'est depuis que je me sens exclu, parce qu'avant je me sentais comme faisant partie du monde francophone."

On retrouve aussi cette idée au niveau de l'espace; "Hull ne fait pas partie du Québec", "Hull c'est pas le Québec"(locuteur J) pour montrer que Hull est différent du reste du Québec on l'exclu. D'autres vont dire:"le Québec fait encore partie du Canada"(locuteur L) pour montrer que c'est une partie intégrante du pays et pour amoindrir l'importance du mouvement séparatiste. Ce concept d'inclusion et d'exclusion est une façon d'organiser les gens mais aussi d'organiser l'espace en des ensembles que l'on veut cohérents. Ce thème d'exclusion/d'inclusion est lié à l'existence de frontières et de limites mais également aux différences, à l'identité et à l'idée d'union et de séparation.

Finalement les processus d'union et de séparation fonctionnent dans le même sens que l'exclusion et l'inclu-

sion. En délimitant un espace, on le sépare du reste. La présence de limites brise l'unité et engendre une séparation. Cependant dans les discours les gens parlent de séparation plus en termes d'option politique que de division physique.

- (R) "J'ai des cousines à Montréal, j'en ai en Acadie pis à Acton Vale; eux autres c'est des français qui sont venus au monde icite, mais ils ont fait toute leur vie là-bas...eux autres sont pas pour la séparation."
- (L) "Je ne pense pas que la frontière a toujours été importante, c'est surtout depuis le désir de séparation du Québec."

#### vi) Identification:

Ce processus d'identification fonctionne de façon analogue à la délimitation. Les gens s'identifient par rapport aux autres, à une communauté mais également par rapport à l'espace. La langue, la culture, le lieu d'origine sont autant d'éléments qui contribuent à définir l'identité. Chacun s'identifie par rapport à ces éléments et voici comment les locuteurs se sont identifiés: "Canadien, Canadien-français, Ontarien, Franco-ontarien" et même "Hawkesbourgeois".

Les gens établissent des rapports avec les autres identités pour définir leur identité. Ainsi ils montrent que franco-ontarien  $\neq$  Québécois ou franco-ontarien + Québécois = Canadien-français, ou encore franco-ontarien  $\neq$  Canadien-français. D'autres spécifient par exemple que

la langue n'est pas le seul facteur déterminant et montrent que franco-ontarien ≠ Québécois tout comme anglais ≠ Américain, en dépit du fait qu'ils parlent la même langue.

L'identité engendre des rapports d'appartenance; le fait de s'identifier à un groupe et à un lieu éveille une relation plutôt intime entre la personne, le groupe ou le lieu. Bien que ce thème d'appartenance s'apparente beaucoup avec les associations évaluatives, nous allons en regarder les liens les plus concrets.

L'appartenance est souvent liée au lieu d'origine. Pour certains, l'appartenance s'établit au niveau local, pour d'autres au niveau provincial et d'autres encore au niveau national. L'âge est encore une autre variable qui semble influencer le sentiment d'appartenance puisque les gens plus vieux sont plus attachés au quartier et au pays pendant que plusieurs jeunes s'identifient à l'échelle provinciale. Cette appartenance se traduit par des mots tels que "chez-nous", qui désigne souvent le lieu où l'on habite, et par la notion de "patrie" qui est différente de celle de pays en ce sens qu'elle sous-entend l'idée d'appartenance et de solidarité à une communauté.

Il est intéressant que ce processus d'identification soit soumis à des changements. Deux locuteurs ont dit que lorsqu'ils changent de situation, ils peuvent également changer d'identité. Par exemple:

- (F) "Je suis franco-ontarienne...Je ne vois pas pourquoi je dirais que je suis Canadienne-française, par contre si je voyage, les gens connaissent pas les provinces, ben là je vais dire je suis Canadienne-française."
- (J) "Moi je suis d'abord et avant tout Canadienne-française, parce que j'habite ici, à l'étranger franco-ontarien ne veut rien dire, on dit Canadien-français. Mais dans la région je ne suis pas Québécoise, je suis Franco-ontarienne."

vii) Différenciation:

Ce processus qui est à l'oeuvre dans tous les discours est le rapport le plus utilisé pour justifier la présence ou l'absence de frontières, l'union ou la séparation, l'appartenance etc. Le terme "différence" possède un caractère assez général ou vague, il traduit des impressions qui s'appliquent à divers domaines. Tantôt les locuteurs précisent ces différences, tantôt ils restent au niveau des impressions générales.

- (A) "je me sens différente..." ou "Ottawa n'est pas francophone, les gens de la région voient la différence..." ou encore : " Je vois vraiment une différence pour l'atmosphère qu'il y a dans les salles...j'y vas surtout pour retrouver l'atmosphère québécoise à Hull." "Il y avait une grosse différence économique, politique et culturelle".
- (F) " Il y a tellement une grande différence, je trouve qu'on ressemble plus aux Québécois qu'au reste de l'Ontario."
- (L) "tu le vois, la différence est visuelle, moins avec les gros édifices du gouvernement mais avant ça, ça avait l'air d'un centre francophone..."  
(en parlant de Hull)

On peut classifier les différences mentionnées comme étant d'abord physiques, en parlant du milieu et de l'appa-

rence des villes. D'autres parlent de différences sociales, culturelles, linguistiques, politiques et économiques.

D'autres locuteurs parlent en termes de ce qui n'est pas différent, donc de ce qui est pareil, pour illustrer l'unité ou l'uniformité. Par exemple ce locuteur (Q) dit: (à Hull) "C'est la même chose qu'à Ottawa..." il dit plus loin: "le monde qui venait pour vivre pouvaient continuer à vivre de la même manière, les habitants se trouvaient de la terre pis ils cultivaient pareil."

Un cas assez spécial de rapports qui sont différents c'est l'opposition majoritaire/minoritaire. Cette situation explique le rapport d'un groupe à un autre en relation avec l'espace. Certains locuteurs contrastent la situation des franco-ontariens et des Québécois en ces termes pour démontrer que c'est là une différence importante entre ces deux groupes ou simplement pour identifier les problèmes des franco-ontariens. Par exemple cette personne (locuteur D) qui explique: "on dirait que les Québécois ont une façon de penser, de dire que eux autres au moins ils sont en majorité, donc je suis Québécois et je peux faire n'importe quoi, t'sais tandis que nous autres on est dans la position d'une minorité..." Ou encore ce locuteur (B) qui dit: "les anglais qui étaient les vainqueurs ont menacé la culture française, alors les français ont gardé le Québec où ils étaient majoritaires et

les anglais ont eu le reste. Si tu quittais le Québec tu savais que t'arrivais au pays des anglais." Ce sont surtout des personnes du groupe des plus jeunes de notre échantillon qui posent ces rapports minoritaires/majoritaires parce que ce sont eux qui parlent de la situation particulière des Franco-ontariens.

La différenciation procède aussi en opposant des lieux à cause des différences ethno-linguistiques de leur population. Par exemple le locuteur I oppose Toronto (anglais) et Montréal (français), un autre le locuteur H oppose Toronto (anglais) et la province de Québec (français), un autre encore le locuteur L oppose le sud de l'Ontario (anglais) et la province de Québec (français). Une autre personne, le locuteur F, oppose l'est (francophone) et l'ouest (anglophone) de la ville d'Ottawa. Les gens exposent les différences pour montrer que leur identité et leur situation sont particulières et c'est aussi souvent pour justifier la présence de la frontière. Ceux qui ne voient pas de différence ont tendance à démontrer qu'il n'y a pas de frontière et que tous les gens sont rassemblés sous une même identité canadienne.

viii) Attribution:

Ce processus fonctionne en associant à un lieu ou à un groupe des qualités particulières. Ce processus

sera examiné en détails lorsque nous parlerons des jugements de valeur mais regardons ici les associations de langue et de lieu.

Nous avons déjà suggéré cette idée dans notre inventaire en parlant du sud de l'Ontario et du nord ainsi qu'en parlant de l'est et de l'ouest d'Ottawa. Par exemple, dans les discours, voici les villes et les autres lieux que l'on a associé très explicitement à une langue:

anglais: Ontario, Ottawa, Toronto, Kingston, Barrie, sud de l'Ontario, Canada.

français: Hull, Québec, Montréal, Ottawa, Canada, prov. de Québec.

bilinguisme: Ottawa, Canada, Hull.

Cette attribution est très spontanée, on nomme une ville pour évoquer une image que l'on a de la population de cette ville.

## 5.2) Associations évaluatives:

Les associations que nous nommons évaluatives expriment un lien entre le locuteur et un objet. C'est ici qu'intervient plus explicitement le "moi" dans le discours, où le locuteur prend une position face aux éléments de son espace de vie. Ces associations se dessinent de trois façons: soit en situant les discours sur le plan affectif, soit en parlant en termes de sentiments, soit en posant des jugements de valeur face à des objets ou des relations particulières.

## i) Niveau affectif:

Il existe deux plans où l'on peut se placer pour parler d'un objet donné, le plan affectif et le plan plus rationnel. Il en résulte deux façons d'organiser le discours, d'argumenter. Lorsque le locuteur se place au niveau affectif on reconnaît souvent une difficulté à exprimer les idées car les mots traduisent alors assez mal les sentiments. On peut repérer souvent l'expression de sentiments par la perte de maîtrise du discours où le locuteur hésite et n'arrive pas à terminer sa phrase. Par exemple le discours du locuteur I se situe presque totalement au niveau affectif et on retrouve plusieurs hésitations de ce genre: "au point de vue de la langue et de la culture...(hésitation) si je n'avais pas...(hésitation) si je ne pouvais m'exprimer..." ou encore "je ne suis pas certain...(hésitation) mais t'as des expressions...(hésitation) avant t'avais des maisons canadiennes mais maintenant c'est des maisons québécoises...(hésitation) c'est les mêmes maisons." Il dit également: "Je me sens presque en Ontario...(hésitation) c'est drôle...(hésitation)".

Tout au long de ce genre de discours on trouve des expressions comme "je sens, j'aime, je me sens, mon intérieur." Par exemple ce passage du texte du locuteur A dans lequel on retrouve plusieurs de ces expressions:

"Parce que j'aime ça être dans ce milieu là si tu veux, j'aime ça, je me sens très près d'eux, je me sens pas comme si je faisais partie d'eux autres. Je me sens comme...je me sens francophone..."

ii) Sentiments:

a) fierté: Le premier sentiment qui est traité assez explicitement par les locuteurs est la fierté. Ce sentiment est lié à la valorisation de l'identité et est utilisé dans le discours pour qualifier le type de relation entre un locuteur et une communauté et/ou un lieu. La fierté exprime un sentiment très fort d'attachement et d'appartenance, nul autre mot ne peut traduire ce sentiment. Dans les discours il est question d'être fier de son identité canadienne ou canadienne-française, ontarienne ou franco-ontarienne. Même que dans un discours le locuteur F produit une véritable litanie sur la fierté et on remarque que celle qui parle est incapable de trouver une autre épithète pour désigner ce sentiment.

(F) "Je suis fière d'être franco-ontarienne, je suis fière d'être en Ontario, je suis fière d'être francophone, je suis fière d'être ontarienne."

(C) "Je suis fier d'être franco-ontarien. Je ne veux pas m'identifier à être un Québécois."

(N) "nous autres icitte on est d'Ottawa, pis on est d'Ontario mais on va pas dire moi je suis un ontarien, on va dire qu'on est Canadien, pis on va être fier de l'être..."

b) enracinement: Ce sentiment décrit un rapport d'appartenance à un lieu. Le mot "chez-nous" évoque toute une panoplie de sentiments très forts que l'on associe avec le lieu où l'on habite. On utilise "chez-nous" en parlant de son quartier comme le locuteur P qui parle de la Côte

de Sable:" quand t'es né et t'as grandi à une place t'aime ça rester et te sentir chez toi..." Le locuteur R exprime des sentiments analogues pour Vanier:"J'ai jamais été chez nous à Cyrville quand je suis revenue dans Vanier, là j'étais chez nous." Ce chez-nous est lié aux moments importants de la vie, la naissance, le mariage, la famille et la mort.

L'enracinement du chez-nous peut aussi être rattaché à l'identité canadienne en désignant l'appartenance à une communauté nationale. Ce sont les gens plus âgés qui ont tendance à parler ainsi de "chez-nous": "Moi je suis chez nous partout au Canada"(locuteur T).

L'idée de patrie et de patriotisme est analogue à celle de "chez-nous" c'est-à-dire qu'elle rappelle l'appartenance, la solidarité avec la communauté nationale. En l'opposant au mot plus neutre de pays on constate alors les connotations d'appartenance de ce mot:"Mais ma patrie c'est le Canada pis y'a rien de plus beau pour un homme que sa patrie." (locuteur P)

c) sécurité: Le sentiment de sécurité est plutôt repérable en filigrane dans les discours, c'est un sentiment éprouvé plutôt qu'expliqué. On retrouve par contre un passage où une personne explique en ces termes le sentiment qu'elle éprouve à vivre près du Québec. Son appartenance à la communauté francophone se traduit par la sécurité

à vivre près d'une communauté francophone. "Mais je pense que c'est une grande sécurité pour moi ici, en que Canadien-français, je me sens très en sécurité..." (locuteur A).

La sécurité est aussi liée à la familiarité des lieux et on peut déceler les sentiments d'insécurité du locuteur P qui dit: "Hull est devenue une grande ville, une très grande ville, moi je me reconnais plus du tout dans Hull." Les lieux que l'on connaît, le chez-nous est un endroit rassurant, les lieux qui changent, que l'on connaît moins deviennent insécurisants.

Le sentiment d'insécurité est souvent perceptible lorsqu'un locuteur parle du sentiment d'exclusion (locuteur I): "Canadien-français ça n'existe plus, mon identité à moi a toujours été canadienne-française." Cette situation de non-appartenance provoque un sentiment très prononcé d'insécurité chez ce locuteur.

d) exclusion: Ce sentiment exprime une attitude ou une réaction face à une situation où l'individu se trouve exclu d'un groupe. Ce sentiment d'exclusion est lié comme nous venons de le dire au sentiment d'insécurité et également au sentiment d'agressivité. Ce sentiment d'exclusion s'exprime habituellement par rapport aux Québécois, car le locuteur se sent rejeté de cette communauté à laquelle il voudrait adhérer. Le discours du locuteur I illustre

à la perfection ce sentiment:" Je me sens exclu des Québécois...j'aimerais ça faire partie de quelque chose qui n'est pas provincial, de faire partie des francophones du Canada... Alors être proche pis goûter mais pas vraiment me sentir comme si je faisais partie du groupe..."

Ou encore le locuteur E qui dit:"Je crois que c'est drôle la relation entre Québécois et franco-ontariens parce que c'est comme les Québécois qui n'aiment pas la France parce qu'ils se sont sentis délaissés par la France...mais c'est encore comme ça, pis je pense que les francophones-hors-Québec se sentent comme ça vis-à-vis du Québec aussi."

Les locuteurs qui se sentent exclus d'une communauté ont tendance à vouloir minimiser l'importance des frontières et par ce fait vouloir éliminer les différences entre les gens. Le sentiment d'exclusion peut être aussi une indication que le locuteur est incertain de son identité comme le témoigne le discours du locuteur I que nous venons de citer et qui est à la recherche d'une identité.

e) agressivité: Ce sentiment est exprimé parfois explicitement, parfois implicitement. L'agressivité et toutes ses variantes (animosité, amertume) sous-tendent le discours lorsque le locuteur parle d'une situation qui s'oppose à sa volonté, à sa conception de l'organisation du monde et de l'espace. Par exemple lorsqu'il est question de

politique, de René Lévesque, de séparation, d'identité québécoise plusieurs locuteurs se sentent menacés dans leur situation de francophone hors-Québec donc ils réagissent négativement face au Québec. Il est intéressant de noter que l'agressivité s'exprime presque exclusivement par rapport aux Québécois et non par rapport aux anglophones de l'Ontario. Nous ne tenterons ici d'analyser cette réaction qui semble pour le moins contradictoire, nous en reparlerons au chapitre 7. Voyons comment s'exprime cette agressivité:

(P) "Toute cette histoire de Québécois et de Franco-ontarien ça a commencé avec René Lévesque - pis faites-moi pas sacrer..."

(E) "J'ai toujours eu une certaine animosité envers les Québécois."

(L) "on était allé faire du shopping ma belle-soeur et moi, puis on rentrait dans le parking d'un petit centre d'achats, puis il y avait un Québécois qui reculait, elle dit: Regarde donc, il donne sa place aux étrangers...J'étais assez en maudit, depuis quand est-ce que je suis étrangère au Canada, toi? J'ai dit: J'ai pas encore entendu dire que vous étiez indépendants...J'étais fâchée mais elle ne le disait pas dans ce sens là...J'ai peut-être été trop agressive."

### iii) Jugements de valeur:

Les jugements de valeur ont comme but d'attribuer une valeur à un groupe, à un lieu ou à un type de lien. Ils fonctionnent souvent par opposition: si je valorise une chose, par le fait même je dévalorise son opposé. Par

exemple en valorisant le bilinguisme ou l'Ontario ou la ville d'Ottawa ou même encore la culture anglaise, je leur attribue une distinction, une grandeur, je les rends positifs parfois en les idéalisant et je dévalorise du même coup l'unilinguisme, le Québec par opposition à l'Ontario, Hull par rapport à Ottawa et la culture française par rapport à la culture anglaise.

Les jugements peuvent donc être positifs ou négatifs. Ils sont parfois très explicites comme nous le verrons ou encore incorporés dans l'argumentation, dans la façon de présenter les faits, le locuteur privilégie les objets ou aspects positifs ou négatifs selon son besoin.

Lorsqu'un locuteur tente d'argumenter un point, il essaie de convaincre son interlocuteur ou simplement d'argumenter en fonction d'un but, d'un point et il organisera son discours pour arriver à ce but. Face à tous les éléments constitutifs et face à toutes les associations possibles entre les éléments, si ceux-ci contredisent ou sont en opposition avec ses attitudes, ses désirs ou sa vision du monde, il tentera de les présenter de façon négative. Au contraire s'ils s'accordent avec lui, il les présentera de façon positive. Il s'agit ici de stratégies adoptées par le locuteur dans son discours et il serait impossible ou même inutile d'énumérer ici toutes les instances où un locuteur pose un jugement de valeur. Les discours sont en eux-mêmes des éventails d'opinions et de

jugements. Ce qu'il faut plutôt retenir, c'est l'aspect "stratégique" de ces associations où le locuteur taxe un objet de façon à le rendre positif ou négatif selon le cas.

Les mots qui suivent ont été puisés dans les textes et ne sont que quelques exemples de jugements très explicites: "niaiseux, idiots, imbécile, beau, laid, sale, propre, bien organisé, mal organisé, ouvert, borné, centré sur lui-même, fanatique, enragé, raciste..." Ces qualificatifs sont attribués en accord avec la vision du monde des locuteurs.

La question de l'entrevue qui avait trait aux avantages et aux inconvénients appelait de tels jugements de valeur et demandait aux locuteurs de valoriser ou dévaloriser certains aspects de la situation frontalière. En général les réponses valorisaient cette situation frontalière en montrant des avantages de type pratique ou du point de vue linguistique.

- (L) "L'avantage de rester ici c'est qu'on a plus de chance de pratiquer notre langue parce qu'on est entouré de gens qui parlent la même langue que nous..."
- (F) "J'ai commencé à acheter mon linge à Hull parce qu'il n'y a pas de taxes..."
- (S) "Y'a un avantage, tu vas au magasin pis tu payes pas de taxes..."
- (M) "c'est commode parce qu'on peut aller chercher des affaires qui nous manquent ici. Quand t'as un char c'est facile d'aller à Hull, parce que la province d'Ontario c'est un peu arriéré pour les lois de boisson pis toute ça."

Toutes ces associations soit évaluatives ou soit géographiques ne sont pas faites au hasard. Au contraire on peut voir qu'il existe une logique et une unité du discours qui sont fonction de la structure de signification du discours comme le montre le chapitre suivant.

## CHAPITRE 6) L'IDEOLOGIE COMME STRUCTURE DE SIGNIFICATION

Ayant dressé l'inventaire des éléments constitutifs et l'inventaire des associations significatives entre ces éléments, nous sommes maintenant en mesure d'examiner comment tout ceci est mis en oeuvre pour produire un discours sur l'espace vécu. L'espace vécu, rappelons-le, est une construction finalisée signifiante de la part d'un individu qui tente d'organiser de façon cohérente tous les éléments de son monde.

Comme nous l'avons déjà remarqué, le discours est le mode de fonctionnement privilégié de l'idéologie. C'est le lieu où le locuteur peut faire une démonstration ou prouver un point qui relève de son expérience du monde. L'idéologie est le noeud signifiant du discours en fonction duquel s'articulent les associations entre le locuteur et les éléments de son espace de vie.

Après avoir fait la lecture attentive de chacun des textes des entrevues que nous avons conduites, nous constatons que dans chacun des cas, le locuteur semble avoir une préoccupation fondamentale qui se lit en filigrane dans son discours. Cette préoccupation se décèle par un thème qui revient à quelques reprises et qui résume la position du locuteur face aux questions qui lui furent soumises. C'est par cette préoccupation que l'on peut

reconstituer la structure de signification du discours, ou l'idéologie du locuteur.

Cependant bien que dans certains cas cette préoccupation soit très évidente puisqu'elle va jusqu'à l'obsession, dans d'autres cas elle est moins marquée ou plus nuancée. Ceci est dû en grande partie à l'importance relative des thèmes de discussion par rapport aux préoccupations quotidiennes des locuteurs.

Bien que les discours que nous avons obtenus soient des réponses à une série de questions, il existe néanmoins une certaine unité dans ces discours. C'est en se penchant sur l'étude de l'idéologie des locuteurs que nous pouvons dégager le fil conducteur qui donne une unité sémantique au discours.

Dans nos textes, les idéologies que nous avons repérées peuvent être rattachées à deux grands thèmes: le thème de l'identité et le thème de l'harmonie. Même si l'on peut déceler une idéologie principale dans chaque discours, on doit noter que ces deux thèmes ne sont pas pour autant mutuellement exclusifs. Chaque individu exprime sa préoccupation fondamentale à l'aide de thèmes secondaires et nous verrons comment ces deux pôles idéologiques se trouvent liés dans certains discours. Nous mettrons également en valeur sur quels types d'associations ou de stratégies s'appuient les idéologies pour promouvoir leurs buts.

### 6.1) le thème de l'harmonie:

Nous avons regroupé sous ce thème "d'harmonie", les préoccupations qui avaient comme point commun le désir d'entente ou de conciliation ainsi que le désir d'unité ou d'uniformité. Etant donné diverses tensions sociales provenant de l'affrontement entre les groupes (anglais contre français, Canadiens-français contre Québécois, Franco-ontariens contre Québécois) certains locuteurs (B,G,N,P,Q, R,S) font dans leurs discours un effort de concilier, d'unifier ou d'uniformiser les intérêts des divers groupes. Ce thème de l'harmonie correspond à la vision du monde du groupe des personnes âgées mais certains locuteurs plus jeunes participent aussi à cette vision du monde.

#### a) le thème du chez-nous:

La stratégie du locuteur opère en idéalisant un lieu ou la situation qu'il préfère en montrant que c'est seulement dans cette situation ou dans ce lieu que peut exister l'harmonie. Cette stratégie d'idéalisation s'appuie sur le thème du "chez-nous", sur le sentiment d'enracinement à ville ou à un quartier. Le locuteur montre alors que bien qu'il existe des problèmes ailleurs, c'est dans son quartier ou dans sa ville, dans ce lieu qu'il nomme "chez-nous" que se résolvent les oppositions. Par exemple quelques phrases du locuteur P illustrent ceci:

- (P) "prenez l'ouest d'Ottawa...il y a quelques familles françaises, mais c'est surtout des anglais et ça sent le fanatisme, ils veulent pas nous comprendre, ça se déteste et ça se respecte juste assez. Mais ici dans la Côte de Sable, on arrive à faire bon ménage."

Le locuteur R fait également une démonstration semblable pour montrer que Vanier est aussi un lieu de bonne entente entre français et anglais:

- (R) "Tu voyais pas...y'avait pas de discrimination entre l'un et l'autre dans Vanier. On était bien, on voulait pas se battre."

Cette poursuite de l'harmonie est aussi liée au thème de "patrie": comme l'exprime, rappelons-le, le locuteur

P:

- (P) "Mais ma patrie c'est le Canada, pis y'a rien de plus beau pour un homme que sa patrie, on est tous des Canadiens..."

#### b) le bilinguisme:

Le bilinguisme est un deuxième élément qui peut être mis de l'avant et idéalisé par les locuteurs pour arriver à démontrer l'existence possible de l'harmonie. C'est par le bilinguisme que l'on concilie les différences entre les groupes linguistiques. Le bilinguisme est valorisé dans le discours comme étant un état idéal où se règlent les conflits entre français et anglais. Cette idée est très évidente dans les textes des locuteurs suivants:

- (N) "Mes enfants parlent aussi bien l'anglais que le français, ils ont rien contre les anglais, c'est ça qu'il faut."

(B) " le franco-ontarien lui, il connaît et va respecter un petit peu plus les anglais que le québécois va respecter les anglais. Les québécois veulent rien savoir des anglais tandis que le franco-ontarien il est bilingue, il a pas besoin...il ne ressent pas de problèmes parce que lui il est capable de parler les deux langues, de se débrouiller de chaque bord, alors tout de suite, il a un avantage... Il va pas se mettre à faire des ennemis, pour lui un anglais est une personne comme un français..."

c) attribution:

D'autres locuteurs opèrent plus par attribution: à la ville d'Ottawa par exemple ou à Vanier ils attribuent le caractère "bilingue" par opposition à des villes comme Toronto et Montréal qui symbolisent l'unilinguisme anglais et l'unilinguisme français. Ils montrent qu'à Toronto et Montréal règne le fanatisme tandis qu'à Ottawa règne la bonne entente. En faisant de telles attributions les locuteurs montrent que le seul lieu possible pour l'entente est Ottawa, ou Vanier selon le cas.

Rappelons le discours du locuteur P qui dit: que l'ouest de la ville qui est anglophone, sent le fanatisme tandis que dans la Côte de Sable, il y a la paix.

d) différenciation:

L'uniformité et l'unité auxquelles aspirent les locuteurs sont souvent exprimées par l'abolition des différences. Comme nous l'avons déjà remarqué, le processus de différenciation est le rapport le plus utilisé dans les discours pour justifier l'absence ou la présence de

frontières, l'union ou la séparation, l'appartenance etc...

Le locuteur qui vise l'unité et l'harmonie tentera de réduire l'importance des différences et démontrera dans la mesure du possible qu'il n'existe pas de différences entre les gens ou entre les lieux. Par exemple ces locuteurs tentent d'amoindrir les différences de part et d'autre de la frontière Québec-Ontario, ayant comme but de montrer l'existence de l'unité.

(S) "Je ne sais...je suis habituée là. Je ne vois pas grand différence. Y'a des belles places là pareil... C'est tout un système, y'a pas de problèmes, l'autobus te rend partout, c'est pareil partout...Y'a pas de différences sur un bord ou sur l'autre..."

(M) "Moi je ne vois pas grand différence entre Hull et Ottawa. J'ai des amis qui restent dans la province de Québec à Hull et à Gatineau, je ne vois aucune différence.

Le locuteur R dit au moins 7 fois "je ne vois pas de différences" ou "c'est pareil".

e) identification:

La poursuite de l'harmonie est aussi à l'oeuvre lorsque les locuteurs font intervenir le processus d'identification. Cette idéologie unificatrice s'oppose à l'affirmation de l'identité québécoise et dans le même sens à l'identité franco-ontarienne. C'est par l'affirmation de l'identité canadienne que se réalise l'unité de tous les groupes.

On voit ici le rapport qui se crée entre les pôles idéo-

logiques d'harmonie et d'identité puisque c'est par la proclamation d'un point commun, l'identité canadienne, que le locuteur cherche à démontrer l'existence possible de la conciliation et de l'unité. En affirmant son identité canadienne, le locuteur la montre comme étant la seule possible, étant donné ses relations à autrui ainsi que ses relations à l'espace. Voici quelques exemples de textes où les locuteurs misent sur l'identité canadienne pour arriver à l'unité et à l'entente:

- (R) "Je suis Canadienne-française...je peux pas voir pourquoi tu serais obligé de te nommer québécois, franco-ontarien, pis de pas bien t'entendre avec les anglais."
- (T) "Moi je suis un Canadien-français, ça fait que je suis chez nous partout au Canada."

f) délimitation:

Les locuteurs utilisent également le processus de délimitation pour construire des ensembles culturels ou spatiaux qui correspondent avec leur recherche de l'harmonie. En effet, c'est en niant l'existence de la frontière Ontario-Québec, en la taxant de frontière physique seulement, en la réduisant à une rivière, qu'ils réussissent à construire un ensemble territorial uni. Ils valorisent en même temps l'union plutôt que la séparation et tentent d'inclure tout le monde dans un même ensemble canadien. Ce faisant, le locuteur tente encore une fois de résoudre les oppositions, d'unir les gens dans un pays plutôt que de les séparer dans des entités provinciales.

- (N) "Dans ma tête, oui je la vois (la frontière) mais il n'y a pas de différence. A cause des pancartes, tu le réalises, aller-revenir, aller-revenir, ça nous dérange pas."

g) niveau affectif:

Les sentiments qui dominent dans ces textes où les locuteurs aspirent à l'harmonie sont la fierté et l'agressivité. La fierté qualifie l'identité canadienne, la seule possible pour réaliser l'entente et qualifie en même temps le "chez-nous". Cette fierté dont ils témoignent, exprime également leur sentiment face à leur idéologie, ils sont fiers d'aspirer à l'unité. L'agressivité par contre surgit lorsqu'ils parlent d'éléments qui s'opposent à l'unité. Tout ce qui est proprement québécois sera une motivation pour l'agressivité. Tout l'aspect politique du séparatisme québécois tel que René Lévesque, l'identité québécoise, seront traités avec un ton agressif dans le discours.

Reprenons ici quelques exemples:

- (H) "Moi je trouve que les Québécois c'est des pattes molles. Ils ne savent pas ce que c'est que de se battre pour leur langue, la seule raison qu'ils ont fait le bill 101, c'est une loi qui protège les imbéciles."
- (N) "Il ne faut pas toujours chercher à faire du trouble comme ça, en disant que je suis un Québécois pas un Canadien parce dans le fond, ça fait juste faire du trouble pis ça arrange rien."

h) jugements de valeur:

Au niveau des stratégies ou des jugements de valeurs on peut constater que les jugements se font en accord

avec l'idéologie. Tout ce qui encourage l'unité, l'entente, sera jugé positivement alors que tout ce qui s'y oppose sera jugé négativement. Les textes sont pleins de ces jugements de valeur. Regardons simplement quelques phrases typiques qui illustrent bien ces stratégies.

- (S) "Je trouve ça niaiseux, comme les Québécois qui veulent juste être québécois."
- (T) "Déjà les Québécois c'était des ignorants...y'ont toujours été 20 ans en arrière de nous autres."  
"...sont ben vulgaires à Hull..."
- (E) "(Hull)...c'est tout sale, y'a pas de parcs, c'est délabré."
- (I) "Surtout qu'à Hull, y'a juste des films de culs..."

Ainsi dans le discours, les locuteurs combinent certains de ces processus et de ces stratégies pour atteindre l'idéal de l'harmonie. Voyons maintenant comment se manifeste la préoccupation de l'identité dans les discours.

## 6.2) Le thème de l'identité:

La deuxième préoccupation que nous avons repérée dans les textes est le mieux exprimée par le thème de l'identité. Par l'affirmation de son identité, le locuteur exprime sa présence au monde et dresse des rapports entre lui-même et la communauté. Habituellement en proclamant son identité, le locuteur l'idéalise en montrant

qu'elle est la meilleure, la seule possible étant donné ses rapports à autrui.

Pour la population ontarioise, ce thème de l'identité est particulièrement sensible étant donné l'affirmation de l'identité québécoise qui fractionne la communauté canadienne-française et qui cherche à établir une base de référence pour l'identité qui soit provinciale plutôt que nationale. Pour certains, cette situation provoque une remise en question de l'identité qu'ils peuvent assumer. Dans leur discours, les locuteurs font donc un effort de mettre en valeur et de justifier l'identité qu'ils ont adoptée. Certains locuteurs adhèrent encore à la communauté canadienne-française ou canadienne, d'autres se disent franco-ontariens tandis que d'autres se cherchent une identité.

L'âge est un facteur qui influence le processus d'identification puisque les gens plus âgés s'identifient depuis toujours à la communauté canadienne-française tandis que dans le groupe des plus jeunes, il existe un choix d'identités possibles. Notons ici l'aspect assez permanent ou stable de l'identité; une fois qu'un individu a assumé une identité, il est peu probable qu'il change son affiliation au groupe même si la situation socio-politique évolue. Ce sont donc surtout les jeunes qui ont un choix à faire au niveau de l'identité puisque ce n'est

que depuis une vingtaine d'années que se dessine la réalité d'une identité franco-ontarienne.

a) l'identité canadienne:

Les locuteurs M,L,J,G,B,T,S,R,Q,P,O,N se disent Canadien ou Canadien-français. La plupart semblent faire une équivalence entre ces deux termes en disant à un moment donné: "Je suis Canadien" et à un autre moment: "Je suis Canadien-français." Par exemple:

(Q) "ils ont pas pris l'habitude de dire que moi je suis Canadien...Moi je suis un Canadien-français et fier de l'être.

(L) "Moi je suis Canadienne, Canadienne-française..."

Cependant le locuteur B explique que son identité est canadienne et non canadienne-française: "Moi pour dire vrai, je me considère comme un Canadien, je suis pas un Franco-ontarien, ni un Canadien-français." Il considère l'identité canadienne comme le point commun important puisqu'il ajoute: "on est tous des Canadiens, même les québécois."

Certains affirment leur identité canadienne pour arriver à démontrer l'existence possible de l'unité canadienne. Ils utilisent le thème de l'identité pour soutenir le thème de l'harmonie. De façon générale on peut dire que les gens qui affirment leur identité par affiliation à la communauté canadienne, ont comme préoccupation l'harmonie entre les gens.

b) dévalorisation du Québec:

Certains locuteurs, par exemple (T,H,E) qui se disent Canadien-français, et d'autres qui se disent franco-ontarien s'appuient sur la dévalorisation du Québec pour affirmer leur identité. Cette dernière préoccupation est assez évidente dans quelques textes et se repère par une stratégie de dévalorisation, des jugements de valeur négatifs à l'égard du Québec. On remarque aussi souvent un sentiment d'agressivité assez prononcé à l'égard de tout ce qui est associé aux Québécois. Ils opposent les franco-ontariens aux Québécois ou les Canadiens-français aux Québécois selon le cas, l'Ontario au Québec pour montrer la supériorité de leur identité. Ils valorisent également le bilinguisme par lequel s'impose leur supériorité. Le bilinguisme devient une composante de leur identité, ce par quoi ils s'opposent aux Québécois qui sont unilingues. Le bilinguisme symbolise également comme nous l'avons déjà remarqué, une ouverture d'esprit, une acceptation de l'autre et une situation idéale pour l'harmonie. Rappelons ces citations:

(N) "Mes enfants parlent aussi bien l'anglais que le français, ils ont rien contre les anglais, c'est ça qu'il faut."

(F) "On a été élevé dans un milieu bilingue, biculturel, j'ai besoin des deux..."

Ces locuteurs valorisent également les différences entre leur groupe et les Québécois pour prouver leur

supériorité.

c) recherche d'une identité:

Nous avons repéré deux textes où les locuteurs dévoilent leur préoccupation par la recherche d'une identité qu'ils pourraient assumer. Dans l'un de ces textes (locuteur I) cette préoccupation est tellement vive qu'elle devient une véritable obsession. La recherche de l'identité est surtout liée au sentiment d'exclusion et au désir d'appartenance. Ne voyant pas la pertinence de l'identité canadienne, se sentant exclu de la communauté québécoise et ne participant pas à l'identité franco-ontarienne, ils cherchent un moyen par lequel ils pourraient adhérer à un groupe. Voici quelques extraits de ces discours qui expriment cette recherche d'identité.

(K) " Je ne me sens pas franco-ontarienne, ça m'intéresse pas, Canadienne-française ça veut rien dire... Québécoise c'est ce que je veux être mais je reste même pas au Québec. J'ai l'impression d'être en attendant."

(I) "Je voudrais être Canadien-français, pour faire partie d'une plus grande communauté sans que ce soit politique... depuis que les québécois ont une identité séparée à eux ou peut-être depuis que je me sens exclu parce qu'avant je me sentais comme si je faisais partie du monde francophone, j'étais un Canadien-français et eux aussi..."

Ce sont deux personnes d'âge intermédiaire qui ont remis en question leur identité et qui témoignent de cette difficulté d'adhérer à un groupe existant. Dans leur recherche d'une identité, ils mettent en valeur les diffé-

rences entre les groupes et ils tentent de se situer par rapport à ceux-ci. Dans leurs discours ils utilisent également le processus de délimitation pour montrer que la frontière détermine les lieux d'appartenance et par ce fait elle devient une contrainte à leur affiliation à un groupe.

- (K) "(la frontière) compte quand même entre l'Ontario et le Québec, j'aimerais plus voter au Québec, ça m'intéresse plus qu'en Ontario mais je peux pas... ça m'empêche de me dire vraiment québécoise."
- (I) "Avant la frontière c'était géographiques maintenant c'est plus que ça, ça devient presque une race, ça devient un monde fermé, donc la frontière est plus prononcée."

d) identité franco-ontarienne:

Une autre facette du thème de l'identité correspond aux préoccupations des locuteurs (C,D,F,H,A,E) qui tentent de définir l'identité franco-ontarienne. L'identité franco-ontarienne est encore à un stade où elle essaie de s'affirmer et c'est pourquoi les locuteurs tentent de décrire leur situation particulière comme franco-ontariens. L'affirmation de leur identité s'appuie sur le processus de différenciation pour mieux s'opposer aux autres ils dévoilent ce qui les rend différents.

- (A) "Y'a toujours eu une frontière, on le voit quand on traverse le pont interprovincial, les petites maisons de bois existent encore. Il y avait une grosse différence économique, politique, culturelle aussi..."(entre Hull et Ottawa)

"Il y a une différence entre les Québécois et les Ontariens dépendant où tu te mets. Mettons si tu restes dans la Côte de Sable, c'est toujours français mais tu remarques que c'est plus français du côté de Hull et plus anglophone du côté d'Ottawa."

Le processus de délimitation est habituellement utilisé dans leur discours pour affirmer l'existence de la frontière qui délimite leur espace d'appartenance. Ce sont ces locuteurs se disant franco-ontariens qui soulignent le plus fortement la présence et la nécessité de cette frontière entre l'Ontario et le Québec.

- (A) "Je ne crois pas que l'Outaouais comme tel existe... j'entends par là, la région d'Ottawa-Hull, on a toujours mis une diagonale entre les deux et je crois qu'elle existe vraiment."

La frontière permet aussi d'établir leur situation minoritaire en Ontario qui est une des caractéristiques des franco-ontariens.

- (D) "Dire que je suis franco-ontarienne, c'est dire que je suis francophone et que je vis en Ontario et pis c'est dire que je fais partie d'une communauté qui est minoritaire en Ontario et qu'on est quand même là, on est fort, on veut rester, on veut pas se faire bouler(?) dehors."
- (F) "Tout de suite tu vois une différence parce que la mentalité est différente, la culture est différente, à Ottawa il y a 30% de francophones je pense, on est quand même minoritaire..."

L'identité franco-ontarienne est aussi fortement liée au bilinguisme et au biculturalisme comme le suggère cette phrase du locuteur B. "Le franco-ontarien est un bilingue". Nous ne voulons pas reprendre ce que nous avons déjà dit au sujet du bilinguisme mais nous tenons à souligner l'importance de ce concept pour les franco-ontariens. C'est souvent la seule différence qu'ils réussissent à exposer pour les distinguer des autres groupes. On constate

donc une équivalence entre l'identité franco-ontarienne et le bilinguisme. Le bilinguisme devient alors le critère de définition du groupe tout comme la langue est le critère qui est souvent utilisé pour déterminer les autres groupes. Cette valorisation de la langue démontre une préoccupation plus grande pour la langue parlée que pour l'affiliation ethnique.

En terminant nous voulons ajouter que les chaînes d'idées que nous venons d'exposer ne sont que des exemples des associations qui sont faites par les locuteurs. Chaque individu crée ses propres associations en fonction de sa situation particulière et en fonction de ses préoccupations. C'est pourquoi dans certains discours on retrouve surtout un type d'association plutôt qu'un autre type. La logique de chaque individu peut être différente; cependant la structure de signification du discours est de la même nature. C'est l'idéologie qui crée cette structure de sens dans chaque discours et par ce fait dans l'espace vécu des locuteurs.

## CHAPITRE 7 LA FRONTIERE ET LES ONTAROIS

### 7.1) La frontière-espace vécu:

Au terme de notre analyse il nous reste à mettre en valeur les observations et remarques que nous avons faites au sujet de la frontière-espace vécu. Au début de ce travail nous avons posé la question à savoir comment les ontariois de la région vivent la frontière? C'est-à-dire que nous voulions voir si cette frontière existe effectivement pour les ontariois, ce qu'elle peut représenter, diviser, constituer et signifier. Nous essaierons donc ici de faire certaines observations et de tirer quelques conclusions qui pourraient constituer des éclaircissements ou une interprétation de la situation frontalière des ontariois.

Nous avons identifié dans les discours le processus de délimitation comme étant un des moyens utilisés par les locuteurs pour construire leur espace vécu. Au niveau de l'analyse nous avons traité du processus de délimitation comme un des processus à l'oeuvre dans les discours. Nous avons remarqué que ce processus de délimitation était utilisé pour organiser des ensembles spatiaux et sociaux qui correspondent aux préoccupations fondamentales des locuteurs. De plus ce processus semble très intimement lié au fonctionnement des processus d'identification et de différenciation. Chacun de ces processus travaille

dans un même sens, en s'appuyant les uns sur les autres pour construire, organiser et justifier des ensembles sociaux et spatiaux.

Les locuteurs font diverses démonstrations pour arriver à expliquer que la frontière est souvent le résultat de différences entre les gens de part et d'autre de cette frontière. Mais ils montrent également que certaines différences peuvent être provoquées par la frontière. En d'autres termes, ils montrent que la frontière de par son tracé peut respecter les groupes existants ou si l'on veut les identités ou bien la frontière peut engendrer de nouvelles identités en créant de nouveaux espaces d'appartenance. Les locuteurs entrelacent tous ces liens pour mettre en évidence l'interdépendance de ces processus. Cependant ils n'arrivent pas à les expliciter. C'est seulement grâce à l'analyse de contenu que nous avons pu reconnaître ces relations. Frontière, identité, différence sont des thèmes aussi importants les uns que les autres pour construire un espace signifiant et cohérent. Il est intéressant de noter que les géographes qui traitent des frontières reconnaissent également l'interdépendance de ces thèmes (Raffestin, 1974, Raffestin et Guichonnet, 1974).

Une deuxième remarque s'impose au niveau des significations attribuées à la frontière. Nous avons déjà proposé dans le premier chapitre de ce travail que la frontière est le symbole de la séparation des ontariens et des québécois,

en effet, dans leurs discours les ontariois font appel à cette idée de séparation et de brisure lorsqu'ils parlent de la frontière. D'une part, les locuteurs qui aspirent à l'unité canadienne ou à l'uniformité nient l'existence ou l'importance de cette frontière provinciale. Ainsi l'unité qui est directement opposée à la séparation se réalise par la négation des frontières. D'autre part, ceux qui tentent de mettre en valeur l'identité franco-ontarienne insisteront sur la présence et l'importance de cette frontière pour mieux exposer leurs différences et leur identité particulière. La frontière agit dans ce cas comme une limite qui sépare des entités différentes.

Si dans leurs discours les locuteurs peuvent affirmer ou nier l'existence de la frontière, ils peuvent également en créer de nouvelles qui n'existent pas comme telles dans la réalité. La création de frontières a comme but de supporter une identité, de démontrer des différences, mais aussi de situer et séparer spatialement des différences entre les groupes.

Même si la frontière est d'abord et avant tout une réalité politique et physique; dans l'espace vécu des gens, cette réalité est modifiée en fonction de l'idéologie à laquelle participe l'individu. Donc la frontière dont parlent les locuteurs peut exister ou non objectivement et elle peut être reconnue ou niée par le locuteur. Toute utilisation du processus de délimitation dépend de l'idéologie

du locuteur. Car c'est l'idéologie qui oriente le discours vers une poursuite donnée et c'est elle qui donne un sens à l'espace vécu. Le processus de délimitation constitue un des moyens de construire un espace qui corresponde le mieux aux besoins et aux aspirations idéologiques du locuteur.

Le troisième point que nous voulons soulever concerne la dualité de l'image de la frontière. Certains auteurs avons-nous remarqué ont démontré l'importance de considérer la frontière non seulement comme un ligne mais également comme une région. Les locuteurs montrent dans leurs descriptions de la frontière qu'ils en ont également ces deux représentations. Lorsqu'ils font appel à la notion de limite, de ligne, frontière linéaire, c'est d'une frontière politique ou administrative dont il est question ou bien d'une limite entre deux entités différentes. C'est cette frontière linéaire qui est le symbole de la séparation, c'est elle que l'on accepte ou que l'on nie. C'est généralement à ce concept de frontière linéaire que les locuteurs se réfèrent lorsqu'on prononce le mot frontière.

Cependant lorsqu'ils font appel à la frontière comme région c'est pour démontrer la particularité de cette région, pour la décrire comme étant une zone de transition ou un tampon entre les deux provinces et les deux cultures. Il n'est donc plus question de séparation mais bien d'une

région, plus ou moins bien intégrée où la rivière des Outaouais ne crée qu'une légère disjonction entre les deux rives. Les locuteurs parlent alors de leurs déplacements, de leurs aller-et-retours de part et d'autre de la rivière, de leur genre de vie, de leurs habitudes... Cette région d'Ottawa-Hull constitue en quelque sorte le milieu dans lequel se greffe l'espace vécu des ontariois de la municipalité d'Ottawa-Carleton.

#### 7.2) Les Ontariois:

Notre recherche sur l'espace vécu nous a permis de faire également quelques remarques concernant la population à l'étude, les Ontariois. D'abord le phénomène le plus remarquable pour caractériser la population ontarioise est l'agressivité de ceux-ci à l'égard des Québécois et le fait qu'ils reconnaissent les Québécois comme étant les instigateurs des problèmes socio-politiques du Canada ainsi que les responsables des tensions entre les groupes linguistiques. On accuse les Québécois de rompre l'unité nationale, de vouloir la séparation du Québec, d'être la source même de la discorde au Canada. L'identité québécoise qui fractionne la communauté canadienne-française occasionne un sentiment d'exclusion chez les Ontariois. Se sentant exclus il est tout à fait normal qu'ils ressentent une certaine animosité face aux Québécois. C'est la virulence des accusations qui est remarquable.

C'est également l'inconditionnalité de la dénonciation de tout ce qui est proprement québécois qui ressort des discours. Pour les Ontariens, aucun doute ne semble planer en ce qui concerne la responsabilité des problèmes, de la séparation etc... Ni l'attitude de la population anglophone, ni la situation de minoritaire des francophones du Canada, ni aucun enjeu culturel ou social ne sont évoqués pour expliquer les tensions sociales au Canada. Le seul groupe à qui on impute toutes les responsabilités est la population québécoise. Cette critique acerbe de la population et de l'identité québécoises ne semble s'appuyer que sur des réactions émotives sans preuves à l'appui et sont des échos de toute une propagande fédérale pour discréditer toute initiative de séparation. C'est aussi parce que toute action au Québec risque de modifier la situation précaire des francophones en Ontario.

La deuxième caractéristique de la population ontarioise concerne la façon dont les gens se définissent. Bien qu'au niveau de l'identité il n'y ait pas consensus, une caractéristique semble faire l'objet de l'unanimité au sein du groupe. En disant: "Le franco-ontarien est un bilingue", plusieurs locuteurs expriment bien cette composante de leur identité. Le bilinguisme est donc ce par quoi se définit, ou tout au moins se différencie, l'Ontarien du reste de la population ontarienne et québécoise.

Le bilinguisme représente bien plus qu'une ouverture

d'esprit ou la possibilité de comprendre à la fois les anglophones et les francophones. Le bilinguisme semble être une particularité du franco-ontarien, un aspect important de son identité. La portée de cette remarque reste encore à être explorée; c'est l'avenir de la population ontarioise qui se dessine dans cette nouvelle attitude ambivalente.

### 7.3) CONCLUSION

Le genre de résultats que nous avons obtenus n'est somme toute pas inattendu. Plusieurs associations, par exemple, de distance, de temps, d'échelle, de familiarité, que nous avons décrites sont assez classiques en géographies et étaient assez prévisibles. Néanmoins nous pensons que notre travail vaut pour avoir démontré l'existence et la nature de la structure de signification dans le discours et pour avoir mis en évidence d'autres types d'associations, la délimitation, l'identification etc., qui relèvent plus spécifiquement de l'espace vécu.

Nous voyons notre contribution à la recherche sur l'espace vécu comme étant essentiellement un défrichage théorique et méthodologique. Nous aimerions ici insister sur deux points: d'abord nous avons fait de l'espace vécu un concept opérationnel, un outil de travail qui peut être facilement utilisable dans la recherche. Puis nous avons

tenté d'élaborer une méthode d'analyse qui se prête bien à l'étude de l'espace vécu.

Certes plusieurs améliorations doivent être faites à cette méthode tant au niveau de l'enquête que de l'analyse. Mais nous pensons que l'analyse sémantique-conceptuelle constitue une méthode qui sert bien le concept d'espace vécu. Nous jugeons également que nos résultats sont satisfaisants et ils jettent un peu plus de lumière sur le concept d'espace vécu. Notons cependant qu'il faudra multiplier ce genre de recherches si nous voulons arriver à mieux comprendre et à saisir toutes les facettes et les implications du concept d'espace vécu.

BIBLIOGRAPHIE

- Ancel, Jacques, Les frontières, Gallimard, Paris, 1938.
- Ansart, Pierre, Les idéologies politiques, P.U.F., Paris, 1974.
- Bachelard, Gaston, La poétique de l'espace, P.U.F., Paris, 1974.
- Bailly, A.S., Bazinet, R., "La région de la capitale fédérale, le problème des relations frontalières", Le Québec et ses perspectives économiques, A.S.D.E.Q., Quinze, Montréal, 1979, p.155-165.
- Berdoulay, Vincent, Notes sur les idéologies comme objet d'étude géographique, no. 20, département de géographie de l'Université d'Ottawa, 1979.
- Bollnow, Otto, "Lived Space", Readings in Existential Phenomenology, Prentice-Hall, Toronto, 1967, p.178-186.
- Buttimer, Anne, "Grasping the Dynamism of Life-World", Annals of the Association of American Geographers, 66, 1976, p.277-292.
- Idem, "Le temps, l'espace et le monde vécu", L'Espace Géographique, Paris, no.4, 1979, p.243-254.
- Canto-Klein, Marianne, Lantier, Françoise, Ramognino, Nicole, "Une analyse sémantique-conceptuelle," Bulletin du C.E.R.P., no. 3, 1967, p. 275-287.
- Chombart de Lauwe, Paul-Henry, La culture et le pouvoir, Stock, Paris, 1975.
- Claval, Paul, "Géographie et Perception de l'espace", L'Espace Géographique, no. 3, 1974, p. 179-187.
- Idem, "Le Québec et les idéologies territoriales", Cahiers de Géographie du Québec, no. 24, 1980, p.31-39.
- Discussion, "Espace et Perception", L'Espace Géographique, no.3, 1974, p.238-240.
- De Sola-Pool, Ithiel, Trend in Content Analysis, University of Illinois Press, 1959.
- Dumont, Fernand, Les idéologies, P.U.F., Paris, 1974.
- Idem, Le lieu de l'homme, la culture comme distance et mémoire, H.M.H., Montréal, 1971.
- Fournier, Marcel, "Discours sur la culture et intérêts sociaux", Sociologie et Sociétés, vol. XI, no. 1, 1979, p.65-84.

Frémont, Armand, La région, espace vécu, P.U.F., Paris, 1976.

Idem, "Recherches sur l'espace vécu", L'Espace Géographique, no. 3, 1974, p.231-238.

Golledge, Reginald G., Spatial Choice and Spatial Behavior, Ohio State University Press, 1976.

Hosti, Ole R., Content Analysis for the Social Sciences and Humanities, Addison-Wesley, 1969.

Juteau-Lee, Danielle, "La sociologie des frontières ethniques en devenir", dans Juteau-Lee, D., Frontières ethniques en devenir, éditions de l'Université d'Ottawa, 1979.

Juteau-Lee, Danielle, Lapointe, Jean, "The Emergence of Franco-Ontarians: New Identity, New Boundaries." Elliot, J.L., Two Nations, Many Cultures: Ethnic Groups in Canada, Prentice-Hall of Canada, Toronto, 1979, p. 99-114.

Lavoie, Yolande, L'émigration des québécois aux Etats-Unis, de 1840-1930, Etudes et Documents, éditeur officiel du Québec, 1979.

Ledrut, Raymond, L'image de la ville, Anthropos, Paris, 1973.

Lyotard, Jean-François, La phénoménologie, Que sais-Je? P.U.F., Paris, 1976.

Mayo, Henry B., Rapport de la Commission d'étude pour le remaniement d'Ottawa-Carleton, éditeur officiel de l'Ontario, 1976.

Mucchielli, Roger, L'Analyse de contenu de documents et communications, éditions E.S.F., Paris, 1977.

Raffestin, Claude et Guichonet Paul, Géographie des frontières, P.U.F., Paris, 1974.

Raffestin, Claude, "Frontières", Cartes et Figures de la terre, Centre Georges Pompidou, Paris, 1980.

Idem, "Espace, temps et frontière", Cahiers de Géographie du Québec, vol. 18, no. 43, 1974, p.23-33.

Samuels, Marwyn S., "Existentialism and Human Geography," Ley, D., Samuels, M. Humanistic Geography, 1978, p.22-40.

Sanguin, André-Louis, La géographie politique, P.U.F., Paris, 1977.

Idem, "La commission de la capitale nationale: nouveau type de gouvernement métropolitain ou district fédéral déguisé", Cahiers de géographie du Québec, vol. 24, 1980, p.175-186.

Savard, Pierre, "Les franco-ontariens face au Québec," dans Vigneault, Robert, Langue, littérature et culture au Canada français, éditions de l'Université d'Ottawa, 1977.

Statistiques Canada, Recensement du Canada, Catalogue 92-812, 1978.

Tuan, Yi-Fu, Topophilia: A Case study of Environmental Perceptions, Attitudes and Values, Prentice-Hall, Toronto, 1974.

Idem, Space and Place, University of Minnesota, 1977.

Unrug d', Marie Christine, Analyse de contenu et acte de parole, éditions universitaires, Paris, 1974.

ANNEXES

ANNEXE 1 - QUESTIONNAIRE

- 1) Lorsque vous sortez, quand vous allez faire des courses, voir des amis, aller au cinéma etc. allez-vous souvent à Hull ou restez-vous plutôt à Ottawa?
- 2) Voyez-vous des différences entre le côté québécois et le côté ontarien de l'Outaouais?
- 3) Habiteriez-vous à Hull?
- 4) Voyez-vous des avantages ou des inconvénients à vivre à la limite de deux provinces?
- 5) Pourquoi est-ce qu'on parle maintenant de franco-ontariens, de Québécois, des Acadiens, des franco-manitobains et non plus seulement des Canadiens-français? Etes-vous un franco-ontarien ou un Canadien-français?
- 6) On parle d'une frontière entre l'Ontario et le Québec, pour vous est-ce normal? Voyez-vous la rivière des Outaouais comme une frontière?
- 7) Sur ce que vous savez du passé, pensez-vous que cette frontière a toujours été importante?

ANNEXE 2 - LES ENTREVUES

Nous avons regroupé dans cette section les entrevues que nous avons menées auprès de vingt Ontariens. Afin de respecter une entente avec les locuteurs, nous n'avons pas mis le nom des personnes, nous les avons codés par une lettre afin de pouvoir situer les citations de notre thèse.

Dans la retranscription, nous avons voulu rester le plus près possible des discours des locuteurs, c'est pourquoi nous avons signifié les pauses, les hésitations, les arrêts par trois points de suspension. De plus afin de conserver la couleur locale des discours, nous avons signalé les contractions de mots ou certaines expressions qui figurent dans la langue parlée plutôt que dans la langue écrite. Autre particularité de notre transcription, chaque fois que les termes "francophone" et "anglophone" sont désignés par les mots "français" et "anglais", nous avons utilisé la minuscule.

Chaque paragraphe correspond à une réponse à une des questions que l'on retrouve dans l'Annexe 1.

Le texte du locuteur P a été coupé à un moment donné, parce que le locuteur a ouvert une longue parenthèse qui n'avait vraiment aucun rapport avec la question posée.

LOGUTEUR A

(23 ans)

Je fais surtout mes affaires en Ontario parce que c'est une question de proximité, la distance. Je vais habituellement au centre-ville, parce que j'ai pas tellement accès à une voiture, plus ou moins, j'en ai une... je vais habituellement au centre-ville. J'aime le marché beaucoup. Je vais très rarement à Hull. Pour les sorties, je vois vraiment une différence pour l'atmosphère qu'il y a dans les salles, les hôtels, les cafés... A Hull t'sais c'est... il y a une grande différence, premièrement c'est presque tout français, c'est tout français. J'ai rarement été à Hull une place où c'était anglais. Et puis, je vais donner l'exemple des Raftsmen à Hull, je pense que c'est juste à Hull, aux Raftsmen qu'on peut trouver cette atmosphère-là. Il y en a une ici, l'hôtel... l'hôtel Albion, la nouvelle place, pis ça se compare pas du tout. J'y vais surtout pour ça, pour retrouver l'atmosphère québécoise à Hull.

Il y a une exemple flagrante quand je vais à Hull, il n'y a pas le moindre doute dans ma tête que j'y vais et que je parle français. C'est pour moi, dès que j'arrive du côté de Hull pour moi ça représente, hum... la région francophone de l'Outaouais. Tandis qu'ici à Ottawa, les chances sont très fortes que vais être obligée de parler anglais.

Là où je vais m'installer d'une façon plus ou moins permanente, c'est-à-dire si jamais je fais l'achat d'une maison... j'y penserais sérieusement, où m'installer ça ne serait pas indifférent pour moi... J'aimerais habiter à Hull, surtout, je pense que ce serait une façon plus concrète de préserver ma culture française et oui c'est une des raisons majeures pourquoi j'irais habiter à Hull

d'une façon permanente. Si j'avais à louer un appartement, Hull ou Ottawa, c'est indifférent, c'est plutôt une question financière mais là où je vais m'installer d'une façon permanente et que j'aurais des enfants, je pense que je considèrerais Hull. Moi je vois vraiment Hull comme le côté francophone de l'Outaouais.

Je n'ai jamais vraiment réfléchi aux avantages ou désavantages mais je pense que c'est une grande sécurité pour moi ici en tant que Canadien français. Je me sens très en sécurité, je me dis, bon bien si ça na marche pas ici, j'irai de l'autre côté de la rivière, là où je me sens bien, près du Québec. Cependant je dois aussi ajouter qu'il y a aussi d'autres éléments importants, comme la vie culturelle qui est différente. Moi j'achète toujours mon vin au Québec parce qu'on arrête toujours au dépanneur acheter du vin lorsque je vais à Limbour avec Rudolph à l'aéroport. Puis bon, juste la loi sur les taxes, par exemple, le fait que je reste en Ontario, je peux acheter un produit au Québec souvent sans payer de taxes. Eh oui, il y a des avantages au niveau provincial pas juste le fait que c'est une province francophone mais le fait que ce soit une autre province. Je pense que ça serait la même chose si je restais sur le bord du Manitoba, ça aurait les mêmes avantages. Seulement ici au niveau culturel c'est très important, je pense que pour moi c'est une grande sécurité et je m'en aperçois de plus en plus. A mesure que je vieillis et je commence à penser à une famille et à m'installer, t'sais...Je ne vois pas de désavantages parce que je crois que à un moment donné j'ai pensé déménager à Hull, j'ai téléphoné, j'ai eu toute l'information dont j'avais besoin. Ils étaient même très accueillants. donc le fait que ce soit une autre province, une autre administration, ça ne me gêne pas du tout.

Bon moi, je te disais tantôt que j'aimerais aller au Québec et au Raftsmen, parce que j'aime être dans ce milieu-là, si tu veux... J'aime ça, je me sens très près d'eux, je me sens pas comme si je faisais partie d'eux autres. Je me sens comme... je me sens francophone de par ma langue et de par ma culture mais je ne me sens pas québécoise. Je répondrais non, non mes parents sont québécois mais moi je suis franco-ontarienne, de par mon éducation comme de par tout ce que j'ai vécu en demeurant en Ontario. Je suis un franco-ontarien, d'abord et avant tout parce que je suis un francophone de la province de l'Ontario. Je suis sûre qu'un francophone du Manitoba a vécu tout autre chose que moi. Je pense que le franco-ontarien perçoit l'anglophone très différemment, on est plus près des anglophones que les québécois le sont... Je pense qu'on les comprend plus, on est plus indulgent face à eux pis on est beaucoup plus près de leur culture que les québécois. Moi les québécois m'ont toujours dit: "vous autres les franco-ontariens vous êtes des québécois déracinés donc vous êtes des québécois. Arrêtez de vous leurrer." J'ai toujours vu comme... j'ai toujours trouvé... je me suis toujours sentie que les québécois ne nous respectaient pas dans le fond, ils trouvaient: "ah! arrêtez de niaiser et venez donc nous rejoindre au Québec." J'ai jamais senti qu'ils nous ont vraiment pris au sérieux. On était simplement des québécois déracinés... et dans ma génération on est pas des déracinés.

C'est une question difficile, oui définitivement quand je passe à Hull je sens très bien que je ne suis plus en Ontario, que c'est dans une autre province. J'ai travaillé à Hull un bout de temps pis je traversais le pont inter-provincial pis j'étais dans un autre milieu totalement. Je me sens différente... Moi jusqu'à un certain point, je crois que c'est pour garder les québécois dans un certain fédéralisme, et c'est pour garder espoir qu'il y aurait

toujours du français au Canada, qu'il y a une frontière. Quand ils disent que Ottawa est une région francophone parce qu'il y a beaucoup de francophones dans la région de l'Outaouais on ne mentionne jamais, qu'un grande partie d'eux sont sur le côté de Hull. C'est pour faire croire que l'Outaouais est francophone et anglophone... Ottawa n'est pas francophone, les gens de la région voient la différence, surtout chez les Hullois si tu veux, ils vont nettement te dire qu'ils ne sont pas d'Ottawa mais de Hull et le monde de Vanier vont dire qu'ils sont de Vanier et pas d'Ottawa. Ils font ça parce que c'est une question d'atmosphère...je ne crois pas que l'Outaouais comme tel existe...j'entends par là la région Ottawa-Hull. On a toujours mis une diagonale entre eux et je crois qu'elle existe vraiment.

Il y a toujours eu une frontière, on le voit quand on traverse le pont interprovincial, les petites maisons de bois existent encore, il y avait une grosse différence économique, politique aussi culturelle. C'est une raison financière qui a poussé les gens, les francophones à venir s'installer en Ontario. Si je prends le cas de mes parents, c'est qu'il y avait de l'emploi, beaucoup plus d'emplois à Ottawa. Dans le moment avec le parti québécois, il y a d'autres raison, avec les nouvelles lois sur la langue et l'éducation les gens se sentent brimés, il y aurait surtout des raisons politiques maintenant.

LOCUTEUR B

(20 ans)

Moi quand je sors, je...ça dépend, il y a des périodes de temps où est-ce que je me tenais surtout avec des groupes anglais et il y a des moments où je me tiens surtout avec des groupes français, francophones, tellement que j'ai fait un voyage au Québec. J'aime ça voyager au Québec dans un milieu francophone, être avec des artistes francophones plutôt qu'avec des artistes anglais. Je trouve que les artistes francophones c'est plus dans leur sang, ils prennent plus ça au sérieux, à cœur, la musique que les anglais. C'est plutôt comme je dis, j'étais dans un groupe, c'était juste anglais, c'était commercial, leur affaire. C'est qu'ils font ça juste pour faire de l'argent. Il y a des périodes de temps où je vais souvent à Hull. mais ça dépend avec qui je me tiens...je change même... je me tiens pas toujours seulement avec des français, pis Hull ça devient une question de transport...Je peux pas aller tout le temps à cause que c'est assez loin. Pis il y a toujours une question de finance, d'argent. Si tu vas à Hull, tu finis toujours par aller dans des bars, pis tu dépenses de l'argent. Quand je travaillais dans la restauration, on allait à Hull tout de suite après le travail parce que ça ferme deux heures plus tard là-bas. On allait prendre une bière ou deux. Ça veut dire une petite routine... on allait prendre un verre au café des 4 jeudis, qui n'est pas mal. On aimait ça aller là parce que il y avait des gens qui jouaient... mais comme enfin de place à aller, à sortir, je connais plus de places à Hull qu'à Ottawa. Disons si tu veux aller voir un concert, à Ottawa t'as presque juste Barry-Mores, là où j'ai travaillé mais à Hull il y a plus de places.

Il y a plus de culture à Hull, je préfère la culture québécoise à la culture ontarienne, ici il y a moins... c'est pas du tout la... le même même genre d'atmosphère

que tu vas avoir avec les anglais que tu vas avoir avec les français. C'est dur à expliquer, c'est une question de goût à cause que moi, je suis francophone, je préfère être avec des francophones.

J'irais habiter à Hull parce que je serais près d'un tas de choses. Cependant, ça serait le contraire, il faudrait revenir à Ottawa parce que j'ai des amis à Ottawa mais Ottawa-Hull c'est quand même juste à côté. Moi j'aime bien aller à Québec ou à Montréal parce que là je trouve que la culture est plus poussée qu'à Hull... Eh... je trouve qu'à Hull c'est un peu retardé, leur façon de penser, t'sais, je veux dire. J'en ai rencontré moi où ce que ça se forçait pour... ça voulait simplement parler anglais, alors t'sais... entre francophones se parler en anglais, je ne voyais pas le but... Non.

Moi je préfère parler en français, surtout quand je travaille dans un milieu anglophone, je veux entendre du français. En forme de loi, il y a des différences de lois, t'sais comme les lumières, les lumières... celui qui conduit, qui arrive à Hull peut pas faire un virage à droite, c'est frustrant mais t'as à peine à traverser un pont et t'as pu le droit de faire des choses. Ça c'est frustrant de vivre avec deux systèmes de lois où tu peux acheter du vin ou de la bière dans les épiceries, le dimanche tandis qu'en Ontario... on peut pas. Ça avantage donc celui qui reste à Ottawa, mais c'est qu'il faut s'habituer de vivre avec les deux systèmes. En Ontario les français on a une grande ouverture d'esprit parce qu'on est entre les deux, on comprend les problèmes des anglais pis on comprend les problèmes des français.

Moi pour dire vrai, je me considère comme un Canadien. Je ne suis pas un franco-ontarien, ni un Canadien-

français, je me considère un Canadien. T'sais je veux dire, on est tous des Canadiens, même les québécois mais le Québec c'est différent. Il ont eu des problèmes parce qu'eux autres c'était un envahissement des anglais, des compagnies... et puis il y a la question de la séparation. Alors ça a tout changé le point de vue. Les québécois se disent québécois plutôt que Canadien mais moi ça m'est indifférent leur problème. Je trouve que s'ils ne veulent pas perdre leur français c'est à eux de le montrer. Ils l'ont montré quand même, je veux dire que simplement le fait qu'il y a la démarche de la séparation. Je trouve qu'il y a plus d'avantages que de désavantages. Moi ça m'avantage ici, le bilinguisme, c'est un atout, si tu veux travailler, ils vont favoriser n'importe qui qui est bilingue. C'est le fun parce qu'il y a quand même deux cultures, pis tu peux pas vraiment de fatiguer de deux cultures parce que tu changes. Moi j'aime ça passer mon été simplement au Québec entouré de francophones pis là revenir pis être avec les anglais. Les anglais c'est du monde comme tout le monde. J'ai même vu, ça ...ça m'a écoeuré... les attitudes des français, des francophones à Québec où est-ce que ça descendrait un anglais qui passe...de passage, ça l'insulterait, simplement parce que c'est un anglais, pis... c'est pas mal écoeurant parce que quelqu'un qui voyage, il aime ça, il se force même de...d'essayer de parler un peu de français, moi je ne suis pas prêt à les descendre. Je trouve que ces gens là ont le mérite de vouloir voir ce qui se passe ailleurs. Après la séparation les anglais ont commencé un petit peu plus à nous respecter que... à se rendre compte qu'il y avait une autre culture dans le pays qui ne voulait pas mourir. Le franco-ontarien c'est un bilingue, parce qu'il va parler anglais. Moi je peux parler anglais autant que français. Quand je travaille dans un milieu anglais, là ton anglais tu le pratiques, ça vient facile, tu penses en anglais. Quand tu penses en anglais c'est dur de changer et parler tout de suite après en français. J'ai eu des problèmes, il

y avait une personne au travail qui parlait français, c'était dur d'avoir une conversation en français à cause que tout le restant de la journée à servir des clients, c'était en anglais pis le patron c'était un anglais. Mais ça vient le même problème si tu restes au Québec après une couple de semaines, tu cherches tes mots en anglais, mais ça revient...ça prend de la pratique. Le franco-ontarien lui, il connaît et va respecter un petit peu plus les anglais que le québécois va respecter les anglais. Les québécois veulent rien savoir des anglais tandis que le franco-ontarien il est bilingue, il a pas besoin...il ne ressent pas de problème parce que lui il est capable de parler les deux langues, de se débrouiller de chaque bord, alors tout de suite il a un avantage. Je veux dire il n'a pas de problèmes à parler alors tout de suite sa culture est divisée en deux. Il va pas se mettre à faire des ennemis. Pour lui un anglais est une personne comme un français tandis qu'un québécois qui rencontre un anglais il veut rien savoir. Comme les anglais dans le sud de l'Ontario se font des idées sur les français, les french frogs. Je crois que le québécois respecte par contre les franco-ontariens parce que nous on garde la frontière que, c'est nous autres on se comparerait aux scouts sur la frontière, on est en train de garder la culture pour pas qu'elle meurt pour pas qu'on envahisse trop le point central, qui est le Québec.

Dans la région, je peux pas voir de frontière, je l'ai fait tellement souvent le passage entre le Québec et l'Ontario mais dire que dès que tu traverses la frontière puis que t'arrives tout de suite dans un milieu français, là je ne suis pas d'accord parce qu'il y a quand même des villages le long du Québec qui sont anglais... Hawkesbury...ça c'est en Ontario mais l'autre bord c'est anglais quand même. C'est même pas un frontière entre

français et anglais, une province ou une autre. Les frontières ça se voit pas, autant que des frontières entre pays. T'as rien, juste une pancarte qui te dit bienvenue au Québec.

Avant je pense que c'était important, les anglais qui étaient les vainqueurs, ont menacé la culture française. Alors les français ont gardé le Québec où ils étaient majoritaires et les anglais ont eu le reste. Si tu quittais le Québec tu savais que tu arrivais au pays des anglais. Dans la région d'Ottawa, comme c'est sur le bord, les français sont venus pour des jobs et c'est pour ça qu'il y a des français dans l'est de l'Ontario.

Quand je sors pour aller prendre un coup, bien c'est à Hull que je vais. Quand je sors au restaurant c'est un peu partout mais si je vais au McDonalds, je vais à Hull, c'est plus vite. A part ça, c'est surtout à Ottawa que je fais mes achats, je travaille, je vais à l'université. Quand je prends mon auto, je vais à Hull donc mes sorties sont aussi souvent du côté ontarien que du côté québécois.

C'est pour sortir de même le soir, on peut veiller plus tard, y'a le Raftsmen, ça c'est la grosse raison bien pour aller sortir. Moi de où que je reste, bien c'est aussi facile d'aller à Hull qu'à Ottawa. A Hull c'est francophone, t'es toujours plus porté d'aller à une place où c'est francophone surtout quand t'es français. Même chose quand je vais shopper pour le linge, bien je vais là pis il n'y a pas de taxes. C'est que l'un est francophone et l'autre est anglophone. Oui c'est plutôt ça, j'aime mieux aller me faire servir en français. Je suis capable de mieux me débrouiller qu'en anglais. Si j'ai de quoi en tête c'est plus facile...

J'aime mieux rester en Ontario parce que je suis ontarien, je suis franco-ontarien. J'aimerais pas habiter du côté québécois parce que ça complique les choses, au point de vue... bien ici à l'université il y a toutes sortes d'affaires, toutes sortes de papiers à remplir. Il y a les prêts-bourses, il y a toutes sortes d'affaires qui entrent en jeu, des états de compte qu'il faudrait que je fasse à différents endroits. Ça m'intéresse pas pantoute, pis à part ça, j'aime plus rester en Ontario parce que je suis franco-ontarien.

Au point de vue social, c'est avantageux. T'as deux cultures proches, t'as une culture franco-ontarienne... t'as vraiment trois cultures, franco-ontarienne, québécoise et anglaise en Ontario. Au point de vue argent, ça coûte

plus cher déjà du fait que t'as le Québec, t'as plus d'options, t'as plus de places à aller, ça coûte plus cher que rester à Kapuskasing. Si tu bois pas c'est différent...Mais les étudiants sont très bien alimentés au point de vue ressources. Ca c'est quelque chose, du fait que tous ces gouvernements là sont à notre portée. Celui du fédéral, les deux provinciaux et finalement tous les gouvernements municipaux. A part ça pour sortir, aller boire, c'est bien plus le fun d'aller au Québec, donc t'es porté à y aller plus souvent.

Le Canada, c'est un gouvernement central pis t'as dix gouvernements provinciaux. Le pouvoir... les gouvernements acquièrent du pouvoir, moi je vois ça du point de vue politique. Pour avoir quelque chose de valable, nous autres comme franco-ontariens, pour les écoles pis tout ça, il faut s'adresser à la province. Donc il faut avoir notre identité propre de franco-ontarien. C'est pour ça qu'ils priment là-dessus, ça donne un pouvoir plus grand au point de vue pour avoir quelque chose de la province. Une autre chose itou, je ne me considère pas comme québécois, pis je pense que la majorité des franco-ontariens ne se considèrent pas comme québécois. C'est ça, le fait qu'ils ne veulent pas être québécois, pis les québécois veulent pas s'associer aux autres canadiens français. Nous autres on veut avoir notre propre identité t'sais, le fait que t'as des limites, t'as des provinces, ça fait que chacun notre manière de vivre est complètement différentes. C'est pour ça qu'on est venu à bout d'avoir une définition de franco-ontarien, du monde qui vivent en Ontario, des français qui vivent en Ontario. Au lieu d'être Canadien-français, moi je suis un franco-ontarien, Canadien-français.

Je ne perçois pas la frontière, j'y pense même pas qu'il y a une frontière. Je sais qu'il y a Ottawa et Hull, je sais qu'il y a une frontière provinciale mais moi je ne pense pas qu'elle est là parce que Hull et Ottawa pour moi, c'est du pareil au même. On peut aller partout sans se faire rien dire, sans contraintes. Il y a une frontière pour délimiter les français des anglais. Du côté des anglais, ils voient la frontière pour pas être français, les franco-ontariens voient la frontière pour pas être québécois, les québécois pour pas être franco-ontariens. C'est pour se donner une identité propre.

L'homme est à la recherche de nouvelles sensations. Dans ce temps là, découvrir voulait dire vraiment beaucoup. Ca veut toujours dire beaucoup. Il y a quelque chose de nouveau qui t'attend, t'as toujours espérance que ce soit plus beau, c'est surtout ça je pense. C'est surtout pour ça je pense que mon grand-père est parti de Québec, mon père itou, c'était pour avoir une vie meilleure. Il pensait qu'il aurait une vie meilleure, des terres, des belles terres. Il y avait de la publicité faite là-dessus. C'est ça, il voulait une meilleure vie, dans ce temps là mon grand-père avait de la misère à arriver avec sa ferme, il a tout vendu, il a même déménagé avec ses vaches. Il a été un des premiers à Val Rita. C'est de la terre qui est bonne pour la ferme laitière...Premièrement même si je suis franco-ontarien et que l'Ontario est une province anglaise, plus qu'autre chose, je suis fier d'être un ontarien, mais je ne suis pas un anglais, c'est pour ça qu'on se donne le nom de franco-ontarien. Nous autres on a un langage propre, c'est dur à définir...un franco-ontarien a pas les mêmes convictions. Je sais parler anglais, je suis fier de parler anglais, je suis sûr que d'avoir resté au Québec, je n'aurais pas parler anglais. Il y a donc des avantages d'être ontarien. Au point de vue... les québécois voient un anglais d'une certaine manière pis le franco-ontarien le voit d'une autre manière. Je suis plus apte à comprendre l'anglais, le Canadien-anglais

l'anglo-ontarien, que le québécois peut le faire. Il y a toutes sortes de raisons pour ça et je suis fier d'être un franco-ontarien. Je ne peux pas m'identifier à être un québécois, je ne veux pas être québécois, ça me dit rien. Je suis fier d'être un Tremblay, c'est précieux, tes ancêtres, ta famille, je suis fier des Tremblays du Québec mais je m'identifie à la famille du lac St-Jean. Non pas fier d'être québécois mais fier de mon nom et fier de la place où je reste...je veux pas associer mon nom juste au Québec, aux québécois.

LOCUTEUR D

(21 ans)

Eh, je dirais que 60 pourcent de mes activités sont en Ontario et 40 pourcent au Québec. Pour les sorties, je reste à Ottawa pour aller voir un film, au CNA, aller patiner sur le canal, sortir autour. Je vais du côté québécois quand j'ai un petit plus de temps à moi et puis je peux me permettre d'aller courir dans la Gatineau ou je peux aller dans le bois, j'aime bien ça. J'avais un emploi à Hull il y a deux ans, mais j'y étais tout le temps parce qu'en fin de compte je travaillais 40 heures par semaine et puis j'étais tout le temps rendue dans le bout du boulevard Taché, du chemin de la Montagne... et pis je travaillais pour le centre récréatif, je m'occupais pas mal de différentes activités t'sais... Je regardais beaucoup à Hull qu'est ce qu'il y avait. J'ai appris à connaître un tas de choses. Au niveau des cours, de mes travaux universitaires, je reste à Ottawa parce que tous les services gouvernementaux pratiquement sont à Ottawa, mais certains se retrouvent à Hull, surtout au niveau du service, pas service, mais chose de l'environnement ou pour les renseignements au niveau du gouvernement du Québec, alors je me rends là.

Il y a une différence entre les québécois et les ontariens dépendant où que tu te mets. Mettons si tu restes dans la Côte de sable, c'est toujours français, mais tu remarques tout de même que c'est plus français du côté de Hull et plus anglophone du côté d'Ottawa. Mais malgré ça, moi j'ai toujours été en Ontario pis le système québécois, que ce soit au niveau des écoles, au niveau des taxes, tout ça c'est provincial au niveau, moi je sais pas, des licences de char, c'est toute une histoire.

J'aime autant l'Ontario, je suis habituée avec pis je trouve que le système est plus simple, ça nous coûte moins

cher en taxes et je resterais en Ontario. J'irais jamais rester au Québec. J'aime ça rester à Québec, j'irais rester dans la ville de Québec si j'ai un emploi par là, sinon, je resterais en Ontario.

Moi c'est drôle parce que c'est quelque chose qui est avec moi et qui reste avec moi depuis longtemps parce que je viens d'Hawkesbury qui se trouve être juste sur le bord de la rivière. C'est une situation dans laquelle je me suis habituée pis je trouve ça bon parce que les avantages c'est que t'as tous les avantages d'être français, d'être généralement dans une communauté à pourcentage élevé de français qui est en général le Québec. Je dirais même que les services ontariens sont bons et je peux truster le système ontarien, malgré que OK, si tu entres là dedans, le système législatif ça, c'est des problèmes parce qu'ils ne parlent pas tout le temps français, c'est tout récent ce qui vient d'entrer. De demeurer tout près de la frontière, t'as l'avantage d'être français, avec un milieu français, et tu peux rester en Ontario. Tu profites des deux côtés de la rivière, au niveau des services offerts. C'est quelque chose, parce que nous autres, chez nous, on a toujours acheté les choses comme des meubles à Lachute parce que t'es pas chargé de taxes. Parce qu'on habite en Ontario, on achète au Québec. Ma parenté du côté de ma mère, c'est québécois; mes oncles du côté de mon père habitent présentement au Québec, avec mes cousins et cousines. Naturellement, on se rencontre, on se voit, on parle des problèmes... on a pas le même point de vue, on a pas la même mentalité... Tu peux arriver et voir une mentalité de québécois et une mentalité de français de l'Ontario, c'est pas pareil...

Je pense que ça vient surtout d'un sentiment d'appartenance à la région d'où tu viens; je pense que de plus en plus, le monde ne pense plus en tant que comme une communauté de français au Canada, mais en tant que: Bon,

moi je viens d'où, je viens de Rimouski, je viens de Québec, je suis québécois... Moi, je dirai jamais que je suis québécoise. Je ne le suis pas; je viens d'Hawkesbury... je suis hawkesburien, hawkesburois, ou hawkesbourgeois comme on dit bien, mais je suis franco-ontarienne parce que je considère que mon appartenance à l'Ontario est plus forte que mon appartenance au Canada. C'est peut-être quelque chose qui n'est pas correct, mais j'ai l'impression que c'est un sentiment qui se retrouve un peu partout dans... c'est de même qu'on se voit... que les gens sont de plus en plus égoïstes et qu'on pense en termes de mon "moi", mon coin, mon chez-nous. Ils ne pensent plus en termes de tout le monde; je dirais que le monde est en train de perdre le patriotisme. Moi, je suis Canadienne-française et franco-ontarienne au fond de moi-même... c'est peut-être quelque chose que t'es, t'sais, ça dépend de la façon dont tu as été élevé... Nous autres, mon père chez nous on est Canadien-français... franco-ontarien on a jamais entendu ça avant d'être plus vieille et de regarder les nouvelles, de lire un peu. Quand j'étais petite, mon père disait, "Nous autres, il faut être fiers de notre race, on est Canadiens-français". Ça, c'est la vieille mentalité, mais je dirais que c'est ancien, ça vient de loin... Pis, qu'est-ce qui est plus nouveau, c'est que t'entends parler des franco-ontariens... t'entendais pas ça il y a 25 ans passés et puis c'est pour ça que je me considère d'après la façon dont j'ai été élevé... Je suis Canadienne-française avant, puis, franco-ontarienne ensuite. S'il faut que je mette les points sur les I, pis que je dise d'où je viens, en fait pour moi, être franco-ontarienne, c'est dire que je suis francophone et que je vis en Ontario et pis c'est dire que je fais partie d'une communauté qui est minoritaire en Ontario et qu'on est quand même là, on est fort, on veut rester, on veut pas se faire bouter dehors. Il y a

une différence au niveau de la façon de penser envers les divers événements; il y a une différence marquée au niveau du langage. Tu vas remarquer que plus tu t'éloignes de la frontière Québec/Ontario, tu t'éloignes dans le Québec, tu retrouves un français plus pur, plus français, pas dans le sens d'un français de France, mais un français qui utilise du vieux français... tu ne vois plus d'anglicismes. Rendus à Québec, au Lac St-Jean, n'importe où, Montréal, tu vas en voir parce que Montréal, c'est plus cosmopolite, tu rencontres toutes sortes de monde. C'est une différence, peut être que nous autres, on est assimilés légèrement, parce qu'on est directement influencé par le milieu dans lequel, pis notre milieu ça toujours été un milieu anglais. En Ontario, même si tu te trouves sur la frontière, t'as toujours l'influence anglaise, à cause du gouvernement à Ottawa. Depuis très récemment, on commence à devenir vraiment plus bilingue, malgré qu'il dit ça depuis je ne sais pas depuis quand... Les différences entre un québécois et un franco-ontarien, tu l'as au niveau de la langue, nous autres, franchement côté franco-ontarien on parle mal côté français là... les anglicismes, ils se garochent, ça en même temps, c'est terrible, t'sais... Mais c'est vraiment une façon de penser. On dirait que les québécois ont une façon de penser, de dire que eux autres au moins, sont en majorité... donc je suis québécois pis je peux faire n'importe quoi, t'sais tandis que nous autres, on est dans la position d'une minorité... pis j'ai l'impression qu'on est toujours en train de défendre notre langue, notre français et puis, malgré nous autres des fois, contre tous ceux qui veulent s'attaquer à ça. La différence est en légères touches et non pas en bloc, pis ça dépend des personnes. Tu vas prendre un français qui vient de Toronto... il ne pensera certainement pas comme moi. Puis tu vas prendre un québécois qui reste en plein sur la frontière;

il va se considérer comme québécois... il ne se pensera pas comme un franco-ontarien... Pourquoi? Je trouve que ça revient toujours de ta position, ta position où est-ce que t'es , où ce que tu viens... au niveau de la majorité et de la minorité.

A Ottawa/Hull, t'as vraiment l'impression que c'est un tout; il y a peut-être une petite division qui est là, mais c'est léger... on dirait que c'est un tout. Tandis qu'à Hawkesbury, tu vas avoir Hawkesbury d'un bord, et Grenville de l'autre. Hawkesbury c'est Hawkesbury et Grenville, c'est Grenville... c'est pas relié ensemble du tout... C'est peut-être à cause du fait que c'est des petites villes, qui ne partagent pas des services comme Ottawa/Hull qui partagent des services gouvernementaux du fédéral, mais il y a rien qu'ils partagent vraiment. Si on dit, "Je m'en vais à Grenville", ben je m'en vas au Québec, c'est pas pareil. Ici, quand je dis que je m'en vas à Hull, je m'en vas pas vraiment au Québec... je vais traverser le pont... c'est une barrière naturelle la rivière des Outaouais, mais... c'est une barrière qui laisse passer certaines choses. C'est comme un filet de poisson si tu veux... un filait qui pognerait des gros poissons pis qui laisserait passer les petits... ça sépare en gros, les grosses choses... mais les petits échanges, il y en a toujours. Les gros poissons, c'est le gros de la mentalité; j'ai l'impression que c'est un filet qui séparerait tes gros poissons qui seraient tes anglais, si tu regardes du point de vue québécois. Tes gros anglais, tes gros entrepreneurs, tes grosses compagnies anglaises, tes grosses influences anglaises finalement et puis en même temps, qui empêcherait les gros entrepreneurs français de venir en Ontario, ce qui garderait vraiment les grosses choses chacun chez eux quand qu'il y a des petits échanges. J'ai l'impression que les petits commerces vont s'échanger beaucoup, mais

tu regardes les plus grosses compagnies établies... y'a pas beaucoup d'échanges. C'est plus facile pour moi de passer au Québec, qu'un de mes cousins de passer en Ontario... pour moi, ça serait facile pas avoir le choix. Ça serait plus facile pour moi d'aller vivre au Québec qu'un québécois de venir vivre en Ontario, parce que moi je suis conditionnée par le milieu anglophone... je vais m'avoir développé un esprit de bataille, un certain caractère qui va me permettre de réagir sous différentes conditions et puis tout en restant, en gardant ma personnalité, en gardant mon soi... je ne sais pas comment dire... C'est que j'ai l'impression que je peux prendre beaucoup plus une différence de milieu... je suis plus versatile qu'un québécois qui se plaît de rester dans son milieu français québécois... avec la mentalité québécoise... moi, j'ai l'impression que je suis plus apte à toucher à plusieurs cultures, je pourrais aller rester en Chine... j'ai l'impression que je serais plus à l'aise qu'un québécois... La frontière est plus évidente du côté québécois... ils veulent la garder... ils ne veulent pas aller plus loin.

La frontière, tu n'en avais pas avant la conquête; t'avais la Nouvelle-France... ils étaient établis le long des rives sur le St-Laurent parce que c'est par là qu'ils sont arrivés, quand même, avoir donné 100 ans de plus aux français, la frontière du monde français n'aurait pas été Montréal, mais probablement plus loin... Les premiers pionniers, venant du Québec sont venus ici, poussés par le besoin économique, parce que l'économie en Ontario était plus forte qu'au Québec. Les gens étaient limités par le fait de pas pouvoir s'industrialiser à cause du clergé... parce que les anglais sont arrivés et ont provoqués une poussée économique. Avant la conquête, l'économie était stagnante, puis le clergé aurait voulu continuer de garder les petits paysans sur leurs terres,

pis c'est toute... J'ai l'impression que les québécois qui sont venus en Ontario étaient des gens qui étaient intéressés par le commerce. L'entreprise privée, qui était intéressée à se faire de l'argent, n'importe qui, qui est dans la misère va aller là où il y a des emplois...

LOCUTEUR E

( 26 ans)

Lorsque je restais à Vanier, je faisais la plupart de mes achats et de mes sorties à Vanier ou au centre-ville. Je ne connaissais vraiment pas les autres endroits et je n'avais pas d'automobile donc je n'allais jamais dans l'ouest, ni à Hull. Je n'avais aucun besoin d'aller ailleurs, surtout qu'on est en Ontario depuis si longtemps, toute notre famille est en Ontario et je n'avais aucun lien envers Hull. Pis même maintenant, les seules raisons pourquoi, les seules fois que je vais à Hull c'est pour aller à la société, à la régie des alcools, ils ont du vin en gallon là. Je n'ai aucun besoin d'aller à Hull.

D'abord je n'aime pas aller à Hull, Gatineau. Quand je pense à Ottawa; je pense que c'est propre, quand je pense à Hull, je pense que c'est sale, c'est la première chose qui me frappe quand je pense à Hull. En tant qu'organisation surtout, Ottawa ça toujours été très bien organisé t'sais, c'est propre, il y a beaucoup d'espaces verts, puis quand tu vas à Hull quand tu vas dans le vieux Hull, c'est tout serré, c'est tout sale, il n'y a pas de parcs, c'est délabré. Moi je pense, moi je trouve que c'est drôlement fait... peut-être parce qu'on est habitué au nouveau, à l'Ontario. Moi je trouve que j'ai jamais compris comment ça marchait là-bas. Je trouve ça bizarre comment c'est fait, même j'ai été travaillé là, je trouvais ça bizarre. Je ne me suis jamais habitué.

Quand j'ai acheté ma maison, je n'ai pas considéré Hull comme une option ou rester. Je ne veux pas avoir la frustration de rester au Québec et en plus comme je viens de dire, je trouve pas qu'il y a de beaux quartiers... mais d'abord je ne veux pas habiter dans la province de Québec.

Bien là je ne sais pas si c'est parce que c'est à

la limite de deux provinces qu'on a le caractère biculturel d'Ottawa mais je trouve que j'ai besoin des deux langues. Je ne sais pas si parce que le Québec et l'Ontario se joignent ici ou si c'est parce qu'il y a une population francophone importante à Ottawa. Moi je crois que si Ottawa était ailleurs on survivrait aussi bien...peut-être mieux si Hull était pas là. Parce qu'on a jamais eu d'interactions vraiment avec Hull pis c'est pas Hull qui nous a donné nos droits...puis qui nous a donné nos services. C'est les franco-ontariens qui les ont gagné parce qu'on les avait pas tous avant. Pis moi j'aime la région à cause de ça même que je dirais que c'est en dépit du Québec qu'on a eu nos droits parce que le Québec nous a jamais aidé au niveau provincial. On peut même voir ça maintenant avec la constitution. Quand Trudeau disait: "nous on veut vous garantir les droits des francophones dans les autres provinces si vous, vous garantissez les droits anglophones au Québec." Puis Lévesque a dit: "non, je ne veux pas." Ça ça aide pas la cause des francophones du tout. Avant certains livres et certains cours étaient en anglais, ça on a gagné nos écoles publiques françaises, pis le droit d'instruction en français. Il y a toujours des progrès qui se font, puis c'est pas à Cause du Québec, c'est en dépit du Québec parce que si l'Ontario voulait, elle pourrait faire comme le Québec, alors leur récent bill 101, la limitation de la langue anglaise au Québec... On a fait ça en dépit du Québec. On a quand même pu profiter de rester proche du Québec au point de vue pratique. Je fais du ski dans la Gatineau, j'achète mon vin en gallon à la régie au Québec, des affaires de même. J'ai toujours eu une certaine animosité envers les québécois quand on avait des québécois dans nos classes, ils passaient un mauvais quart d'heure. Pour les québécois la francophonie n'existe pas en dehors du Québec. Robert Paquette maintenant il n'est plus franco-ontarien, il est québécois, Cano est plus franco-ontarien, ils sont québécois. Quoique c'est bon, ils chantent des fois en anglais parce que c'est

ça que ça veut dire être franco-ontarien, c'est le côté biculturel, puis pour moi c'est important. Je crois que c'est drôle la relation entre québécois et franco-ontariens parce que c'est comme les québécois qui n'aiment pas la France parce qu'ils se sont sentis délaissés par la France pis ça fait longtemps de ça. Pis je pense que les francophones hors-Québec se sentent comme ça vis-à-vis du Québec aussi.

C'est dommage, je crois moi ce qui est arrivé c'est quelque chose qu'on a vu non seulement au niveau des français ou du mouvement français, on a vu ça partout, c'est la nouvelle fierté provinciale. Pis c'est comme ça en politique, au niveau des ressources naturelles, de l'éducation et de plusieurs choses, on est devenu moins Canadien que ontarien ou albertin. Je crois que c'est la même chose pour les francophones, puis le système politique actuel, permet des unions plus faciles au niveau de la province qu'au niveau national. Moi je ne suis pas Canadien-français ni Canadien-anglais. Je suis Canadien ensuite je suis franco-ontarien. On a toujours parlé français à la maison mais on a jamais été québécois, on écoute des artistes québécois pas plus que les artistes anglais. Moi j'aime autant Bruce Cockburn, Gordon Lightfoot que Bertrand Gosselin, Claude Léveillé.

C'est très évident la frontière entre l'Ontario et le Québec. Juste le style de routes, c'est complètement différent, les indications, les pancartes, tout est complètement différent. D'une façon conceptuelle, lorsque tu traverses au Québec, tu te lèves le nez et tu dis, ah! là je suis au Québec, et quand tu reviens, c'est le soulagement de revenir chez-nous. Quand on allait au secondaire, on allait faire des petites excursions à Montréal ou ailleurs, on disait: "Gee Ma I want to go back to Ontario, Gee Ma I want to go home," tout le temps pis quand on

traversait au Québec c'était le gros désastre pis on revenait, c'était des applaudissements. On a une identité franco-ontarienne maintenant plus que Canadienne-française aussi forte que celle des québécois...qui se disent québécois. Les franco-ontariens maintenant ont une conscience mieux définie que par le passé. Dans la région ici, pour voir la frontière tu peux regarder le Droit. Ils séparent les nouvelles, celle de l'Ontario et celles du Québec, ils le font d'une manière consciente. La frontière existe même au niveau physique, les maisons sont différentes, les taxes sont différentes, la frontière existe... certain et si je prends la décision où demeurer, je ne veux pas aller au Québec pour cent raisons.

①  
Moi je crois que la différence est tellement évidente, entre l'Ontario et le Québec qu'ils ont dû s'attendre à ça. Il y en a qui n'ont pas réussi à s'adapter, d'autres s'adaptent. J'ai un ami anglais qui vient du Québec et qui a toujours habité à Québec. Il a dû déménagé en Ontario, à Toronto, il n'a pas aimé l'Ontario du tout parce qu'il était habitué aux façons québécoises... Ce n'est pas juste la langue, c'est la culture, les cadres, les structures, c'est pas juste la langue. Les québécois peuvent pas comprendre pourquoi moi je suis fédéraliste, ils peuvent pardonner plus facilement à un anglais qu'à un français. Mais c'est ma culture qui me rends comme ça, pas juste la langue.

LOCUTEUR F

(26 ans)

Nous on fait surtout nos achats à Bayshore comme c'est près et au centre-ville parce que je travaille au centre-ville. Nos amis vivent à quatre-vingt-quinze pourcent à Ottawa, donc on va plus souvent à Ottawa qu'à Hull. On va à Hull pour aller au restaurant, ou à la discothèque, c'est un peu plus vivant, y'a des bons restaurants comparé à Ottawa. On a beaucoup de parenté, par exemple à Gatineau qu'on voit plus ou moins souvent, surtout aux fêtes, qu'on se voit beaucoup, pis à ce moment là on traverse... Mais disons quatre-vingt-dix pourcent de nos sorties sont à Ottawa. Même quand j'habitais dans l'est de la ville, je n'y allais pas souvent... tout est relatif, on sortait beaucoup plus souvent dans ce temps là, on partait plus, mais en fait de pourcentage, y'a pas eu de gros changement.

Tu vois tout de suite une différence parce que la mentalité est différente, la culture est différente. A Ottawa, il y a trente pour-cent de francophones je pense, c'est quand même minoritaire... C'est la majorité anglophone qui l'emporte, donc t'as une autre culture. Il me semble que les anglais, il faut quand même pas porter de jugements, je me sens mieux dans un milieu francophone même si je suis à Ottawa, si je suis avec des gens francophones, j'ai une plus grande facilité d'expression... je m'exprime mieux et je me sens mieux avec des gens comme ça. Les anglais, j'ai toujours associé ça avec le travail, parce je travaille avec des anglais. Les anglais sont plus des personnes d'affaires je trouve, que nous autres, francophones... c'est pas qu'on sait pas s'organiser, mais disons que les anglais ont un meilleur sens d'organisation. D'un autre côté je trouve que les francophones ont un meilleur esprit d'équipe. Je trouve que ça se voit si on est

francophone ou anglophone. Je ne veux pas dire que si je rencontrais quelqu'un je pourrais dire à le voir s'il est québécois ou bien anglais, il y a une différence mais pas si énorme quand même.

J'habiterais pas à Hull pour des raisons personnelles, des questions financières et d'impôts. Y'a des avantages aussi dans le sens que le prix d'une maison est moins cher, mais moi je suis fière d'être ontarienne, d'être franco-ontarienne si tu veux, puis, je veux rester... En Ontario, le provincial gruge moins, au Québec tu en payes plus, pis ça te revient pas. Il faut prendre ça en considération. On a été élevé dans un milieu bilingue, biculturel, j'ai besoin des deux. Quand j'ai resté à Québec pour quelques mois, la culture française c'était tout beau tout nouveau, les cafés terrasses, les cafés théâtres, mais après une couple de mois, ça te tentait d'aller voir un bon film anglais, t'en avais pas... c'était des films pornos, ou des traductions. Les livres français sont très chers et on trouvait peu de livres anglais, il y avait juste un magasin dans tout Québec... quand on revenait on allait chez Smith, on allait voir tous les films.

L'avantage qu'il y a, c'est le fait qu'il y a les deux cultures, l'avantage de rester en Europe disons c'est qu'on est rapproché et il est facile d'aller d'une place à l'autre, de voir les coutumes différentes, c'est un des avantages ici... Ah! oui, on achète l'alcool à Hull parce que le Québec importe des vins et les embouteille au Québec et c'est moins cher... c'est du très bon vin à prix réduit. J'ai commencé à acheter mon linge à Hull parce qu'il n'y a pas de taxes. J'ai acheté à mon mari un jeu d'échecs à Noël, j'ai pas payé de taxes, le gouvernement d'Ontario pourrait revenir sur moi, me dire, Hey! tu me dois tant... La seule fois où j'ai ressenti que c'était

un désavantage que d'habiter près du Québec, c'est lorsque j'allais à l'université en première année il y avait ben, ben des gens de Hull, des québécois pis quand ça venait à la politique, je te dis, c'était blanc et noir, moi le séparatisme, je ne suis pas pour ça... donc ça créait des conflits d'intérêts... j'ai décidé que le sujet de la politique c'est comme la religion, c'est quelque chose que tu t'emportes, tu peux devenir violent. Pis le fait d'être si proche, il y avait trop de québécois, on parlait juste du Québec. Mais regarde dans la région ici, notre journal francophone il est trois quarts québécois, il dit Hull et l'Outaouais, c'est Hull pas mal, pis on reçoit pas le Droit pour cette raison là en particulier. On trouve qu'il est pas assez flexible... Je devrais pas dire ça, parce que toute ma famille a déjà travaillé au Droit, ma mère travaille encore là, mon frère Gilbert aussi.

Je me demande si c'est pas le fait que les québécois ont dit que nous autres, on est différent, nous autres, on est québécois, on est pas Canadiens français, on est québécois, pis les gens de l'Ontario ont dit, nous autres non plus on est pas des Canadiens-français on est franco-ontariens, d'autres ont dit, on est franco-manitobains... c'est possible parce que je pense, maintenant t'as le festival franco-ontarien, ça fait cinq ou six ans ici à Ottawa, les gens se sont cherchés une identité encore plus individuelle, que dire celle du pays. Le franco-manitobain est différent du franco-ontarien comme les québécois sont différents du franco-ontarien, pis tout le monde a voulu se donner une personnalité. Moi je suis franco-ontarienne, je suis fière, j'ai des posters dans mon bureau du travail, puis ça fait rire mes collègues parce que je suis la seule franco-ontarienne, non c'est pas vrai, il y a un autre gars, mais quand tu l'entends parler français, il casse son français. Moi je suis très fière d'être franco-ontarienne, je suis fière d'être en Ontario, je suis fière d'être francophone, je suis fière d'être ontarienne, donc je ne vois pas pourquoi je dirais

que je suis Canadienne-française. Par contre si je voyage, les gens connaissent pas les provinces, ben là je vais dire que je suis Canadienne-française, mais eux ont tendance aussitôt que tu parles français de dire: ah! vous venez de Montréal, vous êtes québécois... c'est comme ça qu'on est reconnu, les français au Canada, c'est les québécois.

En tant que frontière physique, à Ottawa, il y a la rivière, mais depuis que je reste dans l'ouest de la ville, je trouve que la vraie frontière c'est entre l'est et l'ouest, l'est d'Ottawa, c'est francophone pis l'ouest, c'est anglophone. Les francophones si ils veulent garder leur culture et leur langue, si ils veulent des services en français, ils ont tendance à rester dans l'est parce qu'il y a plus d'écoles françaises, des associations, puis tout ça... Nous autres on s'est dit on est ici pour un petit bout de temps, après on verra. La frontière entre les anglais et les français, c'est pas nécessairement celle entre le Québec et l'Ontario, mais ici entre l'est et l'ouest. Je divise à partir du centre-ville. Même Toronto et Ottawa il y a tellement une grande différence, je trouve qu'on ressemble plus aux québécois qu'au reste de l'Ontario.

Les québécois qui sont venus s'installer en Ontario, c'est difficile à dire, ça dépend des cas, même de Hull à Ottawa; si t'es québécois et fier de l'être tu veux rien savoir d'Ottawa, donc oui, je pense que cette frontière a été importante et pour bien des gens qui viennent dans la région, ils vont choisir Hull, Gatineau avant Ottawa; s'ils choisissent Ottawa, ça va être à l'est, à moins qu'ils n'aient aucune conscience que ce que c'est que d'être québécois. Pour moi, oui il y a une différence que tu peux accepter par devoir, disons si tu as besoin d'un emploi, mais il faudra faire des sacrifices. C'est dur surtout au niveau de la langue pour un québécois qui vient en Ontario parce qu'avant t'avais pas besoin de l'anglais, pis à Ottawa, t'en a besoin pour fonctionner. On a des amis qui viennent

du Québec et ils ne sentent pas à l'aise ici. Mais c'est peut-être mieux, comme ça parce que des fois, ils ont pas le sens de respecter les franco-ontariens. C'était le festival franco-ontarien, on était toute une gang de franco-ontariens, du moins on pensait qu'on était une gang de franco-ontariens, je pense que c'était Robert Paquette, pis on chantait comme des fous, pis on était debout, tout le monde dansait, à un moment donné, Robert Paquette a dit quelque chose comme bonsoir, bonsoir tout le monde, les franco-ontariens...et là il y avait une clique qui a dit : et les québécois? pis, là on a commencé nous autres, les franco-ontariens...j'ai senti dans le groupe des franco-ontariens, pis moi aussi, que le spectacle c'est pour nous autres, c'est pas pour vous. Peut-être que c'est de l'égoïsme, ils peuvent être là mais qu'ils viennent pas... ils avaient le droit d'être là... mais ils n'avaient pas le droit de prendre possession du festival. Je suis franco-ontarienne et pas québécoise mais je veux qu'ils nous laissent au moins tranquilles pour se trouver entre nous.

LOCUTEUR G

(28 ans)

Je vais plutôt à Ottawa, dans l'est de la ville et au centre-ville parce que demeure dans l'est et que je travaille à l'hôpital Civique. Je ne vais pas souvent à Hull, de temps en temps je vais à Place du Portage magasiner et je vais comme tout le monde skier dans la Gatineau et je vais chez mon oncle qui habite dans le Mont-Bleu. Mais sans ça je dois dire que je passe la plupart de mon temps en Ontario.

Il n'y a pas grande différence entre un côté de la rivière et un autre. En choisissant un endroit ou une pratique où établir un bureau, plusieurs choses, plusieurs critères doivent être considérées, le besoin d'un médecin, il faut un hôpital où tu auras des privilèges d'admission si possible dans le quartier où es ton bureau. L'avantage pour moi c'est l'hôpital Queensway-Carleton tandis qu'à Hull je n'aime pas cet hôpital, pour dire vrai, elle n'a pas une trop bonne réputation. Au niveau des plans médicaux, c'est à peu près la même chose, même qu'au Québec, je pense que ça paye un peu plus.

J'ai pensé m'établir du côté québécois, à Gatineau et m'ouvrir un bureau mais ça n'a pas débloqué... il n'y a pas beaucoup de médecins à Gatineau et dans toutes les petites villes il n'y a pas beaucoup de médecins. Mais comme ma con-soeur, celle avec qui je voulais ouvrir un bureau, ne parle pas français, alors on a décidé de rester sur le côté d'Ottawa.

Ah!...Oui..., la raison pour laquelle je suis venue à Ottawa, quand j'ai décidé où aller à l'université, j'aurais pu aller à Toronto, c'était certainement plus proche de

Barrie. J'avais fait une demande à Queens et aussi à Ottawa. J'ai été acceptée à tous les trois, pis finalement j'ai décidé de venir à Ottawa, justement parce qu'il y avait une certaine culture française que je ne voulais pas perdre...c'est pour ça. C'est ça qui m'attire. Barrie, être français à Barrie...maintenant il y a le poste de T.V. en français, ça s'améliore un peu mais c'est vraiment anglais. Il n'y a pas de... en fait de culture française... temps en temps il va y avoir de petites choses, mais c'est rare tandis qu'ici c'est différent. Mais en parlant de culture canadienne-française, je descends à Montréal, ça je fais ça. Je vais aussi souvent à Montréal que je traverse à Hull. A part ça, je vois pas des désavantages à rester près du Québec. Même en étant médecin à Ottawa, il y a beaucoup de monde qui viennent de Hull aux hôpitaux aussi et puis les plans médicaux sont interchangeable. Donc les gens ont un plus grand choix... Tandis qu'à Toronto, les hôpitaux ou médecins n'accepteraient pas aussi facilement les cartes du Québec et la même chose au Québec pour OHIP. Il y a une différence quand on va de l'autre côté de la rivière plus maintenant depuis que René Lévesque est au Québec, parce qu'on passe de... par exemple les écritaux mais à Ottawa maintenant ça commence à être plus bilingue, sont en anglais et en français. Mais tu passes du côté du Québec, ça commence à être pas mal tout juste en français maintenant, c'est le gros changement. C'est visuel puis juste des petites choses comme ça, les magasins sont ouverts à des heures différentes, tu peux sortir plus tard, le genre de vie est différent...

Mes parents quand ils sont quand ils sont partis de Hull, il y a longtemps, ils avaient l'impression de faire quelque chose de grave, de s'en aller au milieu du désert anglais. A ce moment les deux parlaient pas tellement bien je veux dire qu'ils savaient juste ce qu'ils avaient appris à l'école. J'ai toujours trouvé moi que mon Dieu, les

anglais sont pas si pires que ça. Parce que j'ai vécu avec les anglais à Toronto toute ma vie quasiment mais je suis d'origine Canadienne-française. Je peux pas parler contre les français. Mais j'ai toujours trouvé ça un peu drôle, je ne pouvais pas vraiment me fâcher d'un bord ou de l'autre. Je trouvais ça pas mal imbécile. Moi je ne vois aucune différence entre les québécois et les franco-ontariens, cependant la semaine dernière, j'ai été faire du ski à Ste-Agathe au chalet d'un de mes confrères, il est québécois, il vient de Montréal et puis on était en train de souper et puis la conversation a tourné à..."d'où viens-tu Dominique?" "Je viens d'Ottawa, mais j'ai vécu près de Toronto." "Mon Dieu mais t'es franco-ontarienne, il me semblait que tu avais un petit accent anglais." Je trouve que j'ai pas un accent.

Quand mes parents sont partis, sont allés à Barrie, ils y allaient pour deux ans pour payer des dettes et c'était tout. Mon père allait enseigner le français dans une école sur la base militaire. Mon grand-père et ma grand-mère ont cru qu'ils allaient se perdre chez les anglais en Ontario. Oui la frontière existe parce que si ils avaient été n'importe où au Québec, là tout le monde les aurait encouragé. Mais l'Ontario c'était différent. Mes parents ont trouvé que les anglais c'était du monde comme d'autres... d'un autre côté ils se sentent encore en visite en Ontario. Quand ils vont prendre leur retraite ils vont revenir ici. Ma soeur et moi on vit à Ottawa. Mais je pense que tu peux pas vraiment vraiment t'empêcher d'y penser quand tu part d'un milieu français pour aller dans un milieu anglais. Il y a des québécois avec qui j'ai fait mes études qui trouvent que Ottawa c'est pas mal anglais, mais pour moi qui vient de Toronto, je trouve ça bien correct.

Je pense que la frontière a toujours été importante pour faire une séparation des français et des anglais...

LOCUTEUR H

(28 ans)

Moi quand je sors, je me tiens surtout le jour en ville, le soir surtout pour sortir pour aller à la discothèque. Je vais très souvent magasiner à Hull... à vrai dire le jour je ne suis presque jamais là, j'y vais surtout dans la soirée parce qu'à Hull ça ferme à trois heures et que moi je ne sors pas avant onze heures.

C'est pas parce que je trouve ça mieux à Hull, les bars sont pareils des deux côtés de la rivière. Le service est pareil partout. Je vais à Hull parce que ça ferme à trois heures et à Ottawa c'est plus tranquille, c'est plus étudiant comme style.

Même si je trouve que Hull et Ottawa c'est assez pareil, je n'habiterais pas à Hull parce que financièrement ça ne serait pas une bonne idée. Parce que le système de taxation au Québec est, je parle d'impôts... J'approuve pas du système, pour une personne comme moi-même, ça me coûterait environ cinq cents de plus par année, juste parce que j'habiterais au Québec. Mais il faut s'entendre dans la région ici je n'habiterais pas à Hull mais si on m'offrait un poste dans la ville de Québec, alors là j'irais. Ça m'arrêterait pas de demeurer au Québec mais dans la région ici même je resterais à Ottawa. Si j'avais le choix, je resterais en Ontario, en Alberta, au Québec, là où on m'offrirait le plus d'argent.

L'avantage, ici pis à Hawkesbury c'est des centres bilingues, c'est beaucoup plus facile de parler les deux langues... comme rester sur le bord d'une frontière comme ça c'est quelque chose. Entre l'Alberta et la Saskatchewan il n'y aurait pas de différence, le monde sont pareils. Ici à Ottawa/Hull, il n'y a pas une grosse, grosse différence mais entre Toronto et Montréal il y a une grosse grosse différence. Ici c'est un mélange des deux... c'est

juste à travers les années ça, parce qu'il y a beaucoup de familles qui sont françaises/anglaises. C'est à cause de la région...alors je trouve que c'est un avantage puis que premièrement le monde sont éveillés à une autre culture... mais ici à Ottawa/Hull je trouve que c'est une culture à part, c'est pas une culture française pis c'est pas une culture anglaise. La plupart des places, ce que tu trouves c'est un mélange... A part de sortir tard le soir, je ne vois pas d'autres avantages à rester près, c'est une habitude, par exemple, si j'habitais ailleurs en Ontario et je saurais qu'il n'y a pas de Hull à côté, je changerais mes habitudes, je ferais sûr d'acheter ma bière avant la fermeture des magasins et je n'aurais pas besoin d'aller à Hull. Je sortirais plus tôt, Là ici c'est une option de plus. Egaleme<sup>n</sup>t l'histoire de pas payer de taxes pis tout ça. C'est que le gouvernement de l'Ontario pourrait venir me dire, tu me dois sept pourcent sur tes meubles, mais ils ne le font pas... alors c'est un avantage, c'est comme acheter mon linge à Hull parce que je paye pas de taxes. J'en profite quand je peux. Je pense pas qu'il y ait de désavantages dans cette région ici. Si c'était... si on serait pas la capitale fédérale, pis on aurait pas de gens qui travaillent au fédéral, il y aurait plus de séparatisme. Prend une région comme Québec, la ville de Québec, les séparatistes sont pas en grand nombre, c'est des québécois, certain mais c'est pas des fanatiques, quand tu vas à Montréal, t'sais si quelqu'un va à Québec pis il parle en anglais, il se fera pas parler à travers le nez par une personne sur vingt-cinq peut être... mais à Montréal, les francophones sont beaucoup plus frets avec les anglais parce qu'à Montréal il y a tellement d'anglais à l'entour. C'est pas des fédéraux ou rien, c'est du monde ordinaire. Ici à Ottawa/Hull, parce que c'est la capitale fédérale, ça l'empêche que ça arrive parce que le racisme, tu peux jamais savoir si t'es raciste avant que tu aies vécu avec plusieurs d'une race, tu peux pas dire que t'es pas raciste contre les noirs, si t'as jamais passé du temps où chaque deuxième personne que tu vois est noire... En

tout cas, ici le monde je trouve que les sentiments anglais/français sont comparables avec n'importe quelle place. A Toronto, c'est pas pareil, c'est contre les français, à Québec c'est contre les anglais. Ici tout le monde est pareil, tu peux aller au magasin à Ottawa, le monde parle français, à Hull tout le monde parle anglais.

Si aujourd'hui on parle de franco-ontariens, je suis pas mal certain que c'est à cause des associations qui sont provinciales. C'est vraiment qu'est-ce qui cause ces choses là, les associations ce sont le système d'éducation. Alors pourquoi les francophones se battent tout le temps, pour avoir premièrement l'éducation en français. C'est toujours leur premier point ça... Faut qu'on aie l'éducation en français. Après ça c'est les services en français, les services gouvernementaux en français. Ça c'est les deux points les plus importants sur lesquels ils jappent. Tu peux pas avoir des franco-canadiens parce que chaque province a leur propre système d'éducation, le fédéral, ne s'occupe pas d'éducation... leur système d'éducation n'est pas le même au Manitoba qu'en Ontario. Si les franco-manitobains vont se battre, ils vont présenter certains aspects de leur système d'éducation, comme leur système est pas le même qu'en Ontario, ils ne peuvent pas entrechanger les arguments qu'ils se servent. Chaque association est localisée à la province plutôt qu'à travers le Canada. Moi je me sens franco-ontarien parce que je ne veux pas que le monde pense que je suis québécois. Je ne veux pas être comme... si je parle anglais, je veux pas être considéré comme un américain. Moi si... moi je trouve que les québécois sont des pattes molles, ils ne savent pas ce que c'est que de se battre pour leur langue. La seule raison qu'ils ont fait bill 101 c'est une loi qui protège les imbéciles. Moi j'appelle ça... c'est comme la loi qui... la loi de la ceinture de sécurité. Quand tu conduis, ça c'est une loi d'imbéciles. Une personne responsable, intelligente, rationnelle, aurait su qu'une

ceinture, il faut la mettre. Si tu t'arrêtes, tu rationalises, une personne rationnelle dirait que si jamais j'ai un accident, ça me sauverait la vie parce que j'irais pas revoler à travers la vitre. N'importe qui je pense réaliserais ça. Même chose pour la langue française... en Ontario, au Manitoba pis au Nouveau Brunswick, c'est les places où ils se sont battus dans les dernières années pour leur langue française, t'as pas besoin de bill 101. C'est parce que les francophones au Québec, ils n'avaient pas besoin de cette loi là. A la ville de Québec, t'as pas besoin de ça, t'as pas de problèmes. La place avec les problèmes c'est Montréal parce que là ceux avec l'argent c'étaient les anglais. Les français au lieu de garder leur langue, de parler en français pis continuer à pousser leur langue, ils s'en foutaient, ils continuaient à parler anglais pour avoir de l'argent. Puis c'est la seule raison. L'affaire de forcer les compagnies de mettre seulement les noms de la compagnie en français, c'est juste les compagnies de la province de Québec qui sont obligées de le faire. Les autres compagnies canadiennes ou internationales sont pas obligées parce qu'au Québec ils ont peur d'eux autres. C'est prouvé... c'est comme quand le Sunlife est parti de Montréal et ... bien l'histoire de forcer de travailler pis de parler juste en français c'est fini. C'est qu'à Shell qui est une compagnie américaine et qui a beaucoup d'intérêts au Québec, des raffineries, et bien... eux autres ils le font pas. Des inconsistances comme ça ça prouve qu'ils ne savent pas ce que c'est que de se battre pour leur langue, leur éducation en français. Ils ont toujours eu ce qu'ils avaient besoin pour être certains que leur langue vivait pis là ils ont... après des années et des années, besoin d'une loi parce qu'ils sont trop idiots pour se protéger eux-mêmes. Un français, un franco-ontarien qui parle toujours français, pas comme moi-même parce que cinquante pourcent du temps je parle anglais, mais un franco-ontarien qui parle français, garantie que leur francophonie est meilleure que celle des québécois. Moi, je trouve que tu peux pas le prouver mais...

ils ne sont pas la cuisse à Jupiter dans la langue française pis que n'importe qui, qui a une bonne éducation, qui parle français, va parler correctement. Les québécois eux ils s'en foutent si les autres, si nous autres on perd notre français. Si jamais au Canada...si le Nouveau-Brunswick n'avait jamais passé l'acte que la langue française est une langue officielle, les québécois s'en fouteraient. S'ils ne passent jamais en Ontario, les québécois s'en foutent, ils sont centrés sur eux-mêmes, indépendants. C'est la faute du séparatisme... ils se foutent des neuf autres provinces.

La frontière existe vraiment, premièrement que si on aurait pas à traverser un pont, si c'était pas physique alors on pourrait moins s'en apercevoir mais comme il faut traverser un pont, alors physiquement t'as fait un changement. Le monde...disent je m'en vais à Hull, si tu vas au centre-ville tu dis je m'en vais au centre-ville, tu dis pas je m'en vais à Ottawa même si tu restes à Blackburn Hamlet. Hull est Hull, Ottawa est Ottawa...ça c'est définitivement dans la tête du monde de la région. C'est l'attitude qui change. De toute façon, le monde sont régionaux, ils disent, je viens de Vanier, de Sandy Hill, de Blackburn Hamlet. Mais dans le cas de Hull, c'est pas un autre quartier, c'est Hull, c'est la belle province.

Je ne sais pas si les gens ont toujours été conscients de cette frontière, moi je pense que c'est plus depuis 1975 que l'on voit ça plus comme une vraie frontière de pays. Ceux qui voulaient rien savoir du séparatisme sont traversés en Ontario. Mais dans le passé, je crois que les jobs et l'argent poussaient les gens à venir à Ottawa.

LOCUTEUR I

(30 ans)

Je travaille à Hull, donc je vais à Hull tous les jours et j'ai une soeur et une belle-soeur du côté du Québec. Pour aller voir des films ou pour aller m'amuser, je reste à Ottawa, sauf pour aller faire du ski. Mais les autres choses, les restaurants, le cinéma, je vais à Ottawa surtout qu'à Hull il y a juste des films de culs. Il n'y a rien à Hull qui m'attire, je ne suis pas quelqu'un qui se déplace beaucoup de toute façon, c'est juste qu'à Hull il n'y a rien là. C'est difficile à voir pourquoi... d'une manière mais c'est peut-être le manque de contact avec Hull. J'ai jamais eu à magasiner à Hull donc il n'y a rien qui m'incite à y aller. Les centres-d'achats sont plus gros ici.

De plus je ne vois pas de différences entre les gens. Pour moi c'est du pareil. Maintenant les gens ont tendance à habiter sans problème des deux côtés, de travailler d'un côté ou d'un autre donc il y a un certain mélange. Avant je trouvais les gens "habitants" du côté de Hull. Les gens je les voyais différents avec des valeurs différentes mais plus maintenant.

Si jamais je me sentais perdu à Ottawa peut-être que si je ne pourrais plus m'exprimer comme je veux, là j'irais à Hull mais Hull je pense que c'est trop proche. Pis je connais mal les autres grandes villes mais je pourrais vivre presque aussi facilement à Hull même si je préfère Ottawa. Là on parle d'acheter un terrain, ça va être au Québec parce que c'est moins cher et c'est beau. Je suis près de la ville mais pas dans la ville et je suis près de chez ma belle-soeur. Si je pourrais avoir l'équivalent en Ontario, j'aimerais mieux parce que je me sens.

exclu des québécois. A un moment donné, tout ce qui était Canadien-français au Québec est devenu québécois. Canadien-français ça n'existe plus. Mon identité à moi a toujours été Canadienne française. Mes sentiments à l'égard du Québec pourraient changer si je me sentais vraiment menacer, si c'était plus évident... au point de vue de la langue et de la culture. Si j'avais pas...si je ne pouvais pas m'exprimer en français, si il y avait moins de francophones en Ontario, si je ne pouvais pas m'exprimer tous les jours en français. Mais je ne voudrais pas vivre dans un monde où on parle seulement français, ni seulement en anglais.

L'avantage c'est la proximité de la francophone, probablement que si on était aussi loin que Toronto, qu'on aurait pas autant de services mais un désavantage c'est d'être si près du Québec pis me sentir comme si j'en faisais pas partie. J'aimerais ça en faire partie mais faire partie de quelque chose qui n'est pas provincial, de faire partie des francophones du Canada. Là je ne me sens plus comme ça parce que je me sens comme un franco-ontarien, pis c'est pas une identité que je veux. Alors être proche pis goûter mais pas vraiment me sentir comme si je faisais partie du groupe. Ma soeur a réussi à aller s'installer du côté du Québec pis elle est mordue, pis est bien contente mais je ne peux pas... ça va prendre des circonstances spéciales. Au point de vue physique, je peux pas voir d'avantages parce que je sais fonctionner aussi facilement au Québec qu'en Ontario...sauf pour mon intérieur. En fin de compte, je ne pense pas souvent à ma situation, c'est juste si on m'en parle, ou si quelque chose m'y fait penser mais je n'y pense pas souvent... La seule place où je me sens vraiment chez moi c'est Ottawa. Peut-être parce que je n'ai jamais voyagé mais j'ai l'impression qu'ailleurs ça serait trop français ou trop anglais ailleurs...Toronto ou Montréal j'aurais trop

de contacts avec du monde enragé. J'ai souvent l'impression que les québécois sont enragés.

La façon que c'est arrivé, les Canadiens-français ont toujours eu une certaine rivalité entre les Canadiens-français et les Canadiens-anglais. Comme la plus forte densité de Canadiens-français est au Québec, c'est là où il y a le plus de mouvements...où ça remue le plus. Probablement l'endroit où ça serait le plus évident si il y aurait érosion de la langue. Les québécois semblent très politisés, surtout les gens au-dessous de trente ans, disons, parce j'ai remarqué les vieux qui parlent de Canadiens-français tandis que maintenant les jeunes parlent de québécois, puis ils semblent avoir un certain dédain de l'anglais et même des Canadiens-français d'Ottawa. C'est parce que les québécois se sont dits québécois et non plus Canadiens-français que les franco-ontariens se sont cherchés une identité et les autres aussi. Les petits groupes de francophones... les acadiens par contre ont toujours eu une identité un peu spéciale, depuis plus longtemps que les québécois. Mais je pense qu'ils se sentaient probablement Canadiens-français aussi. Je ne suis pas certain... mais t'as des expressions... avant t'avais des maisons canadiennes mais maintenant c'est des maisons québécoises...t'sais c'est les mêmes maisons. Je voudrais être Canadien-français pour faire partie d'une plus grande communauté sans que ce soit politique. J'ai été élevé comme ça, c'est imprégné en moi, je me sens Canadien-français. Je me sens comme si je fais partie d'un groupe de francophones qui ont une histoire et des ancêtres semblables. Je ne vois pas pourquoi vivre du côté du Québec ça semble donner une supériorité à la notion de francophones. On dirait qu'il y a juste des francophones au Québec, pis les autres c'est juste... pas des francophones. Quand Cano au début est allé jouer du côté québécois, il a du monde qui était surpris qu'ils parlaient français et que c'étaient des francophones de l'Ontario. Les québécois ont peut-être raison de nous

traiter d'assimilés. Moi je parle beaucoup du point de vue émotion, sentiment mais quand tu regardes, tu vas à Wawa, pis là c'est évident que le monde est en train de perdre leur langue pis eh... J'aime pas l'idée de me faire exclure du monde français. Il me semble que je suis assez français pour m'appeler francophone. Je suis franco-ontarien parce que parle français et que je vis en Ontario mais pour moi c'est pas comme si je faisais partie d'un groupe. Etre Canadien c'est une question de racines et d'ancêtres, c'est pas non plus la fierté d'être Canadien, ça c'est secondaire.

Non, en allant au travail, je ne suis pas assez loin, c'est trop près puis comme je travaille dans un édifice fédéral, probablement que c'est une situation artificielle... peut-être que si je devais aller plus à l'intérieur de la ville, peut-être que là je verrais la différence. Mais c'est une propriété fédérale, je me sens presque en Ontario... c'est drôle... Ailleurs j'ai l'impression d'aller au Québec. C'est assez subtil en général, je ne m'arrête pas pour y penser mais il y a quelque chose... Une fois rendu, je me sens au Québec. Là où je travaille, c'est tellement près que, j'y vais tous les jours, c'est un peu comme chez nous. Là il y a l'habitude alors je ne sens rien mais ailleurs... je sens que je suis qu'au Québec, c'est géographique surtout. Plus je vais creux dans le Québec plus je me sens loin de chez nous. Mais tout ça c'est en grande partie inconscient... c'est difficile à expliquer.

Je ne pense pas que la frontière a toujours été importante. C'est surtout depuis le désir de séparation du Québec depuis qu'il y a plus d'hostilité... depuis que les québécois ont une identité séparée à eux... ou peut-être que c'est depuis que je me sens exclu, parce qu'avant je me sentais comme faisant partie du monde francophone. J'étais un Canadien-français et eux aussi. Les québécois se sont dits québécois donc avant la frontière c'était géographique maintenant c'est plus que ça, ça devient presque une race, ça devient un monde fermé, donc la

frontière est plus prononcée...Plus loin dans le passé, je ne sais pas, je pense que les gens savaient qu'ils venaient en Ontario parce que veux, veux pas, il y a des anglais et ils ont dû apprendre l'anglais. Je pense qu'avant que le monde par exemple se sentait chez eux partout mais maintenant, c'est plus difficile, la frontière te dis où tu es chez vous, où tu ne l'es pas.

LOCUTEUR J

(34 ans)

Mes activités je les réparties dans la ville d'Ottawa, je ne me déplace pas tellement souvent vers Hull. Les raisons qui font que je vais là-bas sont... il y a une branche de la famille qui demeure là-bas, durant le temps des fêtes, pour une raison ou une autre, on y va. On a aussi des amis que l'on visite souvent. De plus la famille possède un chalet dans le coin d'Aylmer où on va pas mal toutes les semaines en été. En fait d'activités, cinéma, restaurant, etc... c'est pas un contexte où je vais souvent et également pour mon travail... je ne vais pas souvent à Hull.

Je ne sais pas, je pense qu'on se déplace dans les milieux que l'on connaît le mieux, en fait il existe des différences qui ont trait à l'endroit où tu es né. Moi je suis née à Ottawa et je connais le plus le centre-ville d'Ottawa et pas tellement celui de Hull. De toute façon, Hull a beaucoup changé dernièrement. Je connais pas assez Hull pour voir des différences. C'est juste un endroit que je ne connais pas, comme l'ouest de la ville.

Je ne crois pas que j'habiterais à Hull de façon permanente. Au niveau du logement, je ne sais pas, eh... je ne sais pas si je serais facilement attirée à y habiter, eh... je n'aime pas la ville, elle n'a pas de caractère attirant... Montréal ça c'est une autre histoire. Y'a plus de vie, de choses à faire, elle a un certain cachet. A Hull il n'y a pas de beaux quartiers, ça me déprimerait. Je ne vivrais ni à Hull, ni à Aylmer, ni à Gatineau. Je n'aime pas l'Outaouais.

Dans mon cas, le genre d'avantages au point de vue loyer, c'est moins cher à Hull. Si quelqu'un voulait un appartement pas cher, Hull serait une possibilité. Pour

des divertissements, c'est ouvert plus tard, pour le choix des activités, moi je ne saurais pas. Mais y'a des choses à Hull qu'on ne retrouve pas à Ottawa comme les bonnes discothèques, les brasseries... C'est surtout un avantage de pouvoir avoir des rapports fréquents avec des gens qui parlent français. Je suis certaine que ça aide à garder un caractère plus français à Ottawa. Si les québécois venaient pas à Ottawa, je crois qu'il y aurait moins de services en français. Pour moi c'est ça l'avantage parce que ma langue, j'y tiens. Elle fait partie de moi. Donc habiter près du Québec, améliore mon milieu à moi. Si on était isolé, il y aurait une grande chance d'assimilation. Le plus gros désavantage c'est que je connais mal Hull, le Québec, comment ça fonctionne. S'il y a des choses pour moi, je ne peux pas en profiter, c'est un autre système. J'aime mieux avoir affaire avec des lois que je connais. Mais j'aime mieux avoir le Québec aux frontières qu'une autre province.

Je pense que c'est une distinction qui s'est faite par rapport à des attitudes qui ont changé. Je connais mal l'histoire des franco-ontariens... on a parlé des franco-ontariens vers 1930 quand il y a eu l'histoire des écoles françaises en Ontario... On n'a pas eu l'aide du Québec... alors on a dû se grouper, se dire franco-ontariens, à cause qu'on habitait en Ontario et qu'on s'attachait aux lois de la province. On est en Ontario et c'est une situation qui est propre aux français de l'Ontario. Les Canadiens-français c'est tout l'ensemble des français du Canada. Les québécois ne veulent pas être des Canadiens-français, ils veulent être québécois. Je peux pas expliquer pourquoi et comment les gens s'identifient. Moi je suis d'abord et avant tout Canadienne-française parce que j'habite ici. A l'étranger franco-ontarien ne veut rien dire, on dit qu'on est Canadien-français. Mais dans la région ici, je ne suis pas québécoise, je suis franco-ontarienne, ça veut dire que je vie en Ontario et que je parle français.

On parle d'une frontière mais je ne la vois pas. Le gouvernement fédéral a bien fait. Hull est accessible à tous. Pour mon travail la moitié du ministère est à Ottawa, l'autre à Hull. Donc pour moi c'est pareil. On fait des échanges continuellement et dans ce sens il n'y a pas de barrière. On est différent ici parce que le fait de traverser, d'aller et venir de chaque côté, pour nous c'est comme ça qu'on vit et on fait plus la différence. Si Ottawa n'est jamais à cent pourcent anglophone c'est parce qu'on est près de Hull. Hull ne sera jamais cent pourcent francophone à cause d'Ottawa. Mais je ne peux pas expliquer comment ça se fait.

Dans le passé, je ne sais pas... je crois que la frontière a toujours eu une importance, quand on ne vit pas sur la frontière... si un québécois décide de venir dans l'Ontario, je suis sûre qu'il a dû se dire, je change de province, je m'en vais du côté des anglais puis c'est pas la même chose. L'économie est plus forte, il y a des terres etc... Moi je pense qu'ils étaient conscients mais jusqu'à quel point je ne sais pas. Mais pour les gens qui sont toujours restés dans la région je pense que la frontière était importante dans leur vie mais qu'ils y pensaient pas. Mais dernièrement toute l'histoire du Québec, du P.Q. avec René Lévesque et les autres, les québécois ils veulent que les frontières comptent dans l'esprit des gens. Mon mari est québécois pis lui il veut voir une frontière. Il dit: "Ah! là j'arrive chez nous" quand on va à Hull mais il veut pas y aller plus souvent que moi. Je le comprends, on aime se sentir chez nous mais pour moi Hull c'est pas le Québec.

LŒCUTEUR K

(35 ans)

C'est difficile à préciser comme ça mais je dois dire que je fais presque tous mes achats à Ottawa. J'habite le centre-ville, la Basse-ville, je me rends à pied au travail, je travaille au centre communautaire. J'aime bien aller là où je peux me rendre en marchant... mais j'aime aussi sortir de la ville. J'ai juste une soeur puis elle reste à Hull, je vais la voir puis je vais aussi ailleurs en campagne. Le seul temps où je vais à Hull, à part ça c'est pour aller voir un film, aller au restaurant ... sans ça je n'y vais pas.

La plus grande différence que je vois c'est que c'est un autre système. Il me semble que le fait de fonctionner de manière différente, des lois différentes, des habitudes différentes, ça fait que les gens voient les choses différemment. Je veux pas dire qu'un québécois c'est bien différent d'un ontarien mais c'est peut-être au niveau des idées, des valeurs... je pense que c'est différent. Les québécois ont une certaine joie de vivre qu'on a pas ici. Les québécois semblent être plus relaxes, plus chauds. Nous autres les ontariens on est vraiment proche des anglais, on leur ressemble plus. Je pense que c'est la différence qui me frappe le plus.

J'habiterais à Hull volontiers mais ça serait pour vivre au Québec. Mais la raison pourquoi je l'ai pas fait c'est que j'aime Ottawa. Je trouve que Ottawa est une belle ville... puis je veux être proche de mon travail. ça m'avantagerait pas d'aller trop loin. Mais une chose c'est sûr, j'irais pas vivre ailleurs en Ontario mais j'irais vivre à peu près n'importe où au Québec. Je voudrais pas vivre dans un monde totalement anglais.

Bien les avantages, ça revient à ce que je disais. Les avantages d'Ottawa c'est qu'on parle français parce qu'on est proche du Québec. Mets nous n'importe où ailleurs en Ontario pis on va se faire assimiler plus vite. Là dans le nord de l'Ontario, à Toronto, Windsor, les francophones sont pas dans une bonne situation, ils parlent trois quarts du temps mieux anglais que français. Nous autres ici, si on parle français c'est qu'on reste proche de beaucoup d'autres français. OK, on est pas autant... on parle pas aussi bien qu'un québécois... parce qu'on est bilingue. Ca c'est l'avantage dans le fond, d'être bilingue pis d'avoir une chance que ça soit pas l'anglais qui domine. A Ottawa, dans les quartiers français, l'anglais domine. Si tu vas au restaurant sur la rue Bank tu vas pas exiger que l'on te parle en français mais si tu vas sur le marché, là tu vas l'exiger. C'est ça être bilingue c'est d'avoir le droit de parler de langue là où il y a des français pis la possibilité de te faire comprendre là où il y a des anglais... Mais pour en revenir aux avantages moi j'aime ça le contact avec la culture québécoise, de voir une autre sorte de mentalité. Des avantages, plus pratiques, non j'en vois pas, non j'en vois pas.

C'est bien drôle ta question... parce que moi c'est drôle mais j'ai pas l'impression d'être franco-ontarienne. A dire vrai, les franco-ontariens, ça me dit rien... moi je m'intéresse beaucoup plus au Québec qu'à n'importe quoi d'autre. J'écoute les chansonniers québécois, je lis les revues québécoises, j'écoute la T.V., Radio-Canada. Tout le monde français pour moi c'est le monde québécois. Donc les franco-ontariens pis les autres tant qu'à moi, ils vont pas... ils sont pas là pour longtemps... Je pense que les seuls qui ont une chance de garder leur langue et leur culture c'est les québécois. Pis moi dans le fond je crois que je suis québécoise dans mon coeur. Canadien-français

ça veut plus rien dire, ça s'oppose à Canadien-anglais. Mais être québécois c'est plus juste pas être anglais, c'est une culture, une manière d'être. Donc moi je trouve ça dur de dire qu'est-ce que je suis, je me sens pas franco-ontarienne, ça m'intéresse pas. Canadien-français ça veut rien dire... Québécoise c'est ça que je veux être mais je reste même pas au Québec. J'ai l'impression d'être en attendant.

La frontière en fait de frontière elle n'existe pas dans la région, on peut aller comme on veut. Je trouve qu'on a assez... on traverse trop souvent pour que ça change quelque chose. Mais elle compte quand même, entre l'Ontario et le Québec. J'aimerais mieux voter au Québec, ça m'intéresse plus qu'en Ontario mais je peux pas. Ça m'empêche d'être vraiment québécoise. Je reste à côté pis c'est pas assez bon. Je trouve que la frontière c'est pas juste au niveau du concret, c'est dans la tête du monde. Mais je comprends pas comment... je pense que pour un anglais elle veut pas dire la même chose que pour un français... même si c'est la même frontière. Mais dans la région on dirait quand même que Ottawa-Hull c'est la même ville.

Dans le passé, je peux pas voir... peut-être qu'ils savaient pas qu'ils changeaient de province et ils vivaient dans des villages français, ils savaient... Mais ils pouvaient parler français quand même. Aujourd'hui encore, un québécois venir à Ottawa, c'est difficile un peu. Mais il va pas trouver ça aussi dur qu'aller à Toronto. C'est toute une question de nombre, si t'es avec bien des français, t'es correct mais si tu vas où il y a bien des anglais, c'est là que tu vas voir une différence.

LOCATEUR L

(46 ans)

On ne sort pas beaucoup, mon mari et moi, mais quand on sort, c'est surtout pour aller au CNA, ou dans des galeries. On s'intéresse énormément à la peinture, ou aller avec les enfants dans des musées. Une fois de temps en temps, on va au restaurant, pas souvent simplement parce que je cuisine très bien pis on est souvent déçu au restaurant. Nos achats, on les fait à Ottawa. Alors on sort vraiment pas beaucoup... Plusieurs fois par année, on va à Montréal, on va voir les parents de mon mari à Joliette, ma mère à Hawskesbury, on va dans le nord faire du ski, quand je dis le nord, je pense à Ste-Adèle dans ce bout-là, puis parfois on va à Québec. Du côté d'Ottawa, de l'Ontario, on ne sort pas beaucoup, mais on est allé une fois à Niagara, on a visité Kinston, les forts... avec les enfants, on est allé voir l'exposition de Tutankamon à Toronto, on est jamais allé ailleurs pour se promener, sauf autour d'ici, l'est ontarien, la campagne. On aimerait bien aller à la baie Georgienne. On va à Hull acheter notre vin et faire du ski dans la Gatineau, du ski de descente ou du ski de fond, on allait souvent aux concerts d'été à Camp Fortune, on allait sûrement 2 fois par semaine. A ce moment-là, c'était plus facile parce que les enfants étaient plus jeunes, alors plus ça vieillit, moins ça veut venir avec toi, alors comme ils veulent pas venir puis ils ont besoin de supervision, on reste à la maison.

Ça, c'est en général, mais dans la région ici, je comprends donc qu'il y a une différence entre le franco-ontarien et le hulllois, ils ont un langage assez vulgaire à Hull, moi je trouve ça épouvantable, ils sont vulgaires à part ça... ils ne sont pas sortis du chantier. C'est évidemment pas tout le monde à Hull qui est

vulgaire, il y a des paliers, il y a un palier qui est assez vulgaire. Dans la région ici, ce n'est pas plus avantageux d'habiter Hull pour la langue parce qu'à Ottawa, on a un aussi bon français. De plus, les changements au niveau d'éducation au Québec, je pense qu'ils ont été trop vite, ils ont fait trop d'erreurs et que peut-être que notre système d'éducation est aussi bon, en tout cas... c'est celui que je connais le mieux.

Quand on a décidé d'acheter une maison, ça nous a pris du temps, parce qu'on avait pas encore décidé là où on voulait s'établir... on voulait s'établir dans un centre qui était quand même assez francophone... on a choisi Orléans, Hull n'a jamais été considéré parce que comme je n'ai jamais vécu dans la province de Québec, à part d'aller vivre à Montréal, à part ça, je ne veux rien savoir. La raison qui me fait dire ça, c'est que je suis d'ici, d'en-bas de la rivière, pis les routes sont meilleures de ce côté-ci, c'est plus facile pour aller, t'as pas besoin de traverser la rivière. Pis disons que les gens de Hull ont quand même une assez drôle de mentalité... ils sont pas comme le reste de la province, alors ça m'intéresserait moins... C'est vrai, à un moment donné, on est allé voir une maison dans le Mont Bleu, mais finalement, moi j'ai dit non... Pour nous autres, c'est beaucoup plus facile parce qu'on s'en va toujours de ce côté-là (Montréal), ma mère demeure à Hawkesbury et la mère de Jos, à Joliette... Comme je te dis les routes sont beaucoup meilleures de ce côté-ci. Alors Orléans, c'était le coin qui avait le plus d'allure, simplement à cause de tout le voyageant qu'on avait à faire.

L'avantage de rester ici, c'est qu'on a plus de chance de pratiquer notre langue parce qu'on est entouré de gens qui parlent la même langue que nous, évidemment, il y en a qui parlent l'autre langue, mais si tu restais à London, tu parlerais français à la maison, un point c'est

tout. Non, je n'aimerais pas habiter ailleurs en Ontario et même ailleurs au Canada, j'irais à l'extérieur du pays. Ici, il y a tout ce qu'il faut, c'est une assez grande ville pour qu'on ait tous les services nécessaires et c'est quand même assez petit pour qu'il ait des espaces verts et c'est plus humain, moi je trouve qu'ici dans la région c'est idéal avec des enfants et je veux qu'ils parlent français... Moi ça fait seulement depuis 1975 que je suis réveillée à tout ça, avant je n'y pensais pas à ma langue, à ma culture, mais depuis 1975, j'ai réfléchi un peu plus sur ce que c'est que d'être franco-ontarienne. C'est pas la même chose qu'être québécoise. Là où je travaille, au bureau, ce sont tous en majeure partie des québécois, on se taquine beaucoup, moi, à mon avis, je trouve qu'on s'entend bien, c'est sûr que le québécois moyen a plus de vocabulaire que nous, les petits neveux et nièces de la famille de Jos, ils ont plus de vocabulaire en français que mes enfants parce qu'ils entendent seulement du français, toujours. Alors que les miens il faut pas que j'oublie, ici c'est quand même assez anglais.

Ben, il y a eu une grande évolution, d'après moi, qui s'est faite de ce côté-là, premièrement, les gens sont devenus beaucoup plus instruits, puis, eh... puis ils étaient plus au courant de leur personne, de qui ils étaient, puis ils sont devenus plus fiers d'eux... pis je pense qu'ils ont trouvé que finalement c'était très bien de dire qu'on était franco-ontarien... il n'y avait pas de honte là-dedans. Parce qu'on a toujours été traité en minorité, même les québécois, chez eux, ils étaient traités en minorité, pis là tout d'un coup ils ont découvert, mon Dieu, surtout au Québec, on est pas une minorité, on est justement la majorité. Alors, commençons à agir et à réagir comme quelqu'un qui appartient à la majorité et non à la minorité t'sais, il faut être

fort chez nous... Pour les franco-ontariens, ils sont devenus plus au courant, plus sûrs d'eux... on manquait quand même de... on avait peur, on était pas très instruit de toute façon surtout l'est de l'Ontario, c'était le trou de l'Ontario, il y a jamais eu beaucoup d'argent à dépenser dans l'est et il y avait un manque d'instruction. Quand les gens sont pas instruits, ils ont peur de combattre. A Hawkesbury, il n'y a jamais vraiment eu de problèmes, on a toujours été 90 pourcent de Canadiens-français, le seul problème, c'était au niveau de l'emploi; c'était un village à une seule usine, la CIP, une compagnie américaine, la langue au travail c'était l'anglais, mais les travailleurs se parlaient en français entre eux, mais si tu voulais monter dans la hiérarchie, il fallait que tu parles anglais. Moi, je me vois comme Canadienne, Canadienne-française, parce que, disons que ça été une bonne affaire qu'on découvre qu'on était quelqu'un, ça je trouve que c'est un mouvement qui a été bon, mais il faut faire attention, à ce moment-là pour pas rentrer en soi-même, on vit dans un grand monde, il n'y a pas juste l'Ontario et le Québec, passé nous autres, il y a encore du monde, les Etats-Unis, la France, l'Europe, l'Asie... il faut quand même garder une certaine internationalité si tu veux, alors je trouve que présentement au Québec, ils sont tellement pris d'eux-mêmes que passé ça, ils vont devenir comme les français qui sont le nombril du monde. Moi, c'est ce que je pense. D'ailleurs, à un moment donné, ça fait déjà 3 ou 4 années de ça, on était allé faire du shopping ma belle-soeur et moi, puis on rentrait dans le parking d'un petit centre d'achats, puis il y'avait un québécois qui reculait, elle dit, "Regarde donc, il donne la place aux étrangers..." J'étais assez en maudit, depuis quand est-ce que je suis une étrangère au Canada, toi? J'ai dit, "J'ai pas encore entendu dire que vous étiez indépendants..."

J'étais fâchée, mais elle ne le disait pas dans ce sens là, ça l'a surprise de voir que je m'étais fâchée, parce qu'elle voulait dire dans le sens que t'es pas de la place. J'ai peut-être été trop agressive.

Je ne vois pas vraiment de frontière mais quand j'étais jeune on allait toujours au Québec pour s'amuser, pour bien manger, c'était une ligne qui séparait où c'était chaud et où c'était froid, parce que les anglais sont en général assez froids et où c'est amusant et où c'est plate, l'Ontario n'a jamais été reconnue comme une place à avoir de bons restaurants et puis pour s'amuser non plus. On la voyait pas dans le sens de la frontière entre les Etats-Unis et le Canada, pas dans ce sens là, seulement dans le sens que les québécois sont beaucoup plus chauds, plus humains, plus aimables que les ontariens, moi je parle de l'ontarien anglophone qui est plus froid, plus straight. Dans la région, je m'aperçois quand j'arrive à Hull, parce que je trouve que c'est en démanche, ils ont fait beaucoup de changements, ils ont défait de jolies choses, de vieilles maisons qu'ils auraient pu garder, ils ont trop fait de changements dans la ville. Puis la ville est en rangées, comme un village français par rapport à un village anglophone... il y avait des étages, et des maisons tassées, c'est pas tout-à-fait le même design qu'ici, ça tu le sens, tu le vois, la différence est visuelle, moins avec les gros édifices du gouvernement, mais avant ça, ça avait encore l'air d'un centre francophone, maintenant, ça change beaucoup.

Depuis 1975, les anglophones de l'Ontario sont plus conscients de leur différences avec les francophones du Québec et eux, ils voient la frontière comme une marque de ces différences et c'est la même affaire pour les québécois, ceux qui sont juste en français, c'est la ligne qui les séparent des anglais. Je pense qu'un québécois

qui vient d'ailleurs au Québec et qui vient dans la région va s'installer à Hull, tandis qu'un anglais qui vient de London, va s'installer à Ottawa, il ne pensera probablement même pas à Hull. Nous les franco-ontariens, c'est moins évident, on profite des deux, c'est peut-être un avantage, peut-être pas, il y en a qui disent qu'on est entre les deux, on est assis sur la clôture, qu'on appartient ni à un groupe, ni à l'autre... On sait que beaucoup ont choisi de parler anglais, il faut juste être plus prudent. ▲

LOCUTEUR M

(44 ans)

D'habitude, je fais tout ce que j'ai à faire dans Vanier pis là si je trouve pas là, je vais aller à Ottawa... les groceries c'est dans Vanier... le linge maintenant il faut aller à Ottawa. Je vais très rarement à Hull. C'est pas dans nos habitudes d'aller trop loin pour shopper ou autre chose. Les restaurants, on va à Vanier, des fois à Ottawa, le seul cas présentement qu'on va aller à Hull c'est pour aller au théâtre, aller prendre une bière, voir un show, sortir de même les fins de semaine.

Moi je ne vois pas grand différence entre Hull et Ottawa. J'ai des amis qui restent dans la province de Québec, à Hull et à Gatineau, je ne vois pas aucune différence.

Disons que ça me ferait rien d'habiter dans la province de Québec, mais à entendre parler mes chums qui travaillent avec moi à la station de feu, puis le coût des taxes, des impôts, le coût des assurances, ça coûte plus cher que de vivre en Ontario, ça fait que je serais indécis de vraiment m'en aller dans la province de Québec à cause de tout ça. Même si les maisons sont moins chères, ça revient à la même chose avec les autres choses, pis quand t'arrives pour la revendre, ta propriété vaut moins cher qu'en Ontario.

Je fais la chasse au Québec, j'en fais pas en Ontario, je fais de la pêche au Québec, j'en fais pas en Ontario. J'aime la province de Québec pour cette relation-là, m'en aller rester dans le Québec je sais pas je m'éloignerais de l'ouvrage, ça c'est un désavantage tout de suite parce que je travaille ici dans Vanier. Ça me coûterait de partir de Vanier, d'aller travailler en dehors, si j'étais

jeune, déjà, ça m'aurait rien fait, aujourd'hui, avec la famille élevée, je suis satisfait de rester ici. J'aime rester ici parce que beaucoup de mes activités sont proches, si j'étais plus loin ça serait peut-être trop dur d'aller à la pêche et la chasse au Québec. En étant proche de même du Québec, on parle plus français. Déjà dans Vanier c'était soixante-quinze à quatre-vingt pourcent de français, maintenant c'est cinquante, cinquante-cinq pourcent de français, je crois qu'en étant proche de la province de Québec, ça nous aide à parler français. A mon ouvrage moi, on parle anglais et français. La majorité sont français, là-dessus, il y a juste un gars qui vraiment ne se débrouille pas en français, les autres se débrouillent en français. C'est aussi commode parce qu'on peut aller chercher des affaires qui nous manquent ici. Quand t'as un char c'est facile d'aller à Hull, parce que la province d'Ontario c'est un peu arriéré pour les lois de boisson pis toute ça. Y'a un désavantage, dans la langue en parlant de français, moi je suis francophone, pis qu'est-ce que le Québec est en train de faire maintenant...amener tout en français; toutes les enseignes en français, qu'ils aient pas de bilingue dans la province, moi je ne suis pas en faveur de ça pantoute... Tout de ben que c'est un désavantage pour nous autres qui restent de ce bord-ci, nous autres, nos touristes qui vont venir ici à Ottawa, s'ils vont à Hull, si c'est des Américains qui ne comprennent pas, bien ils ne sont pas pour y aller, la langue...dans ce cas c'est un désavantage, dans ce cas-là les touristes voudront plus venir ici.

Moi-même je me suis jamais arrêté pour penser à ça, parce que moi-même je suis un Canadien-français...moi je m'aurais dit Canadien-français, je ne m'aurais pas dit franco-ontarien. Je peux pas voir pourquoi c'est arrivé, parce que français d'Acadie ou français d'Ontario

c'est la même chose. Moi je trouve que t'es Canadien-français parce que tu fais partie du Canada: que tu restes au Québec ou en Ontario, tu devrais être premièrement Canadien-français, puis québécois et ontarien ensuite.

Non, je ne trouve pas que dans Ottawa-Hull, on peut pas dire qu'il y a une frontière, le seul temps que j'y pense c'est que si je fais de la pêche, ça me prend mon permis du Québec, si je laisse mon auto sur le bord de la province de Québec...je peux pas aller à la pêche sur le bord de la province de Québec sur la rivière d'Ottawa à moins d'avoir un permis...ça fait que là, dans ce temps-là, je vois une ligne en plein milieu de la rivière, j'ai pas le droit sur ce bord-là mais j'ai le droit sur ce bord-ci. A part ça, les hôtels sont ouverts le dimanche, fait que souvent, on va partir pis on va aller à Hull, rien nous empêche.

Nous autres icite, on est accoutumé à vivre à côté des québécois, on trouve ça normal peut-être que le monde de Toronto trouverait ça moins drôle... Hull pis Ottawa, si les deux villes étaient ensemble, ça ferait pas grand chose, ça marche presque déjà de la même manière. Mais moi, je le sais pas pour mes grands-parents, ma famille eux autres, je sais ben qu'ils cherchaient une job, de l'argent, moi je pense que l'ouvrage comptait le plus. Comme il y avait plus de choses en Ontario que sur le bord de Hull, ils sont venus, mais ils savaient avec les paroisses pis toute ça, qu'ils pourraient continuer de pratiquer leur religion, pis de parler français. Ça fait que c'était pareil comme vivre au Québec. Nous autres en Ontario on est autant Canadien-français que n'importe quel québécois.

LOCUTEUR N

(38 ans)

D'habitude moi je vais le plus proche possible surtout avec les enfants. J'ai pas toujours le temps d'aller où je veux, je vais au St-Laurent, au centre-ville. Mais comme ça là je vais surtout autour de chez nous. Mais pour les sorties là je vais plus loin, quand je sors avec mon mari... on va à toutes sortes de places. On va jamais à Hull, les clubs, ces histoires-là, ça nous intéresse pas. Pis à Hull y'a rien de bien bien attirant, rien qu'on a pas déjà ici, rien qu'on a vraiment besoin.

Je pense que la plus grosse différence est que Ottawa c'est bien plus beau que Hull, moi je voudrais pas m'en aller rester dans Hull... c'est pas assez beau, c'est vieux, c'est sale. Pis y'a rien là. J'aime mieux Ottawa.

Comme je viens de dire je trouve aussi que Hull y'a pas assez de magasins ces choses-là. Ici à Ottawa on a tout ça et même que le monde de Hull sont obligés de venir de notre bord pour acheter des affaires parce qu'il y'a pas tout ça à Hull. Non, comme je viens de dire j'aime pas Hull, j'irais pas rester là ça c'est sûr.

Des avantages, si il y en a? Je sais pas, je pense pas que rester sur le bord du Québec ça nous aide bien bien. C'est le contraire, ça aide plus le monde Hull qui viennent travailler sur notre bord... qui viennent acheter, voir des films, ces affaires-là... Mais pour nous autres, je sais pas... Des fois, mon mari va aller acheter des affaires parce qu'on paye pas de taxes mais ça c'est juste les gros morceaux, sans ça on y va pas bien bien... Non je ne vois pas...

Moi je vais te dire, je ne suis pas une personne qui s'intéresse à la politique ces choses-là. Pour moi, c'est bien du parlage pour rien dire puis ça change rien dans ma vie à moi... les choses importantes c'est pas la politique qui arrange ça...pis toutes ces histoires-là c'est bien niaiseux, voir si ça change quelque chose de dire que t'es québécois ou Canadien-français. On est tous des Canadiens-français, on reste tous au Canada, aux dernières nouvelles, le Québec était encore dans le Canada... il était pas séparé. Ça fait que même si ils disent québécois, ils sont des Canadiens pareil. Nous autres, ici on est d'Ottawa pis on est d'Ontario mais on va pas dire, moi je suis un ontarien, on va dire qu'on est Canadien puis on va être fiers de l'être, c'est ça qui compte le plus, ton pays. Je sais bien que les québécois n'aiment pas les anglais pis ça se comprend mais ici nous autres on est habitués de vivre avec, on parle anglais. C'est comme à Montréal, le monde est bilingue parce que c'est une grande ville, même si c'est au Québec. Mes enfants parlent aussi bien l'anglais que le français, ils ont rien contre les anglais... c'est ça qu'il faut. Les anglais c'est du monde comme d'autre. Il faut pas toujours cherché à faire du trouble commè ça... en disant je suis québécois pas un Canadien parce que dans le fond ça fait juste du trouble puis ça arrange rien.

Bien il y a la frontière entrè les provinces, la rivière Ottawa... Y'a une ligne pour nous dire qu'on change de province mais pas rien de plus. C'est pas comme quand tu vas aux Etats-Unis. Je sais pas moi... quand je traverse, j'y pense pas plus que ça, c'est qu'on est tellement habitué à ça nous autres qu'on se dit bien ça change pas. Y'a pas bien bien de différence dans le fond. C'est pas plus différent qu'aller de Vanier à Ottawa, de traverser le pont Cummings. Tu changes de ville là aussi mais tu y penses pas. C'est pas une limite qui nous empêche de traverser.

Les gens qui sont venus du Québec pour s'installer à Ottawa, ils venaient dans la capitale pour de l'ouvrage ou parce qu'ils trouvaient ça beau... Mais non je pense pas que dans ce temps-là ils pensaient que c'était des anglais ici, ils savaient qu'il y avait des français ici.

LOCUTEUR O

(60 ans)

Moi je fais la plupart de mes affaires à Ottawa. Ma famille est à Orléans puis à Vanier. Puis maintenant je suis retraité, je me promène beaucoup. Mon chalet est dans la Gatineau puis je vais là presque la moitié de l'année. Je vais là presque toutes les fins de semaine. Mais à Hull comme tel, j'y vais pas trop souvent, je dirais juste quand j'ai quelque chose à faire là, comme d'aller chez mon comptable.

Les villes sont plus petites, Aylmer, Gatineau, Hull, l'entourage c'est moins beau. Si je vais à Hull puis à Gatineau surtout, je suis certain de rencontrer plus de français qu'à Ottawa. Ici le monde des affaires c'est anglais. Mais je ne vois pas de différences, le monde vont des deux côtés pareil, pour travailler, c'est pareil.

Ça m'a jamais intéressé d'aller rester à Hull. Mon commerce était dans Vanier puis ça veut dire beaucoup... Ça m'a jamais tenté...c'était hors de mon territoire. Ma femme venait de Vanier ça fait que je suis resté autour à Vanier, pis à Overbrook, pis là on reste à Vanier.

Oui il y a des avantages, t'as plus de choses à faire parce qu'il y a deux provinces. Pis à part ça tu peux profiter de la chasse et de la pêche parce que c'est proche. Pis au Québec c'est plus français. Tu peux aller pis te faire parler en français. Nous autres ici dans Vanier avant on était plus de français asteur c'est à peu près cinquante/cinquante. Pis si on parle aussi souvent en français c'est qu'il y a des français d'ailleurs qui viennent...les français de la Basse-ville, de Hull, de Gatineau ça se visite. Pis dans le commerce ça s'encourage. Ça c'est un gros point, moi dans le commerce ça m'a beaucoup aidé pis je l'ai rendu. J'allais shopper chez les français. J'encourageais les commerces français.

Moi la raison que je vois, ils vont s'identifier... comme les québécois, ça veut dire francophone. Moi je me suis toujours identifié comme Canadien-français, ça c'est ma politique... de là à savoir pourquoi... Aujourd'hui on est porté à dire je suis en Ontario, un francophone. Pour le gouvernement ontarien, il faut leur dire qu'on est francophone si on veut l'éducation en français. Mais dans mon temps c'était bien pire, y'avait pas d'écoles françaises autour, moi j'ai fait toute mon école en anglais. Fait que pour que ça change, il a fallu s'unir pis le demander ensemble. Les taxes des gros magasins allaient toutes aux écoles anglaises...ça jamais voulu comprendre...c'était trop injuste. Le français c'était le plus pauvre pis fallait qu'il paye plus, même si c'est les français qui achetaient dans les magasins, les taxes allaient aux anglais. Dans le fond c'est vrai qu'il y a des injustices. Davis disait des promesses mais c'est un politicien. Dans le fond, je peux voir pourquoi y'a du monde qui poussent pour le français. C'est important de dire qu'on est Canadien-français.

Je la traverse tellement souvent cette rivière là mais je sais que c'est différent. Je m'en vais dans une province française, je vais pouvoir m'expliquer en français. Ça pour moi c'est de l'or. Je suis conscient toujours que c'est différent. Je mets ma ceinture de sécurité parce qu'ils vérifient plus. Mais c'est plus la culture, la langue...ils sont plus chaleureux. C'est comme quand j'étais jeune...c'est peut-être une idée ça... mais les québécois ont gardé les traditions qu'on a plus ici...pis je sais pas comment on a perdu nos habitudes ici mais c'est plus pareil.

Moi, ma famille, ils sont venus à Sarsfield, c'était quatre-vingt-dix-neuf point neuf pourcent francophone. Il y avait une paroisse pareille. Je pense pas qu'ils pensaient que c'était différent. L'important c'était d'avoir une bonne terre.

LOCUTEUR P

(87 ans)

Ah, mon Dieu, si je remonte dans le temps, et bien avant, on magasinait à Hull, parce que ma femme venait de Hull, pis elle avait ses habitudes, on allait souvent veiller chez le beau-père... on y allait trois ou quatre fois par semaine... mais après, comme sur la rue Rideau, il y avait de beaux gros magasins Steinberg, IGA, Atlantic, ensuite... on commençait à avoir de l'argent, on se payait le luxe d'un repas gourmet. Ensuite, il est arrivé des rivalités dans la famille de ma femme, on a arrêté de visiter la famille... j'ai encore de très bons amis à Hull, on se voyait souvent, maintenant on ne se voit plus beaucoup... vous savez, à mon âge c'est difficile de se déplacer... les escaliers c'est pas commode. On y va des fois au restaurant, j'aime bien les restaurants français, et je pense qu'on mange mieux à Hull. A part ça, tous mes amis sont morts, y'a pu grand chose à faire ou grand monde à voir.

Non, non, il n'y a pas de différences, je vous le dis...

A Hull, habiter, ah! non, non... Ecoutez, j'ai ma vie ici, j'ai des amis très intimes dans l'ouest de la ville pis je traverserais pas le canal, moi, c'est la Côte de Sable... j'ai grandi ici, pis m'a dire comme on dit, c'est pas loin du cimetière, tous mes parents sont là, non je ne pourrais pas partir d'ici. On a notre dépanneur à deux coins, on est connu ici on connaît tous les locataires... même avant je ne voulais pas habiter Hull, même plus jeune, quand t'es né et t'as grandi à une place, t'aime ça rester et te sentir chez toi. Comprenez-vous ça?

Aujourd'hui m'as te dire une chose, Hull est devenue une grande ville, une très grande ville... moi je me reconnais plus du tout dans Hull. Mais vous avez des avantages à aller à Hull; j'ai acheté bien des choses dernièrement qui viennent de Hull et puis on ne paye pas de taxes sur tous les meubles, comprenez-vous? Bon bien, c'est livré...là on attend des tapis qui viennent de Hull.

Toute cette histoire-là de québécois et de franco-ontarien, ça a commencé avec René Lévesque...pis faites moi pas sacrer... René Lévesque est très intelligent mais c'est un traître à sa façon...c'est lui qui a divisé le Canada, on était heureux avant ça...C'est vrai qu'il y a des franc-maçons, des Irlandais, des anglais, mais jusque là, on était toujours arrivé à régler nos problèmes. On s'est battu pour nos écoles, Samuel Genest a aidé les mères de familles dans un incident où elles sont allées défendre une école avec leurs épingles à chapeaux...pis c'est pas une farce ça... la police a jamais osé rien faire, c'est que les femmes étaient prêtes à se défendre avec les épingles à chapeaux. Pour venir enseigner ici, ils nous ont envoyé des professeurs avec des noms français pis ils ne parlaient pas un mot de français... c'est là que ma mère et les autres ont combattu...Aujourd'hui les élèves apprennent plus rien à l'école, les jeunes savent plus lire, plus écrire, la culture à ce point de vue-là se perd, pis c'est pas René Lévesque qui va aider cette situation là...[le texte a été coupé ici] Moi j'aime pas la politique, l'histoire de la constitution, j'aime pas ça, je comprends pas, mais moi je suis un Canadien-français, pis c'est vrai que je suis aussi un franco-ontarien, mais ma patrie c'est le Canada, pis y'a rien de plus beau pour un homme que sa patrie. On est tous des Canadiens, même les anglais, les juifs nés ici sont aussi des Canadiens... vous allez admettre ça... nous autres on est des Canadiens-

français ou des franco-Canadiens comme vous voudrez.

Non, non, y'a pas de frontière, on va à Hull, le monde parle français, on arrive ici, le monde parle français, la même chose dans la Côte de Sable, dans mon temps y'avait pas beaucoup d'anglais... on vivait pareil ... encore aujourd'hui, pas partout par exemple, prenez l'ouest d'Ottawa, il y a quelques familles canadiennes-françaises, mais c'est surtout des anglais et ça sent le fanatisme, ils veulent pas nous comprendre, ça se déteste et ça se respecte juste assez. Au Québec, les français sont parfois fanatiques. Mais ici dans la Côte de Sable, on arrive à faire bon ménage.

Quand mon grand-père est venu ici, il y avait déjà des Canadiens-français, donc même si l'atmosphère est différente, ils venaient rejoindre des Canadiens-français. Moi je pense qu'ils n'auraient pas été aussi volontiers ailleurs, à Toronto, Kingston, mais à Ottawa, c'était la capitale, pis on retrouvait d'autres Canadiens-français. Quand j'ai fait mes études à Toronto, ça ça été difficile, parce que mes parents avaient peur pour ma religion mais on m'avait confié à un curé français alors je me sentais plus près de chez moi.

LOCUTEUR Q

(78 ans)

Dans ce temps-là, les magasins de Hull étaient ouverts le samedi soir, Ottawa c'était fermé... le samedi soir, Ottawa fermait à 6 heures. A Hull, c'était ouvert les samedis soirs jusqu'à minuit. C'est que, c'est le samedi soir que se faisait le plus fort des achats, la grande rue à Hull, le samedi soir, c'était pareil comme ici, le midi quand le gouvernement lâche, les offices sortent, à Hull le samedi c'était pareil... on se rendait à Hull en petit chars, la ligne prenait les gens de la Basse-ville surtout, y'en a qui traversaient le pont Alexandria, il y avait seulement ce pont là pis le pont des Chaudières, c'était des petits chars... on appelait ça des boîtes d'allumettes. C'était plein de monde cordé, Hull faisait du bon commerce dans ce temps-là... Ma femme venait de Hull, ça fait que quand elle était vivante, on y allait, là j'y vais de temps en temps. J'ai bien de la parenté à Hull, mais là je sors pas beaucoup, je me promène surtout ici à Vanier maintenant. Je conduis plus ça fait 6 ans... c'est plus dur de me déplacer.

A Hull, c'était bien pour aller de temps en temps pour le commerce mais pour rester, non. A Vanier j'ai toujours aimé ça rester ici, on a été bien servi dans Vanier, la ville a beaucoup progressé... maintenant, on a un beau parc en avant, c'est un désennui... les petits vieux se promènent dans le parc l'été. Maintenant je suis trop vieux... Hull aussi a trop changé... des grosses bâtisses...

A présent Hull ressemble beaucoup à Ottawa parce qu'il y a beaucoup de monde de Hull qui viennent travailler à Ottawa, au gouvernement pis dans les manufactures, ces choses-là, tant qu'au mode de vie, c'est la

même chose qu'à Ottawa. Dans Vanier, la Basse-ville, ici le monde parle beaucoup le français et comprennent l'anglais, ils parlent deux langues, à Hull c'est presque la même chose. Ils comprennent presque tous les deux langues, c'est pas mal bilingue les deux bords.

Oui, je suis content de vivre ici parce que c'est une bonne place à rester ici pis le monde des deux villes sont toujours entendus sur les affaires de transport, ces choses-là. Ça toujours assez bien marché. Dans le temps, on profitait des commerces, asteur il y a les centers qu'ils appellent... des deux bords, t'as pas besoin d'aller trop loin. Le monde mène presque la même vie, c'est pas comme mettons en bas de Québec... ils ont pas les mêmes habitudes que Ottawa et Hull. Toute ma parenté sur le bord de ma femme, ils aimaient ça venir à Ottawa, mais en dehors des places françaises en Ontario, le monde sont pas bilingues... ça fait que rester à Ottawa, la capitale du Canada, ça nous donne la chance d'être bilingue.

Ils ne disent plus même qu'on est Canadien, ils vont dire, moi je suis québécois, moi je viens du Manitoba, je viens du Nouveau-Brunswick... sont pas fiers... ils ont pas pris l'habitude de dire que moi je suis Canadien. Nous autres on est proche du Québec, qu'on s'est habitué à parler les deux langues, mais dans les autres provinces, dans l'ouest surtout... ils n'ont pas eu la chance d'apprendre le français comme nous autres. Moi je suis un Canadien-français et fier de l'être.

Quand je vais dans Québec, j'ai été à Montréal plusieurs fois... j'allais à Hull, c'est la même chose qu'en Ontario. Moi je suis un Canadien-français, ça fait que je suis chez nous partout au Canada. Y'a pas à dire, je suis pas seulement français, je suis Canadien-français... pis pour moi je vais partout sans que rien m'empêche, j'aurais pu travailler n'importe où à mon vouloir.

A Ottawa, on nous parle français. J'aime bien être servi en français. Quand je peux pas me faire servir en français, je vais parler en anglais, mais j'aime m'adresser en français avant. Si je vois qu'ils me comprennent pas, là je vais changer de langue.

Je sais pas pour d'autres régions plus loin qu'Ottawa, mais ici là pis dans les petites places françaises assez proches de la manière de vivre de Québec, Cumberland, Rockland...c'est des noms anglais, mais c'est presque tous des Canadiens-français qui restent là. Moi je pense que le monde qui venait pour vivre, pouvait continuer à vivre de la même manière... les habitants se trouvaient de la terre pis ils cultivaient pareil.. Mais maintenant ça serait plus dur pour une personne qui viendrait de Québec qui viendrait rester dans ce bout-ci, il y aurait peut-être plus de misère à comprendre l'anglais que nous autres qu'on est habitué.

LOCUTEUR R(64<sup>7</sup> ans)

Moi, j'ai toujours été au centre de la ville, j'ai passé ma vie sur le marché, à vendre sur le marché. Mes amis, ma famille restent surtout à Vanier; on avait pas trop de soirées, mais c'était toujours dans Vanier. J'ai jamais ben, ben été à Hull, moi, c'est pas un district que je connais. Maintenant, je vas encore en ville, je prends le bus, pis Hull c'est loin. À part ça, je sais pas... J'ai tout ce que j'ai besoin autour, on a assez de shopping centres ici, on a pas besoin d'aller à Hull.

Non, pour moi j'en vois pas de différences, non, c'est la même affaire, le même monde... la seule chose quand mon frère s'est marié... j'oublierai jamais ça... la famille des Sauvé née et toujours restée dans Hull, c'était du monde différent de nous autres; dans leur partage, dans leurs réactions, pis toute, t'sais, mais d'habitude, je ne vois pas de différence... Non, je sais pas si il y a aucune raison pour ça, mais je pense que j'aimerais pas ça rester dans Québec j'aime mieux l'Ontario. Peut-être que je suis attachée à Vanier.

Quand j'ai resté à Cyrville, moi je me suis ennuyée toute ma vie, j'ai jamais été chez nous à Cyrville. Quand je suis revenue dans Vanier, là, j'étais chez nous. Je suis née dans Vanier, je me suis mariée dans Vanier, mes enfants sont venus au monde dans Vanier, je pense que c'est plutôt ça, l'attachement. Non, j'habiterais pas ailleurs. J'ai resté 2 ans à Orléans. J'ai jamais été chez nous là non plus; j'ai trouvé le temps long... je connaissais bien du monde, mais c'était pas chez nous pareil.


Les avantages, non... pas réellement. Il n'y a aucun avantage à rester à Ottawa. Si j'étais quelqu'un... une

personne pour gagner ma vie, je serais mieux à une place comme Hamilton où ce qu'il y a des factories,.. y'a plus d'ouvrage pour le monde. A Ottawa, y'a pas rien à part du gouvernement, y'a pas aucune factorie, aucune chose, t'sais... Si y'en a des avantages à rester sur le bord du Québec comme tu dis, c'est pas une affaire que j'userais... ça me dit rien... Moi, je suis sassist-faite où ce que je suis. Peut-être qu'une autre personne différente trouverait qu'il y a ben des avantages.

Non, je sais pas pourquoi c'est arrivé. Je le sais pas... Pour te dire la franche vérité, nous autres quand on était jeunes, maman disait... notre école était où ce que la station de police est, notre école était là, juste à côté de la cour d'école sans clôture, ni rien, y'avait l'école anglaise, pis les anglais et les français jouaient ensemble... c'est comme ça qu'on appris à parler la langue anglaise, nous autres.. On se mélangait, pis ne voyait aucune différence; il n'y aurait quelques uns qui auraient dits "English go to Hell", mais c'était bien rare. Tu voyais pas, y'avais pas de la discrimination entre l'un et l'autre dans Vanier... on était bien, on voulait pas se battre. Moi, je suis française Canadienne... j'userai pas le mot franco-ontarienne. Je suis Canadienne-française, c'est ma langue; je vois pas de différence entre un français québécois, pis moi : y'é aussi canadien que moi, autant français que je le suis. Je peux pas voir pourquoi tu serais obligé de le nommer québécois, franco-ontarien, pis de pas bien t'entendre avec les anglais. On est tous pareils, on est Canadiens. Nous autres, on parle peut-être avec un petit brin plus de slang qu'à Québec, mais eux autres ils parlent pas la vraie langue française de France, eux autres non plus sont pas capables, mais y'ont essayé, t'sais... Nous autres, on parle le français Canadien, c'est notre langue.

J'ai pas uné mauvaise opinion des québécois, mais j'aime pas le gouvernement; c'est le gouvernement qui fait le trouble. René Levesque, je dirais pas que c'est mon chum. Y'a rien d'être proud. Quand je l'ai vu quand la reine est venue, la cigarette dans les mains, il pouvait même pas arrêter de fumer.

Non, ça me dérange pas du tout, pour moi, c'est juste une autre partie du Canada. Je fais pas plus de différence qu'entre Vanier/Ottawa. Je suis aller à des places dans l'ouest, pour moi, c'est toute la même chose, t'sais. Quand je vais chez ma fille... elle reste à Pointe-Claire j'y pense que je suis dans le Québec; ça me fait pas aucune différence, non, mais c'est pas pour du monde ordinaire comme nous autres que y'a une grosse différence... / J'ai des cousines, à Montréal, j'en ai en Acadie pis à Acton Vale; eux autres, c'est des français qui sont venus au monde icitte, mais ils ont fait toute leur vie là... sont pas plus différents que je le suis dans leur manière à regarder. Eux autres, sont pas pour la séparation, toutes ces affaires là, ils se disent Canadiens-français. Je vois pas de différences... Je ne le sais pas. Mon grand-père est venu pour faire sa vie, il s'est marié, pis il est resté; c'était comme ça dans dans notre temps. Y'avait des différences entre le français, l'anglais, les provinces pis toutes ça. Le monde te regardait comme une personne, pas qu'est-ce qu'elle était; elle aurait pu être anglaise, protestante, t'sais... ça c'était pas important. On regardait la personne elle même, elle était jugée comme ça. T'avais pas ça dans notre temps, les gens s'entendaient mieux. Je comprends pas réellement pourquoi c'est arrivé. Moi, réellement, je me suis aperçue de la différence entre anglais et français, quand je vendais sur le marché; le monde qui venait de Hull pour acheter, y faisait toute la ligne, pis y demandaient si tu parlais français... moi j'parle français...



Même si mon stuff aurait pas été aussi beau que les vendeurs à côté, qui parlaient pas français, ils les achetaient de moi. Ca c'est vrai... y achetaient des français pas des anglais, c'est la première fois que j'ai vu une différence.

LOCUTEUR S

(70 ans)

Non, moi j'ai toujours été à Ottawa faire mes affaires. Quand je me suis mariée, pis qu'on restait dans Vanier, je faisait ce que je pouvais autour, pis j'allais à Ottawa pour le reste; j'allais pas à Hull parce que je connaissais pas ça Hull. Mes parents sont allés rester à Gatineau Mills, pas longtemps après, mais j'ai pas resté là, fait que je connaissais pas ben ça. On achetait les légumes des passants, ces affaires là. On allait les dimanches chez mes parents... on avait pas de d'auto... je prénaï l'autobus, pis j'y allais avec les enfants. J'avais des frères qui avaient des chars, pis y venaient me chercher. Asteur, je vas partout pas mal. Je vais encore à Gatineau, chez ma belle-soeur; elle me téléphone tous les matins... on est pas mal proche... J'y vas des fois en autobus; je le prends chez Jos Feller. J'ai un garçon qui reste à Touraine. Mercredi passé, j'ai été voir sa nouvelle maison.

Je sais pas... je suis habituée là. Je ne vois pas grand différence. Y'a des belles places là pareil... tu prend comme à Touraine; la côte d'azur, c'est beau, c'est vraiment beau, y'a des belles places. Ici aussi, tu vas à Blackburn Hamlet, c'est beau, Beacon Hill, c'est beau, Orléans, c'est beau... seulement, de ce côté ici, les maisons sont plus chère mais y'a rien d'autre, c'est pas...

Ah, j'irais pas. Je sais pas pourquoi. J'ai jamais resté de ce côté là, pis mes amis personnels sont ici je connais tout le monde, je m'ennuierais à mort. Même, j'irais pas rester chez les enfants, moi, je resterais toute seule. Comme ici, je serais en sécurité, j'aimerais rester dans mon même coin, dans Vanier. Pas à Ottawa non plus. Ici, c'est plus vacant, c'est moins tassé, tu peux sortir, j'ai mes amies de femme autour, pour aller faire des marches... j'aime ça le soir après souper... je marche pour aller jouer aux quilles, je veux rester en forme, j'aimerais apprendre à nager même.

Y'a un avantage, tu vas au magasin, pis tu payes pas de taxes. Ma chaise miracle, je l'ai acheté à Masson, pis j'ai pas payé de taxes dessus; elle est ben faite. L'avoir achetée sur le côté d'Ontario, j'aurais payé des taxes... je sais pas comment ça aurait monté... ma chaise est garantie à vie. J'achète ma laine là à Gatineau, y'a un magasin de laines, pis je paye pas de taxes, pis sur du linge tu payes pas de taxes, mais sur certaines choses, ils te repognent, c'est plus cher, faut que tu fasses attention...

Moi, je me dis Canadienne, comme quand je vas en Floride. Par notre accent, ils savent qu'on est français. Mais à Miami, tout ce que tu rencontres, c'est des français. Dans les magasins, c'est presque tous des juifs, puis ils parlent français. Moi, ça me tient pas à coeur ces affaires là. Je tiens pas à la politique. Y'a pas de différence sur un bord ou sur l'autre. Je trouve ça niaiseux; comme les québécois qui veulent juste être québécois; pis pas Canadiens-français. Parce que le Québec, c'est dans le Canada, je vois pas pourquoi ils appellent ça québécois; l'affaire, c'est d'être Canadien.

Y'a rien, rien, qui change pour moi: je prend le bus à Ottawa, pis y m'end à Hull, ça m'énerve pas. C'est tout un système, y'a pas de problèmes; l'autobus te rend partout, c'est pareil partout. Seulement le côté de Québec, y'a pas le même langage, le même accent que nous autres... y'ont des principes pas pareils. Si j'vais à Montréal... ma fille reste à Chateauguay là, il me semble que c'était pas pareil... le monde étaient pas pareils comme Ottawa-Hull. Dans le club y'a ben des voyages, pis je vais souvent dans Québec, c'est pareil dans le fond; ça m'énerve pas, j'ai ben voyagé moi... je sais pas...

Moi, je sais pas pour avant, moi, je pense que le monde venait pour de l'ouvrage, pis ça dérangeait pas,

t'sais, le monde cherchait à bien vivre, pis le reste  
là, c'était pas important...

LOCUTEUR T

(69 ans)

Nous, on sortait surtout dans Vanier, mais aussi dans Ottawa... on allait tout partout, à Hull, à Gatineau quand on était jeunes, t'sais... on partait une gang ensemble, 2 ou 3 garçons... Asteur, on va à Ottawa, pis Hull. Ma femme aime Hull. Dans le temps, ma femme allait avec Simone, ma belle-soeur, chez Pharand... C'était ouvert le samedi soir, pis ça passait le temps... maintenant, on y va plus du tout... c'est ben rare, on a plus d'auto. J'en ai pas besoin d'auto, mais je ne marcherais pas... c'est pour ça qu'on va plus trop loin, à Hull, pis ces places là.

Nous autres, c'est plus beau sur notre côté, c'est plus beau. Avec le Parlement, pis les bâtisses, les maisons sont plus belles à Ottawa. C'est plus vieux à Hull... c'était comme nous autres dans le temps dans la basse-ville. Hull, ça me fait penser à ça... y'a pas de beau bout à moins que t'aïlles dans le Mont-bleu pour avoir quelque chose.

Pas du tout, du tout... pas dans une autre province pis j'aime pas leur mentalité du Québec..., même pas pour sauver de l'argent... Québec, ça m'a jamais tenté. On s'est jamais arrangé avec le côté de Québec ici. Il y avait une rivalité entre Ottawa, Hull et Gatineau quand on était jeunes, je te parle là, quand on allait voir des filles, fallait faire attention, parce qu'on se faisait courir. On n'avait pas le droit d'aller voir leurs filles. Nous autres, on avait pas de boisson ici; on traversait l'autre bord prendre une bouteille de bière; on rencontrait les filles, ces affaires là... c'était dry en Ontario... on avait pas de boisson. On allait chez Séguin à Rockliffe à Boat House, on se faisait traverser l'autre bord à Gatineau en bateau... ça passait le temps...

ça se voit pu ça, traverser en bateau.

Ici, on a le gouvernement qui nous donne l'ouvrage à part ça, on a pas de manufactures... non je vois des avantages; je trouve que c'est un avantage pour le monde de Hull de rester proche d'Ottawa... c'est nous autres qui a toutes les plus gros magasins, les plus belles places. Hull a ses bons et mauvais côtés, mais moi ça me dit rien tout ça. Moi, j'aime mieux venir de l'Ontario... l'Ontario c'est pas si pire... on est bilingue au moins. Avant Noël, je suis allé à Montréal dans un grand centre d'achats, je demandé quelque chose en français, le gars me répond en anglais. J'ai fait venir un français. C'est donc dire que c'est autant français ici qu'au Québec, pis que c'est pas à cause d'eux autres qu'on parle français... On traverse aux Etats-Unis, y'a ben des français encore... y'a juste une chose aussi, c'est qui sont ben vulgaires dans leur parler le monde de Québec, sont ben vulgaires à Hull; on voit une différence quand ils viennent de Hull, c'est un petit moins pire asteur... y sont plus instruits... dans ce temps là c'était pas bien instruit, ça parlait comme ça marchait. Ils en regagnent parce qu'ils ont plus d'instruction, parce que c'était pauvre, hein, asteur c'est mieux.

Oui, j'ai remarqué ça depuis une secoussé que le monde va dire, moi je viens de Québec, pis moi je viens de Grand-Remous... Nous autres on fait pas de différence. On dit pas qu'on vient d'Ontario, moi je dis que je suis Canadien-français... je parle pas de la province à moins qu'ils me demanderaient... c'est pas important pour moi parce que je peux aller partout pis j'suis chez nous au Canada. J'ai deux langues, hein, quand t'as deux langues, c'est pas pareil. Je m'exprime toujours avant en français tout le temps, tout le temps, à Toronto, n'importe où. Là où ils comprennent pas m'a parler anglais. L'été, on voyage pas mal, on va dans Toronto, on va

partout pis, eh... pour se louer un motel, on commence en français, s'ils ne comprennent pas, on va changer... même dans les Etats, ah oui, ah oui, pis ils aiment ça... on dirait qu'ils sont fiers dans les Etats d'entendre du français. Pourquoi c'est arrivé ça, que le monde s'est dit différent, on dirait je sais pas. On dirait que les québécois, c'est pas comme les ontariens. Moi, je joue au bowling, pis y'a un gars qui vient de Gatineau qui joue avec nous autres. Quand c'est son tour de jouer, on va dire "Viens le québécois, viens jouer le québécois..." Il n'a pas les mêmes manières que nous autres je vois la différence... Si tous le monde se dit d'une province, c'est parce que les autres ont pas le même parler, les mêmes manières que nous autres. A Montréal, c'est un parler, à Québec, c'est un autre parler. Va en Gaspésie, c'est un autre parler. C'est tout des Canadiens-français, pareils, fait que vas d'une province à l'autre, c'est pas le même parler mais, c'est toutes des Canadiens-français. Nous autres, on est plus angli-phiés, ici, mais c'est notre parler...

Dans ma tête, je la vois, mais y'a pas de différence. A cause des pancartes, tu le réalises, mais nous autres, c'est automatique, c'est pas comme quelqu'un qui vient de Toronto qui traversait... il s'apercevrait qu'il passé au Québec. Nous autres on est de la place... aller-revenir, aller-revenir, ça nous dérange pas... on le sait dans notre tête, mais ça change rien. Déjà les québécois, c'était ignorants. Avant la télévision, t'allais dans les campagnes, ça parlait pas un mot d'anglais. Asteur c'est différent, ils sont plus bilingues, ça fait qu'ils peuvent plus venir en Ontario. Mais avant, ils ne parlaient pas l'anglais... y'ont toujours été 20 ans en arrière de nous autres, y commencent juste à se remonter... Montréal c'est différent, c'est un peu plus civilisé... L'Ontario c'est pas une province anglaise,

c'est une province bilingue. Autour d'ici, le monde est bilingue. Tout de ce côté ici, Rockland, St-Joseph, Alfred, Hawsbury, y venaient pour des bonnes terres... pis ça les dérangeait pas... c'était des Canadiens-français. Eux-autres, ils voyaient pas de différences, ils restaient au Canada, puis ils parlaient français. La même chose à New-Brunswick, Nova-Scotia... toutes les places sur le bord du Québec, y'a des français.